

Pierre Laurendeau

Signé
Tandx

Sous la Cape



Dans la même collection

HURL BARBE, ***Pompe le Mousse***

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE, ***Les Celtes mercenaires***

Western bre-ton et post-atomique.

PATRICK BOMAN, ***Des nouilles dans le cosmos***

Pas facile de faire des nouilles de qualité dans l'espace.

PATRICK BOMAN, ***Les Canines dans le pâté***

Une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres.

PATRICK BOMAN,

Les Innommables et autres histoires de Canines

27 nouvelles par le meilleur spécialiste français de l'épieu certifié FSC.

PATRICK BOMAN, ***Amours, Délices et Morgue***

Suite des aventures des vampirologues de La Nouvelle-Babylone.

PATRICK BOMAN, ***Peabody se rince l'œil***

Opus six des célèbres aventures de l'Inspector Sahib.

PIERRE CHARMOZ,

***Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables.***

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,

Le Vampire de Wall Street.

STUDIO LOU PETITOU ET PIERRE CHARMOZ,

La Canine impériale.

GASPARD DE LA NOCHE,

Luna di Miele et autres histoires de montagne.

GILLES DERAIS, ***Trilogie Lange***

Fessées et fusées (trois livres en un).

YAK RIVAIS, ***Francoquin***

Un monument de l'édition du xx^e siècle enfin réédité.

RENÉ TROIN, ***Chantier Schéhérazade.***

JULES VEINE, ***Le Voyage dans les spasmes***

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

JULES VEINE, ***L'Atour infernal.***

SIGNÉ FORNAX



AUTRES LIVRES DE PIERRE LAURENDEAU

Ethnograffiti,

dessins et lithographie de Jorge Camacho,
Première Personne, 1987.

Les Poinçons de John Baskerville,

trois lithographies de Ramón Alejandro,
la Compagnie des Indes oniriques, 1990.

Le Français cent difficultés,

Le Polygraphe, 1993/2011.

Ruynes, suivi de Phélie et de Ariane,

photographie de Jean-Jacques Gévaudan,
la Compagnie des Indes oniriques, 1994.

[Avec Pascal Proust]

Carnets de Loire,

(trois volumes), Le Polygraphe, 1996-2003.

[Avec Patrick Boman]

L'Autopsie confirme le décès, éloge de la correction,

Mots et Cie, 2003.

Pierre Laurendeau

Signé
Fornax

Sous la Cape

Sommaire

<i>La vie secrète et honteuse de Pierre Laurendeau</i> <i>(Préface par C. Laucou)</i>	9
Des canines dans l'encrier	25
L'affaire Garamon(d)t	59
Le quatuor Vertige.....	97
Fornax et les Aleximores	131
Signé Fornax	147
<i>L'affaire Laurendeau (Postface par C. Laucou)</i>	173

La vie secrète et honteuse
de Pierre Laurendeau
(Préface)

Le difficile, dans une *préface* qui n'est pas de la même main que celle utilisée pour sculpter le corps de l'ouvrage¹, c'est de faire oublier que c'est un texte de commande. Il en est de même, bien sûr, pour tous les *avant-propos*, les *liminaires*, les *prolégomènes*, les *préambules*, *avis*, *avertissements* et *prologues*, sans oublier les *prodromes* et *proèmes* aux favoris blanchis sous le poids des ans. La difficulté est semblable – c'est, pourrait-on dire, la loi du genre – pour ceux qui closent au lieu d'ouvrir : *postfaces*, *péroraisons* et autres *paralipomènes*.

Si la verve, l'habileté, l'habitude, la rouerie, voire l'intelligence (il est arrivé de la constater parfois) de l'auteur en second qui accepte cette ouverture ou cette fermeture textuelle parvient (ou parviennent) à gommer ce trait intrinsèque et majeur de ce type de prose, il n'en reste pas moins que le lecteur considère – à juste titre dans la plupart des cas – la lecture des pages qui la contiennent comme facultative et qu'il les saute avec une joie non dissimulée. Dès lors le travail du *facier* (pré- ou post- peu importe) s'apparente à la fabrication de rectangles de gris optique et à l'augmentation arbitraire de la largeur du dos aux seules fins que le titre y trouve sa place avec plus d'aise et de confort. Ce n'est pas une tâche inutile mais elle est quelque peu attristante ; aussi nombre de faciers professionnels, dont les noms qui sont dans toutes les cervelles

1. Confondre l'une et l'autre reviendrait à confondre Praxitèle avec le tailleur de pierre qui fournit le socle de la statue.

glissent par le toboggan² culturel jusqu'au bout de toutes les langues (il est superflu donc de les citer), ont pris le parti de forcer le lecteur par des moyens déloyaux mais pour eux de bon aloi. Ils utilisent le plus souvent la loi dite d'*Ici dimanche* qui stipule que plus le titre d'un texte est putassier et raccrocheur plus le texte a de chance d'être lu quitte à décevoir par la suite. Bien que facier amateur, j'ai choisi d'user de ce stratagème pour des raisons tout aussi inavouables que celles qui ont poussé François Valorbe à titrer *Napoléon et Paris* un recueil d'excellentes nouvelles où l'on ne parle, cela va sans dire, ni de Napoléon ni de Paris³, au prétexte que ces deux noms propres étaient ceux qui faisaient le mieux vendre. Ce dont le malicieux Érik Losfeld, son éditeur, fit mine de s'offusquer, lui qui avait obtenu à l'œil la photogravure de la *Barbarella* de Forest (l'un des premiers chefs-d'œuvre de la BD érotique et chef-d'œuvre de la BD tout court) en envoyant chaque planche de l'album à venir à un photographeur différent... pour essai avant commande. Mais je m'égare. Pour maintenir en alerte l'attention du lecteur et empêcher le saut inopiné, il me faut maintenant frapper un grand coup. Asséner une révélation sans précédent :

Pierre Laurendeau n'existe pas!

Bien sûr, maintenant il faut que je m'explique...

*

-
2. J'aime les mots qui contiennent des double g. Ils sont rares et permettent de se rendre compte si les créateurs de fontes typographiques ont correctement œuvré dans leur travail d'approches par paires.
 3. Boris Vian on le sait, mais lui sans aucune autre raison que sa volonté de fantaisie, a titré selon le même principe *l'Automne à Pékin*, un roman où il n'est question ni de l'automne ni de la Chine.

Pierre Charmoz escaladait une montagnarde par la face sud quand je fis sa prime rencontre. Pour ne point prendre froid par ses extrémités, la belle avait gardé ses moufles, ses chaussures à crampons et son bonnet à pompon, vestige sans doute de sa petite enfance. Ses lunettes de soleil cachaient la partie la plus expressive de son visage. Je ne saurais rien dire d'autre tant ma vision de la scène fut fugitive. Sauf qu'elle était parfaitement brune. En bon père plainard exilé pour quelques jours à Chamonix, ignorant tout des pratiques locales, j'avais confondu un mazot avec un chalet d'aisance au cours d'une promenade qui aurait dû me conduire à la chute Frédéric Dard en empruntant le sentier du Plan de l'Aiguille creuse mais je m'étais égaré au milieu des sapins.

Une envie pressante m'avait fait ouvrir la porte, la gêne me la fit refermer presque aussitôt. Non sans avoir entraperçu l'œil brillant et le sourire du Charmoz qui faisaient ainsi de moi un complice involontaire.

Je le retrouvai de manière fortuite un couple d'heures plus tard chez Landru où il fêtait la sortie de son second manuel technique, *la Montagne à seins nus*, par le biais d'une séance de dédicaces. Celle qui lui facilitait la tâche en lui ouvrant les ouvrages à la bonne page et qui passait la main sur sa poitrine par l'échancrure de la chemise ouverte, était rousse et souriante. Son accent d'outre-Manche m'informa qu'elle semblait n'être que de passage.

Une demi-heure et une dédicace à mon nom plus tard nous étions devenus les meilleurs amis du monde. Je fus présenté à son cousin Jacques Charmoz, montagnard (comme il se doit), aviateur, peintre et dessinateur, amateur de jolies femmes (c'est de famille...) et voyageur. Il était de passage dans sa région natale pour une exposition et logeait chez Pierre le temps de son séjour. Je fus enchanté de cette courte entrevue avec celui

dont le dessin publicitaire de la jeune femme à travers le trou de serrure pour la gaine Scandale participa à mes premiers émois de garçon. À compter de cette découverte dans un hebdomadaire féminin de la bibliothèque maternelle, le rouge, je dois l'avouer, fut une de mes couleurs fétiches. Le noir, couleur de l'encre par excellence, ne m'est pas non plus indifférent. Mais glissons sur ces propos dont l'apparence seule est stendhalienne.

Cet après-midi dédicatoire fut aussi pour moi l'occasion de ma première rencontre avec un autre personnage hors du commun : Pierre Laurendeau. J'appris en quelques instants, quasi muet face au dialogue enjoué et explicatif des deux Pierre, l'essentiel sur Laurendeau et sa rencontre avec Charmoz.

Pierre Laurendeau, Angevin bon teint, avait débarqué la semaine précédente directement de sa ville natale pour clore – du moins le pensait-il – une enquête littéraire longue et éprouvante sur un écrivain anonyme du *xx^e* siècle sur lequel personne n'avait travaillé avant lui et au sujet duquel courait la légende qu'il ne serait qu'une fiction : *le poète qui rôde en skis*. Cet homme mystérieux que personne ne pouvait se vanter d'avoir aperçu, déclamait de nuit et à voix tonitruante, face aux montagnes alpines qui les lui restituaient en échos, des textes de sa composition aux étranges sonorités. Le jour levé, ne restait de lui pour attester son existence que les deux sillons parallèles et rapprochés qui creusaient dans la neige leurs lignes d'errés nocturnes. Bien qu'il fût tout à ses recherches, Laurendeau se rendit vite compte que ses pérégrinations montagnardes ne pouvaient s'effectuer avec la même impunité que celles qu'il avait coutume de pratiquer sans danger entre les murs de sa bonne vieille ville d'Angers. Il comprit qu'il avait besoin d'un professeur de montagne. Ce fut Charmoz

qui arrondissait ainsi, avec son activité de guide, le modeste pécule que lui rapportait l'écriture des siens. Et, depuis un peu moins d'une semaine, on les voyait monter tous les deux à l'heure où la touristaille bariolée redescendait vers Cham' pour passer dans les bars, les restaurants à fondue et les boîtes la fin de la journée jusqu'à l'aurore dispensatrice de sommeil. Ils ne redescendaient avec discrétion qu'à la nuit fort avancée comme si la prudence dont ils avaient dû faire un usage intense dans leur virée nocturne devait se prolonger jusqu'à la ville exempte pourtant de tout danger autre que les toujours possibles ivrognes au volant. Si une solide complicité entre les deux hommes s'était développée au cours de ces quelques journées – plutôt au cours de ces quelques nuits – leurs sorties n'avaient provoqué aucune avancée significative dans les recherches de Laurendeau. Ils avaient retrouvé quelques traces attribuables au poète qui rôde en skis et entendu une fois des sonorités étouffées pouvant faire penser à une déclamation nocturne, mais qui provenait d'un endroit tellement éloigné de celui où ils se trouvaient qu'ils n'auraient pu affirmer ni l'un ni l'autre sans mentir qu'il s'agissait bien d'un poème. Peut-être n'était-ce en fin de compte que les râles d'accouplement de deux dahus en mal de descendance...

L'après-midi de dédicaces de Charmoz s'était prolongé trop tard dans la soirée pour qu'ils aient encore le courage de monter poursuivre leurs investigations. Ils me proposèrent donc tout naturellement de prolonger la soirée ensemble autour de la table d'un restaurant «étonnant» (*dixit* Laurendeau) dont l'existence même était ignorée de Charmoz. J'acceptai avec enthousiasme la proposition et je notai l'adresse du lieu sur un ticket de métro usagé qui restait sans emploi depuis des semaines au fond de la poche à briquet de mon pantalon. J'en profitai pour leur annoncer que je devais les

quitter momentanément car j'avais un rendez-vous et que je ne me rendrai probablement pas seul au restaurant. L'œil de Charmoz s'alluma avant de se plisser en un clignement égrillard. Nous nous séparâmes devant la porte de Landru. Une blonde aux yeux verts s'accrochait à un bras de Charmoz tandis que Laurendeau reluquait avec envie et un léger retroussement de la commissure gauche la rousse poitrinophile et à petits roberts affichant depuis peu un duo de sourcils froncés.

*

Entre deux travaux de quelque importance, j'avais pris quelques jours de congé (étant mon propre patron, je n'avais eu aucune difficulté à cela) pour accompagner mon ami Fornax dans l'une de ses enquêtes. La proposition n'était pas de mon fait mais du sien. Il m'avait téléphoné pour prendre de mes nouvelles et, de fil en aiguille du Midi, il m'avait parlé de son départ prochain pour Chamonix où une curieuse affaire n'attendait que lui pour être résolue, puis m'avait proposé de l'accompagner. Ce dont je. Oui. En un seul mot car j'avais grand plaisir à le revoir.

Nous nous étions connus quelques douzaines de mois plus tôt, au Clos Lucé, à l'inauguration de l'exposition des plans et cartes de Léonard. J'y avais été convié par le ministre de la Culture de l'époque (son nom m'échappe, qu'il veuille bien m'en pardonner) en tant qu'historien des techniques d'imprimerie. Cette inauguration, tout le monde s'en souvient car elle suscita pas mal de tapage dans les quotidiens, et pas à cause des œuvres exposées, du moins pas seulement à cause d'elles. L'exposition, à retentissement international, avait été montée à la suite de l'extraordinaire don fait au musée tourangeau par

le Vatican d'une petite collection de manuscrits du Maître, extirpée de fonds inédits et non classés de la bibliothèque la plus secrète du monde. Cela pour resserrer les liens avec la fille aînée de l'Église à l'occasion du dixième anniversaire de l'accession à la sainteté par le dernier patron des catholiques. Ce que le *Monde libéré*, avec son humour habituel, n'avait pas manqué de titrer sur sept colonnes et en corps 250 : « D'un François I^{er} à un autre ! »

Particulièrement ouvert en ce jour d'inauguration, mais rien qu'aux officiels, à la presse et à quelques privilégiés dont je faisais partie, le Clos Lucé avait vu disparaître mystérieusement, pendant le cocktail, la pièce maîtresse de l'exposition : le plan en élévation et en perspective de la rotative typographique de Léonard. Je m'étais déplacé spécialement pour lui et je devais passer encore quelques jours à Amboise afin de l'étudier à tête reposée après l'agitation médiatique de cette première journée. Ses dimensions imposantes, son encadrement hermétique et sa vitre blindée à l'épreuve des roquettes interdisaient l'idée même d'une tentative de vol. Et pourtant il disparut aux yeux de tous sans que personne sût comment il avait pu réaliser ce prodige.

Les services de sécurité réagirent avec célérité. Le Clos Lucé fut réellement clos, enfermant tous ses visiteurs sans possibilité de sortie, et un hélicoptère décolla de la cour du Quai des Orfèvres emportant Fornax dans sa bulle motorisée.

Je fus d'entrée de jeu l'un de ses principaux suspects. Notre première entrevue se passa sans aménité, dans un rapide jeu de versets (de sa part) et répons (de la mienne). Il ne me passa pas les bracelets mais il me garda sous le coude et me fit assister à tous ses interrogatoires. J'avoue ne pas avoir compris sur le moment la raison d'un comportement aussi surprenant de sa part. Mais, de sa bouche, « j'appris par la suite et j'en fus

bien content», comme le dit Brassens dans *La Fessée*, qu'il avait cessé de me soupçonner bien avant la fin de mon interrogatoire et qu'il était intéressé par mes réactions devant les réponses des autres à ses questions.

– Entrevoyez-vous une quelconque lumière dans cette affaire? me demanda-t-il.

– Non. Et vous?

– Moi non plus!

Il rit et mon rire, au bout de quelques secondes, finit par se mêler au sien. Notre amitié, du moins nous le pensons tous les deux, naquit de ce moment d'hilarité partagée.

Malgré son grand métier et son intelligence un peu hors des critères communs, Fornax ne retrouva jamais le plan de la rotative de Léonard, il ne comprit jamais comment il avait pu disparaître, il ne sut jamais qui l'avait fait disparaître ni pourquoi.

Je devais rejoindre Fornax à l'hôtel où nous avions pris chacun une chambre au même étage, juste en face des glaciers. Un mot de sa part m'attendait, noté au vol avec force fautes par la réceptionniste pendant le coup de fil où il informait de son retard et me demandait, si je le pouvais, de bien vouloir le rejoindre à la gendarmerie. Cette perspective ne me réjouissait guère car je songeais au rendez-vous dînatoire avec les deux Pierre. Je ressortis de l'hôtel en maugréant, fier pour une fois de la part gasconne de mon ascendance qui conférait à mon caractère cette irascibilité qui m'allait si bien au teint. Mes grognements cessèrent pourtant presque illico: une voiture de gendarmerie allait passer à ma hauteur. Je la hélai. Deux regards noirs me toisèrent, suspicieux, au-dessus de bouches pincées en attente de mes explications avant d'exploser en requêtes diverses. Le simple nom de Fornax éclaircit les regards

et força la ligne des bouches à s'évaser vers le haut en un presque-sourire. Je fus convié à monter à l'arrière du véhicule et ce taxi improvisé (et gratuit) me conduisit, à grand renfort de sirène, jusqu'à mon ami. La radio des gendarmes l'avait prévenu de notre arrivée; il nous attendait sur le seuil du bâtiment. Il me fit signe d'approcher avec des gestes d'impatience à peine avais-je entrouvert la portière.

– On a trouvé deux glaçons à la viande pour apéro de géants!

Il me désignait deux blocs de glace renfermant en leur sein chacun le corps d'un homme dans la quarantaine, correctement habillé d'un costume strict et chapeauté d'un feutre à la mode du siècle précédent. Je me surpris à penser qu'ainsi vêtus, ils devaient avoir nettement moins froid.

– J'en ai terminé pour aujourd'hui. On va conduire ces messieurs à la morgue. Tu as prévu pour nous quelque chose de moins réfrigérant?

– Nous allons manger dans un restaurant qui, paraît-il, est «étonnant».

– Bien...

Il m'ouvrit la portière pour que je me réinstalle à l'arrière de la voiture de gendarmerie, il monta d'autorité à côté de moi et c'est en cet équipage, dans le vacarme ininterrompu de la sirène de la voiture, que nous arrivâmes au restaurant. Les gendarmes repartirent immédiatement et silencieusement vers leur base et, sous le regard interrogatif d'une bonne moitié des clients et du personnel du restaurant, sortis pour voir ce qui se passait, nous pénétrâmes dans l'établissement.

Les deux Pierre, bien trop occupés à distraire les demoiselles qui les accompagnaient, n'avaient pas pris la peine de se lever pour se renseigner sur les causes de la pollution sonore qui venait de cesser. Ils me virent toutefois arriver et me firent un

signe de la main. À la table ronde pour six personnes qu'ils occupaient deux places étaient vacantes. Nous étions attendus. Charmoz me fit comprendre du regard qu'il était quelque peu déçu par le fait que j'étais accompagné d'un homme. Je fis néanmoins la présentation de ces messieurs entre eux. Charmoz, lui, nous présenta leurs égéries du moment.

– Bertille (la rousse)... et Coloquinte (la blonde).

Laurendeau ne nous avait pas menti sur ce point : le restaurant était réellement «étonnant». Taillé à même le granit de la montagne, il avait des hauteurs sous plafond dignes d'une cathédrale. Et si les tables du centre de la pièce (dont la nôtre) étaient de vraies tables, celles de sa périphérie n'étaient que de simples plateaux posés sur des pieds taillés à même le roc. La cuisine, ouverte à l'extrémité opposée de l'entrée, de hauteur plus raisonnable, était éclairée de rouge, ce qui lui conférait des allures infernales, impression soulignée par la chaleur qui s'en échappait et par les odeurs de viandes grillées qui parvenaient de manière aléatoire aux nez des convives grâce aux déplacements d'air provoqués par le va-et-vient incessant des serveurs et des serveuses. Nulle musique d'ambiance en fond sonore ; rien que les conversations de chaque table fondues en un bruit blanc pas vraiment désagréable avant sa dissolution dans les hauteurs. Et, point d'orgue de la félicité rayonnante de Laurendeau, la spécialité du lieu était les mogettes à l'angvine sur lit de viande des Grisons.

Vexée d'avoir été délaissée par un Charmoz qui n'en avait cure, Bertille avait, au cours du repas, quitté sa chaise pour les genoux de Laurendeau qu'elle trouvait beaucoup plus confortables. Cela lui donnait surtout beaucoup plus d'aisance pour fourrager à deux mains dans la toison pectorale de notre homme qu'elle avait débraillé pour se sentir plus à l'aise dans ses mouvements. Les serveurs et serveuses, qui en avaient vu

bien d'autres, passaient à côté de notre table comme si de rien n'était. Charmoz et Coloquinte avaient entrepris une grande discussion dont eux seuls connaissaient la teneur, et la ponctuèrent d'habiles jeux de mains et de pieds. Fornax, en bon flic, s'était pris d'intérêt pour Laurendeau et l'avalanche de questions qu'il lui posait s'apparentait plus à un interrogatoire (certes courtois) qu'à une aimable discussion de salon. Il semblait vouloir tout savoir sur lui. Laurendeau, parfois gêné (ou troublé) par les attouchements de Bertille et par les frissons que ses caresses lui tiraient, répondait du mieux qu'il pouvait. Il avait été aidé en cela, lui qui n'absorbait jamais d'alcool, par le génépi à la crème de framboise bu à même le verre de Bertille, breuvage peu recommandable qu'il avait pris pour un soda et qui avait eu la faculté immédiate de lui délier la langue. J'écoutais d'une oreille vague cette conversation interrogative mais, n'ayant à vrai dire aucun interlocuteur, je commençais à m'ennuyer ferme en attendant les desserts. Je regardais les tables autour de moi dans l'espoir, vain peut-être, d'y trouver un centre d'intérêt. Un couple, à trois tables de la nôtre, s'engueulait. Lui, rouge et excédé; elle, calme et jolie. Je me surpris à rêver qu'il quittait le restaurant en jetant à terre sa serviette dans un geste théâtral et que je venais prendre sa place toute chaude pour la consoler, elle...

Les desserts finirent par arriver. L'assiette de crêpes roulées à flamber au Cointreau (évidemment!) fut placée devant Laurendeau. Le serveur versait sans retenue la sauce à base de la célèbre liqueur quand un geste brusque de Bertille bouscula la casserollette de cuivre et l'odorant liquide qu'elle contenait se répandit sur la nappe qui prit immédiatement feu grâce à la présence en son centre d'une de ces bougies veilleuses cerclées d'aluminium – un peu ridicules mais très prisées dans ce type d'établissements – posée sur un cendrier (non publici-

taire) ainsi détourné de son usage premier. En un geste réflexe et avant que les flammes ne montent trop haut, j'avais ôté la bouteille de coteaux-du-layon presque vide de son seau à glaçons et répandu le contenu de celui-ci sur la nappe... Entre les assiettes, c'était la Bérézina (à la fonte des glaces) mais l'incendie était circonscrit. Conséquence du sinistre, mon dessert était foutu. Un camembert fourré à la frangipane accompagné de sa sauce de chocolat blanc semée de violettes en sucre! Je contemplais, debout, l'étendue des dégâts. J'avais encore à la main la bouteille de layon. Je la finis au goulot pour me consoler. Bertille venait d'obtenir au propre le diplôme qu'elle avait déjà passé haut la main au figuré: celui de rousse incendiaire.

Ce fut pendant ce repas quelque peu mouvementé que se scella l'accord tacite entre Fornax et Laurendeau, le même que celui qui avait lié dans le passé Watson et Holmes ou Leblanc et Lupin. L'un allait devenir le biographe de l'autre. Le *Sept de cœur* de Laurendeau et Fornax fut, bien sûr, l'*Affaire du glacier des Bossons* qui reste encore dans bon nombre de mémoires. Plus tard, au cours de l'affaire que Laurendeau nomma *Des canines dans l'encrier*, Fornax allait trouver sa Malvina ou, si l'on préfère, sa Princesse des ténèbres en la personne de Marguerite Eymery qui, à l'instar de son arrière-grand-tante, ne détestait pas les aventures fortement épicées, ni les jeunes filles, ce qui n'a jamais déplu à un Fornax pouvant se rêver le Willy d'un autre siècle.

L'*Affaire du glacier des Bossons* – on la résume ici pour ceux qui n'auraient pas eu la chance d'en vivre les péripéties en direct – avait commencé par la découverte de deux corps parfaitement conservés dans la glace. L'analyse de cette glace

et celle des vêtements des cadavres (leurs données anthropométriques n'avaient correspondu à personne de fiché, même dans les bases de données d'Interpol ; leur autopsie n'avait rien révélé non plus sur eux) avaient conduit Fornax à s'intéresser à une société d'import-export de stature internationale et à capitaux britanniques, Djinn & Co, spécialisée dans le commerce à grande échelle de consommables d'imprimerie. Leur produit phare, baptisé H₂O-ffset, était un produit de mouillage révolutionnaire qui réduisait de 50 % la consommation d'encre, en accélérant le séchage sur tout support sans aucune dépense d'énergie et interdisait toute possibilité de sèche pendant le tirage. Le PDG du groupe, l'excentrique Anglais Reginald Monster, financier impitoyable, était un habitué de Chamonix où il passait l'essentiel de son temps à tenter des records improbables. Fornax l'avait fait arrêter au beau milieu du tunnel du Mont-Blanc alors qu'il était sur une planche à roulettes, tiré à 200 km/h par une Porsche Carrera. Son casque, orné de deux kazoos au-dessus des oreilles, produisait, selon ses dires, une musique exceptionnelle.

Peu enclin à se laisser manipuler par les farfelus de tous poils et fort peu impressionné par la stature financière du bonhomme, Fornax avait réussi à lui faire avouer le fin fond de l'affaire, copieusement aidé il est vrai, de manière discrète pour une fois, par la Bertille de Laurendeau qui se chargea de toutes les traductions.

Monster, lors de l'un de ses séjours précédents, avait découvert fortuitement que l'eau du glacier des Bossons avait l'exacte composition requise pour la fabrication de l'H₂O-ffset. Il avait donc décidé d'exploiter plus ou moins secrètement cette matière première. Ayant appris par diverses sources qu'une machine compacte de liquéfaction de la glace à grande vitesse avait été développée par des savants soviétiques avant

l'éclatement de l'URSS, il avait contacté des représentants de la mafia russe pour qu'ils se chargent de lui procurer cette technologie. Chose qui fut faite mais un différend au moment du paiement avait contraint Monster à se débarrasser des deux émissaires qu'on lui avait envoyés. Il avait tout simplement inversé la polarité de la machine après avoir précipité les deux hommes à l'eau, ce qui les avait congelés illico.

À l'issue de l'enquête, Laurendeau retourna vers Angers avec un cahier rempli des notes qu'il avait prises pendant l'affaire. Je ne sais pas, à l'heure où je vous parle, s'il en a tiré quelque chose. Emporta-t-il Bertille dans ses bagages ? Je l'ignore également. Tout ce que je sais, c'est qu'il continue à voir Fornax et ce, de façon beaucoup plus régulière que moi...

Christian LAUCOU

Des canines dans l'encrier

Chapitre 1 : une fiente rutilante

Lorsque l'inspecteur Fornax arriva à l'atelier AGB (Arts Graphiques Bannes) SA, les 120 collaborateurs de la prospère entreprise familiale, fondée par Norbert Bannes en 1879, étaient sous le choc : les trois cents litres d'encre indispensables à l'impression du prochain *bestselleur* goncourable avaient été siphonnés par un malappris, voire un concurrent déloyal. Tout en déboutonnant son trench-coat mastic, l'inspecteur, parvenu promptement sur les lieux, n'écartait aucune hypothèse, même la plus saugrenue. L'œil pétillant, la moustache en bataille, il interrogea d'un regard pénétrant les salariés de l'imprimerie, cherchant à repérer l'éventuel Brutus de cette honorable confrérie. Las ! ce simple tour d'horizon ne suffirait pas à lever le coupable d'un seul coup de cuiller à pot : les 120 visages demeuraient de marbre, ainsi que l'exige leur estimable profession. L'inspecteur Fornax allait devoir explorer méthodiquement tous les faits et gestes, sans oublier les pistes ardues et les voies sans issue...

D'abord les faits, simples comme l'intrigue d'un roman de Raymonde Machard : Paul Petitclou, le prote de l'imprimerie, avait ouvert les portes de l'atelier à 5h56, comme il le faisait chaque jour depuis trente ans, cinq mois et vingt-quatre jours. Il vérifia le bon état de la Planeta, des quatre Roland 800 et des trois Cameron, ces dernières machines étant dédiées à l'impression des *bestselleurs*, comme il le précisa à l'inspec-

teur. Ce jour-là devait commencer l'impression du prochain Goncourt. (M. Bannes était prévenu un mois à l'avance de l'identité du lauréat afin de pouvoir produire suffisamment d'ouvrages, ornés de l'enviée bande rouge.) Cette année, le très convoité prix littéraire serait attribué à... Mais chut ! Monsieur l'inspecteur comprendra, n'est-ce pas, qu'il ne pouvait dévoiler l'identité du quidam, celui-ci restant secret professionnel jusqu'à l'heure H du verdict du jury. Bref, en vérifiant la cuve de l'indispensable mixture concoctée par M. Carbonel, encrier de père en fils depuis 1834, M. Petitclou avait eu la surprise, pour ne pas dire la stupéfaction, de la découvrir absolument vide, lichepotée jusqu'à la dernière goutte !

– Trois cents litres d'un coup, ça fait tout de même beaucoup, gémit l'honorable chef d'atelier.

– Et vous n'avez rien relevé de suspect ? interrogea le civil policier, histoire de suivre la procédure.

– Non, absolument rien. Ah ! peut-être une crotte de chauve-souris, au beau milieu de l'atelier. Je suis oiseauologue à mes heures perdues, spécialisé dans les fientes... expliqua l'honnête homme, un peu honteux tout de même de ce hobby coprosophe.

Les sourcils de l'inspecteur se soulevèrent un instant, accentuant la majestueuse autorité de son visage par ailleurs amène.

– Ah ! ah ! une crotte de chauve-souris dans un atelier d'imprimerie ultramoderne, cela ne vous a pas paru bizarre ? Et d'abord, la chauve-souris n'est pas un oiseau, que je sache : votre compte est bon, mon gaillard !

Et s'adressant aux deux pandores qui l'accompagnaient :

– Embarquez-moi ce citoyen.

Le prote protesta, véhémentement :

– Je le sais bien, nom de Saint-Jean-Porte-Latine, que ce n'est pas un oiseau ! Mais ça n'empêche que, dans

la science des ornithocopres, on l'inclut, par analogie.

– C'est bon, bougonna le bon bougre de policier, libérez-le.

Les pandores retirèrent illico les bracelets à peine posés, s'interrogeant sur le versement de la prime étant donné le faible temps de rétention du suspect.

– Donc, reprenons: vous avisâtes la fiente et vous n'en fûtes pas ému?

– J'étais tellement bouleversé par ma découverte... J'avoue ne pas y avoir, sur le coup, attaché de l'importance. Il est vrai qu'elle était d'un noir rutilant, si je puis me permettre cette impropreté colorée.

– Et qu'est devenue cette déjection si noire qu'elle en était rouge?

– Disparue!

Chapitre 2 : Les Potes au Noir

Tandis qu'il furetait dans l'atelier à la recherche de l'improbable crotte, l'œil de l'inspecteur Fornax fut attiré par un journal roulé en boule et jeté dans une poubelle.

– Par la cuirasse de saint Patatras! s'exclama le policier, désireux de se mettre sous la protection d'un saint qui, pour être mineur, n'en est pas moins réputé pour son professionnalisme: *Les Potes au Noir*, la revue des typographes anarchistes. Tiens tiens!

Il défroissa la feuille, qu'ornait un poing brandissant un composteur, encerclé d'un filet noir épais. La déjection mammifère s'en échappa.

– Oh! oh! cela devient du plus grand intérêt, marmonna le subtil Herlock pour lui-même. Une fiente dans un brûlot, c'est comme une hostie dans un bréviaire – si je puis me permettre cette analogie in petto.

Tout à ses pensées, l'inspecteur Fornax heurta d'un front décidé un dos inébranlable, celui d'un typographe, justement, en train de composer en baskerville corps 36 ital ce titre énigmatique: « *Comment instruire les petits rats...* », que l'inspecteur parvint à lire en miroir.

– C'est une bonne question! effectivement, et j'ajouterai: comment une chauve-souris nyctalope parvient-elle à ingurgiter trois cents litres d'encre? A-t-elle des complices?

– Mais... euh... J'ignore... Et qui êtes-vous pour me poser

d'étranges questions tout en lisant dans mon dos le titre d'un chapitre recomposé pour le futur goncourable ?

– Inspecteur Fornax. Vous avez intérêt à vous montrer coopératif, sinon je vous embarque pour impression illicite des *Potes au Noir*.

Le visage du typographe, assez coloré, vira subitement au blanc. L'inspecteur Fornax avait touché juste.

– Rassurez-vous, mon bon. Je ne fais pas de politique et mes idées m'inciteraient plutôt à tout faire péter, de préférence avec de la tarte à la crème. On est civilisés depuis deux mille ans, à ce qu'il paraît ! Je vous demanderai seulement de me prévenir discrètement si vous voyez passer une grande chauve-souris, à l'allure souple autant que fourbe, hoquetant horriblement sous l'effet d'un trop-plein d'encre qu'elle a confondue avec le baquet à sang du charcutier voisin, qui, m'a-t-on dit, prépare de l'excellent boudin.

– Ah... Euh... Oui, certainement.

L'inspecteur Fornax s'éloigna vivement ; sa recrue, perplexe, finit de composer sa titraïlle : « *Comment instruire les petits rats de l'Opéra ?* »

*

Dans son bureau, Onésime Bannes, cinquième du nom, triturerait son compte-fils comme s'il attendait une cargaison de fausse monnaie. L'inspecteur Fornax fit éruption – ainsi qu'un volcan sans nom de la chaîne aléoute, mais les deux événements sont sans lien de causalité.

– C'est une catastrophe ! soupira l'entrepreneur imprimeur. M. Carbonel ne peut me livrer trois cents litres de son encre inégalée avant un mois. Le goncourable ne sera jamais imprimé à temps...

– Cher Monsieur, il ne sera pas dit que l'inspecteur Fornax restera les bras croisés devant tant d'affliction papetière. Les masses ont droit au goncourt, c'est une des avancées sociales que je défends avec conviction, au même titre que les congés payés et les congés de transport pour les liquides alcoolisés. Nous (pluriel de majesté; bien que roturier, l'inspecteur Fornax ne dédaigne pas certaines formules de l'Ancien Régime) avons fait des progrès considérables dans la résolution de l'énigmatique évaporation des trois cents litres de la liqueur Carbonel.

L'inspecteur regarda fixement le naguère prospère industriel :

– Croyez-vous aux vampires, Monsieur Bannes ?

Son interlocuteur sursauta :

– Tout de même, vous n'êtes pas là pour me conter fariboles !

– Que nenni. Les premiers éléments de l'enquête recueillis par votre serviteur avec célérité font indéniablement référence à une visite impromptue mais avérée de *Desmodontinae*, une espèce de chauve-souris qui ne vit pas en Europe – mais avec le réchauffement didactique, allez savoir ! Son régime alimentaire spécifique la pousse à siphonner une grosse quantité de sang à ses victimes, au point, parfois, de ne plus pouvoir s'envoler. Alors, imaginez un peu notre *Desmodontinae* cherchant une aire d'envol après avoir récuré votre cuve à encre...

– Mais, pourquoi de l'encre ?

– Problème d'adaptation ? Mutation ? Perversion ? Les réponses appartiennent aux savants. Mon rôle est de mettre la main sur la (ou les) coupable(s). Serviteur, monsieur.

Et l'inspecteur Fornax disparut du bureau directorial aussi vite qu'il y était entré.

Chapitre 3: boire de l'encre aide-t-il à lire Aristote ?

Pas mécontent de son petit effet, l'inspecteur sifflota trois fois le train, ce qui amusa les clavistes qui tournèrent un instant la tête pour suivre l'énergumène dans ses déambulations péripatéticiennes. L'œil de notre moderne Janus accrocha une page consacrée à... *Desmodontinae* sur l'écran d'une accorte demoiselle. Il accourut et se jeta non à ses pieds mais sur sa souris (le *mulot* cher à l'un de nos présidents).

– Ah ah! on s'intéresse aux bêtes? s'enquit le policier sur un ton inquisitorial.

– Mais pas du tout, se rebiffa la demoiselle. Je viens d'allumer mon ordureteur et je ne sais absolument pas ce que fait cet écran sur le mien.

Elle agita trois fois le cactus qui ornait son bureau devant la machine, comme un ostensor rempli d'encens et de benjoin, sans oublier de palper discrètement une patte de lapin en peluche estampillée WWF. Ce rituel était censé chasser les mauvaises ondes, les vibrations néfastes et les importuns matinaux.

– Pouvez-vous me montrer votre historique? demanda aimablement Fornax.

La demoiselle rougit.

– Euh... Comme ça, sans que l'on ait fait connaissance.

– Je veux simplement savoir quelles requêtes Internet a effectuées la personne qui laissa en plan cette chauve-souris binaire, expliqua patiemment l’inspecteur.

– Ah oui ! l’historique, quoi. Fallait le dire.

Devant tant de mauvaise foi (ou d’inattention due à une nuit peut-être consacrée à des activités illicites, comme de faire entrer des chiroptères dans l’atelier Bannes, s’interrogea l’inspecteur Fornax), l’assermenté éleva d’un cran ses sourcils déjà fort hauts. Après avoir épluché quelques liens sans rapport avec le sujet, mais sur des sujets qui n’étaient pas sans rapport, l’inspecteur tomba sur une page d’un site d’informations générales bien connu. Une dépêche datée du 1^{er} avril 2011 et intitulée : « *Boire de l’encre ou boire du sang, il faudra bientôt choisir !* » L’auteur mentionnait l’étude d’un institut américain de marketing éthique qui préconisait de remplacer, dans les films de vampires destinés aux adolescents, le sang – vecteur d’une image négative, dangereuse, etc. – par de l’encre, ce qui aurait pour effet, précisait l’étude, de ramener les jeunes générations vers la lecture.

– Point de vue un tantinet aristotélíchien, vous ne trouvez pas, mademoiselle ?

– Même si je préfère les chats, je suis d’accord avec vous ! s’exclama avec conviction son interlocutrice. On se croirait au Moyen Age, où l’on soignait les maladies de foie avec de l’hépatique noble (*Hepatica nobilis*) sous prétexte que sa feuille affecte la forme d’un foie. Vision pseudo-scientifique qui privilégie les liaisons de forme aux causalités.

L’inspecteur ne put qu’opiner devant tant de bon sens et de savoir.

Chapitre IV : bijection et déjections

Des liens de causalité, ce n'était pas ce qui manquait désormais à l'inspecteur. Suite à une surférie Internet, des aristotéli-chiens d'occasion avaient eu l'idée grandiose d'introduire une tribu de *Desmodontinae* dans l'atelier Bannes afin, semblait-il – mais Fornax se hasardait là sur le terrain honni de la conjecture –, d'inciter les futurs lecteurs du goncourable à se tourner vers la **vraie** littérature... Mais laquelle? En privant les trépi-gnants fans du gominé lauréat, parfois à la chemise blanche légèrement déboutonnée, de leur nourriture annuelle, ne risquaient-ils pas, ces modernes corsaires des belles lettres, d'atteindre à un effet tout contraire à celui recherché? Épouser une cause juste ne prémunit en rien d'un divorce calamiteux, songea le philosophe de la tour Pointue. Mais il savait désormais dans quelle direction orienter ses recherches.

Il revint à l'atelier de composition plomb. Son « contact » venait de commencer une autre ligne: « ... *comment pomper sans fatigue?* ».

– Vous êtes sûr que c'est pour le goncourable? Ne confondez-vous pas manuel pratique et littérature de gare?

– Ah? Il y a une différence?

– Pour moi, non, à vrai dire. J'ai voyagé en seconde avec une classe de neige dont la maîtresse lisait du Christine Angot; ce fut une expérience éprouvante. Mais revenons à nos chirop-tères mélanophiles. Il semblerait qu'une secte néo-aristotéli-

chienne ait décidé de s'emparer de la viscosité Carbonel à des fins de salubrité publique : interdire à l'honorable Monsieur Bannes de sortir à temps le goncourable de l'année... Risquant ainsi de provoquer une faillite déshonorante et coûteuse en termes d'emplois. Vous n'avez pas une petite idée, aux *Potes au Noir*?

Le typographe eut comme un haut-le-cœur.

– Non, non, je ne vous demande pas de délater, ce qui serait très vilain. Seulement de me mettre sur une piste adéquate, qui me permettrait d'entrer discrètement en contact avec les agitateurs culturels, de faire purger les bestioles qui doivent avoir de sérieux problèmes gastriques à cette heure et de restituer, en leur pressant le ventre, l'encre siphonnée à sa cuve originelle. Y verriez-vous un *casus conscientiae*?

Le typographe tripota son composteur, mal à l'aise. Avant de répondre, il préféra finir sa phrase, car il avait l'amour du travail bien fait : « *Cuves inox et fosses toutes eaux : comment pomper sans fatigue ?* »

– Je me disais bien qu'on restait dans le sujet, commenta Fornax. Alors, votre réponse, j'attends!

– D'accord. Mais pas de coup Maurice.

– Promis! Si je me dévoie, que la marraine Dusel me foudroie!

C'était sibyllin, voire obscur. Mais son interlocuteur semblait avoir parfaitement imprimé le message. Il se dirigea vers une petite porte et fit signe à l'inspecteur de le suivre. L'huis discret donnait sur un agreste sentier bordant l'impressionnant ensemble d'ateliers séculaires et s'enfonçant dans un bosquet providentiel (pourquoi, dans les romans, les bosquets sont-ils toujours providentiels?). Les deux compères parcoururent sans effort une centaine de mètres.

– Par la barbe d'Étienne Dolet! s'exclama Fornax. Des crottes!

Un monticule de fientes d'un noir rutilant, pour reprendre l'impropriété du chapitre 1, barrait la sente sur toute sa largeur, et pire encore.

– Les pauvres, s'attendrit le typographe, ce qu'elles ont dû souffrir, tout de même!

– Et comment sûtes-vous?

– Je viens au travail à vélo par cette sente printanière. L'imprévue montagne d'immondices m'a certes interloqué, mais la nature n'étant pas avare de phénomènes inexplicables (pluie de grenouilles ou de poissons, engloutissements..., j'en passe et pas nécessairement des meilleurs), je me suis contenté de contourner le tas, de ranger mon vélo et d'entrer par ma petite porte (je suis un des rares à en avoir la clé). En arrivant à mon poste de travail, j'ai vu par terre une autre déjection; je l'ai glissée dans une feuille périmée des *Potes au Noir*, puis dans la poubelle, sans y voir malice à quatorze heures. Anarchiste, peut-être, mais tendance hygiéniste. Ce n'est que sous le feu roulant de vos questions que j'ai fait la bijection des déjections.

– Donc, vous ignorez les tenants et les aboutissants. Pas grave, je trouverai. Nous allons de ce pas informer M. Bannes qu'il peut centrifuger une tonne de crottes saturées d'encre Carbonel.

Chapitre 5 : Gutenberg... Léonard... Le miroir... La main gauche !

– Cent cinquante litres récupérés! annonça un Onésime Bannes enthousiaste. Merci à vous de cette prompte résolution...

– Partielle, hélas! le coupa Fornax en triturant sa moustache. Il me faut encore retrouver les chiropètes et les agitateurs.

Fornax demanda à M. Bannes de lui déléguer, le temps de l'enquête, Jacques Kerver, le typographe hygiéniste, et Marguerite Eymery, la claviste fûtée, afin de constituer, comme on dit quai des Orfèvres, une cellule de cerise.

– Brain-stormons, si vous le voulez bien, proposa-t-il à ses nouveaux associés.

– Les chiropètes, c'est pas des hélicoptères, assena Marguerite.

– Mais ça volette avec deux t , poursuivit Jacques, féru de conjugaison.

– Et les vampires mangent de l'ail bio, conclut, rêveur, l'inspecteur.

Visiblement, le brain-storming ne menait à rien. On décida donc d'enquêter dans la tradition. Marguerite fut chargée d'éplucher le Net, voir si une crypto-congrégation néo-aristotélichienne n'y annonçait pas d'inavouables projets

anti-Goncourt. Et si un rapt de chiroptères n'était pas signalé. Jacques Kerver proposa l'entregent des *Potes au Noir* pour collecter de possibles remontées d'informations encrières : du moment que cela ne mettait pas en péril la ligne éditoriale, il ne voyait pas d'inconvénient à une alliance temporaire et mineure avec les forces de l'ordre, surtout pour délivrer de sensibles créatures engorgées d'une matière étrangère à leur cycle nutritif. Rendez-vous fut pris, en fin d'après-midi, au Père Prosper, un rade amical sis dans la commune voisine.

*

Marguerite, coiffée d'un bibi, pénétra dans le troquet et se dirigea vers la table où Fornax s'absorbait à la lecture du *Testament* du curé Meslier.

– Seriez-vous athée ?

– Cela dépend de l'heure. (Fornax consulta sa montre :)

Cinq heures, effectivement, un *sencha* pour moi, tonitrua-t-il à l'attention du limonadier.

– Et pour mademoiselle ?

– Un rooibos, s'il vous plaît.

– Un noir bien serré pour moi, commanda un Jacques Kerver ponctuel, en poussant la porte de l'établissement.

– Le Net ne l'est guère en ce moment, entama sans préavis la demoiselle du clavier. Côté rapt, on a de tout, de la moissonneuse-batteuse découpée et expédiée en Bulgarie à l'héritière, découpée elle aussi et renvoyée à ses parents.

– Un rapport avec notre affaire ? s'enquière les sourcils relevés de l'inspecteur.

– Aucun, c'est liminaire.

– Ah bon ! ponctua Jacques. De mon côté, les Potes au Noir ont relevé d'intéressantes fluctuations encrières. Il

semblerait qu'on propose en ce moment de la Carbonel à prix cassé, mais d'une qualité un peu... organique, si vous voyez ce que je veux dire. J'ai une adresse, quai Gutenberg à Amboise.

– Ah ah! la piste Léonard de Vinci. J'en étais sûr.

Les deux néo-associés se tournèrent avec stupeur vers l'inspecteur (ainsi que le serveur, présent à cet échange mais absent à son sens).

– Pourquoi Léonard?

– N'écrivait-il pas de la main gauche, en miroir, comme une composition typographique que seuls peuvent décrypter les initiés – dont je me flatte de faire partie grâce à un père persévérant qui me fit lire les épreuves de ses ouvrages de criminologie dans la galée?

– Gutenberg... Léonard... Le miroir... La main gauche! Mais oui, mais c'est bien sûr! s'exclama Jacques Kerver.

Venait-il de saisir le lien de causalité entre ces quatre occurrences? Et vous, attentif lecteur?

Chapitre 6 : sur la piste de Spiridou le Bavard

L'inspecteur Fornax pointa un doigt anonyme mais péremptoire sur la Une de *La Champagne libre*, le journal local : « *De l'encre dans le bénitier.* » Sous ce titre prometteur, un chapeau ne l'était pas moins. « *La cathédrale de Reims, victime d'une mauvaise plaisanterie... Oindra-t-on demain le futur roi de France avec de l'encre?* »

– Nous ne sommes plus en République? s'inquiéta Marguerite.

– Si si, la rassura Jacques Kerver. C'est juste un effet d'annonce journalistique. Une fois, dans *Les Potes au Noir*, j'ai titré, en clarendon corps 48 : « *Bon anniversaire Louis Seize!* » Comme c'était le numéro du 21 janvier, tous les lecteurs ont compris.

– Écoutez, les coupa sèchement Fornax : « *Dagobert Chandon, l'estimé bedeau de la cathédrale de Reims, a fait une stupéfiante découverte, hier matin, alors qu'il s'appêtait à remplir les fonts baptismaux en vue du prochain baptême de Nicolas-Claude Ledoux, le petit-fils de notre bien-aimé président du Conseil général. La cuvette profanée était pleine à ras bord d'une substance noire et visqueuse que la police parvint à identifier sans peine : de l'encre Carbonel de la meilleure qualité. Le forfait est d'ailleurs signé : "Spiridou le Bavard". S'agit-il d'une farce (de mauvais goût), d'un acte de malveillance patenté, d'une attaque*

ciblée contre le Conseil général, dont les dernières décisions n'ont pas plu à tout le monde... » Spiridou le Bavard, ça vous dit quelque chose ?

Marguerite secoua ses jolies nattes blondes.

– Est-ce que cela a à voir avec la main gauche de Léonard ?

– Patience patience ! Nous y arrivons ! (L'inspecteur poursuit sa lecture :) *« Y aurait-il un rapport avec la vandalisation de La Joconde, au Louvre, il y a quelques jours ? Des malfaiteurs ont osé dessiner des moustaches à la dame la plus souriante de l'histoire de l'art ; sous prétexte qu'un artiste l'a fait au siècle dernier sur une reproduction, deviendrait-il légitime de placer des bacchantes sur l'original ? Où s'arrêteront les iconoclastes ? La police a, c'est une information exclusive de La Champagne libre, identifié la substance : de l'encre Carbonel, heureusement fixée sur un léger adhésif transparent, qu'il a été facile aux restaurateurs du musée de retirer sans endommager le célèbre tableau. Nous pouvons d'ores et déjà donner à nos lecteurs cette information, toujours exclusive : les graphologues sont formels, la signature du forfait rémois (écrite en miroir) et la moustache du Louvre sont de la même main, gauche de surcroît. »* On avance, on avance ! se réjouit Fornax en se frottant les mains. Pour fêter cela, allons acheter des œufs Kinder. J'en raffole !

Ils quittèrent en hâte le Père Prosper et se précipitèrent dans la première boulangerie. Chacun eut droit à son œuf. Dans celui de Fornax, hâtivement dépiauté, le jaune renfermait une petite presse d'imprimerie modèle Gutenberg, accompagnée d'un minuscule rouleau de papier qu'il déplia. Il lut, composé en plantin corps 8 et en miroir : *« Avec les compliments de Spiridou le Bavard. »*

– Saperlotte ! s'exclama le policier scié. Ce Spiridou est-il omniscient, omnipotent, omniprésent ?

– En tout cas, Gutenberg et Léonard sont décidément de

la partie, sans oublier Duchamp! (Jacques Kerver résuma, en comptant sur ses doigts :) 1. Les moustaches à la Joconde. 2. Les fonts baptismaux. 3. La cuve de l'imprimerie Bannes. Le fil conducteur? l'encre Carbonel! Peut-être devrions-nous rendre visite à cette honorable maison sise dans le Perche.

– J'allais le proposer, bougonna Fornax, un peu dépité de se faire doubler par un de ses adjoints néophytes.

– On en profitera pour visiter le musée Poulet-Malassis, à Alençon, suggéra Marguerite.

– Ce n'est pas une mauvaise idée, rebougonna Fornax. Baudelaire est un sacré gaillard, et Spiridou le Bavard en est un autre!

Sur cette douteuse conclusion, ils s'engouffrèrent dans la voiture banalisée de l'inspecteur qui, gyrophare plein pot, se précipita vers l'ouest.

Chapitre 7 : Rentrer maison

Ils parvinrent à Alençon dans la soirée. Fornax réserva trois chambres à l'hôtel de la Poste et ils filèrent dîner au Poteau noir. (Rien à voir avec la feuille subversive, précisa Jacques Kerver, la main droite sur le cœur.) Quand ils pénétrèrent dans l'établissement, un individu dégingandé et passablement anonyme en sortait ; il les bouscula.

– Le malappris ! s'insurgea la jolie Marguerite. Il pourrait s'excuser tout de même.

– Attendez ! s'écria Fornax.

Il porta la main à la couette gauche de sa collaboratrice en CDD et retira une feuille de papier minuscule, accrochée à la manière d'un poisson d'avril à la torsade de cheveux blonds. À peine assis, ils commandèrent du poulet et Fornax déplia le billet, composé en miroir comme il se doit (bodoni corps 10) : « *Aidez-moi ! Signé : Spiridou le Bavard.* »

– Par les moustaches de Manuzio, ronchonna Fornax, ce type se paie notre fiole, ou il est vraiment trop fort pour nous...

– Ou les deux ? suggéra Jacques Kerver. Aurions-nous affaire à un extraterrestre en panne de carburant, obligé de faire halte sur notre planète peu hospitalière, mais hélas sur sa route ? Lequel carburant, difficile à trouver sous l'écorce terrestre, se rapproche de l'encre Carbonel... D'où la cuve siphonnée...

Fornax et Marguerite haussèrent les épaules :

– Vous lisez trop de science-fiction, mon bon, trancha Fornax ainsi qu'un tendon filandreux, tout en attaquant d'une mâchoire hargneuse une cuisse de poulet datant de la chouannerie.

– Poursuivons le raisonnement, si vous le voulez bien, réattaqua Jacques, bien décidé à avoir sinon le dernier mot, du moins le meilleur. Pour utiliser l'encre Carbonel comme carburant, notre ET est obligé de la distiller... euh... organiquement. D'où le tas de fientes derrière l'imprimerie. Peut-être cela a-t-il altéré ses fonctions neuronales? L'a rendu zinzin? Un brin brindzingue? Un peu comme s'il avait fumé la moquette?

Fornax posa sa fourchette.

– Intéressant... Ensuite?

– Devenu un peu stone, Spiridou erre de-ci de-là. Adeptes du street art, il caviarde *La Joconde*. Vous sachant amateur d'œufs Kinder, il truffe ceux-ci de messages à votre attention...

– Ce qui voudrait dire qu'il nous espionne depuis le début de cette enquête? N'importe quoi!

Fornax haussa ses viriles épaules – Marguerite en eut comme un petit frisson – et attaqua une aile, qui avait certainement survolé la bataille d'Hastings.

– Je ne fais que filer l'argument, ce que l'on nomme en science « expérience de pensée ». Hein! je ne veux pas affirmer, seulement convaincre, supplia Jacques, délaissant un croupon qui eût pu servir à dessiner des aurochs sur les parois des grottes de Saulges.

Fornax, touché, l'encouragea d'un sourire paternel.

– Il n'est peut-être pas omniscient, mais peut sans doute se rendre invisible et nous suivre pas à pas dans notre enquête... Ou disposer de capacités cognitives qui feraient passer Albert

Einstein pour un enfantelet. D'ailleurs, ce grand gaillard fili-forme qui nous bouscula...

– Spiridou le Bavard! Mais oui! s'exclamèrent en chœur Fornax et Marguerite.

– Essayons de lui transmettre un message amical, donnons-lui rendez-vous au musée Poulet-Malassis, cela nous changera de celui que nous venons de manger.

Après avoir ingurgité une dentelle (une spécialité pâtissière locale plutôt indigeste, alors que le point d'Alençon est fin et délié), les trois enquêteurs retournèrent à leur hôtel. Fornax placarda à sa fenêtre ce message à destination de leur énigmatique correspondant: «*Spiridou, on est avec vous! Rendez-vous, demain à dix heures, au musée Poulet-Malassis. Inutile de tracer des moustaches au portrait de Baudelaire, il était glabre de l'intérieur comme à l'extérieur.*»

Puis chacun se coucha, dans l'espoir qu'une nuit réparatrice répandrait ses bienfaits sur leur estomac et leur cervelle en ébullition.

Chapitre 8: rencontre du troisième typo

À l'heure dite, nos trois mousquetaires arpentaient les quelques pièces du musée à la gloire de l'éditeur baudelairien. Ils repèrent sans peine l'énigmatique personnage de la veille: à part eux, personne ne fréquentait aussi matinalement le musée. Spiridou, le visage dissimulé sous un chapeau à large bord et le corps sous une gabardine des plus flottantes, leur fit signe de le suivre (au passage, ils remarquèrent qu'il n'avait pu s'empêcher de coller des moustaches à Charles, sur une photo de Nadar ornant la pièce consacrée aux *Fleurs du mal*). Spiridou les fit entrer dans le bureau du conservateur, qui gisait, ligoté, dans un placard – ce que l'on découvrit en fin de matinée.

– Rendez-nous l'encre! démarra abruptement l'inspecteur. Il en manque cent cinquante litres.

Spiridou le Bavard ne l'était guère. Il prit une feuille de papier et inscrivit le message suivant à une vitesse stupéfiante, de la main gauche, en miroir et en caractères d'imprimerie parfaitement imités (garamond Imprimerie nationale, corps 14): «*Désolé, je ne puis. Mais, pour compenser la quantité prélevée, je vous confierai le secret d'une encre inaltérable et facile à fabriquer.*»

– Racontez-nous votre odyssée, demanda Marguerite, soucieuse d'engager la conversation sur des bases moins policières.

(Toujours écrit à grande vitesse et en miroir – Kerver et Fornax traduisant alternativement pour Marguerite, qui ne savait pas lire la typo à l'ancienne:) *« J'habite une planète assez semblable à la vôtre, mais dans un autre système stellaire, à plusieurs millions d'années-lumière d'ici. Je me suis égaré en rentrant chez moi après une RTT (réduction du temps de transport). En panne sèche, j'ai fait halte près de l'imprimerie Bannes où mon renifleur avait détecté un important dépôt de matière assez similaire au carburant que j'utilise... »*

Jacques Kerver lança coup d'œil entendu à Fornax.

« Vous n'allez sans doute pas me croire, mais il a fallu que j'enfonce mes deux canines (Spiridou dévoila, un bref instant, un visage peu conforme aux canons de l'esthétique terrienne, orné de deux canines proéminentes et jaunâtres) dans le béton jusqu'à la précieuse liqueur. Ça fait un mal de chien! En l'absence de raffinerie, j'ai été contraint de distiller moi-même la cuve et de transvaser le précieux carburant dans les soutes de mon astronef. »

Spiridou, un peu inquiet, attendait des réactions de son public, peu nombreux mais attentif:

« Vous ne me croyez pas, hein! Ça ne tient pas la route, comme on dit chez vous... »

– Si si! dirent en chœur Marguerite, Jacques et Fornax.

– Comment avez-vous pu vous adapter si rapidement à notre Terre? Respirer, manger, écrire notre langue...

Spiridou secoua ses osseuses épaules:

« Plutôt facile. Vous n'êtes pas très évolués sur l'échelle de la Galaxie. Classés au quatre-vingt-dix-huit millionième rang, juste devant les Pssfgrrr d'Arcturus! Hum... je ne dis pas ça pour vous vexer, mais pour moi, ce fut un jeu d'enfant: je peux m'exprimer dans cent cinquante-sept langues de votre planète et extraire les éléments vitaux qui me sont nécessaires de quatre cent soixante-

dix-huit substances, dont les vers de terre, les tables de jardin en plastique et les prix Goncourt. »

– Mais, poursuivit Marguerite, pourquoi peindre des moustaches à la Joconde? et remplir d'encre les fonts baptismaux de Reims?

Re-haussement d'épaules :

« Je n'en sais rien, à vrai dire. Je me suis senti bizarre après avoir bu toute cette encre, qui m'a un peu dérangé les intestins... et peut-être aussi le ciboulot. »

Nouveau sourire autosatisfait de Jacques Kerver. Fornax décida de reprendre la direction des opérations :

– Un spécialiste a analysé vos crottes et vous a classé dans l'ordre des chiroptères... Ça ne vous dérange pas, au moins?

Spiridou écarta brièvement son manteau et les trois humains découvrirent un thorax plus que maigre auquel se raccrochaient deux ailes chitineuses. Pas de quoi faire vibrer les midinettes sur la Croisette.

– Hum... reprit Fornax, un peu gêné. En quoi avez-vous besoin de nous? Que pouvons-nous faire?

« C'est simple, écrivit l'ET à toute vitesse, toujours en garomond, mais corps 18: Rentrer maison, je ne peux le faire sans aide... Notre civilisation, qui date de quatre millions d'années, est plus évoluée que la vôtre, mais il y a un point sur lequel vous nous devancez : les matières explosives. Sûrement votre côté grands enfants querelleurs, pif paf poum. Le problème, c'est que le moteur de mon astronef ne peut démarrer sans une petite explosion, que nous sous-traitons généralement aux Zgfr de Fomalhaut. Hélas! mon Zgfr a disparu dans la nature et je n'ai personne pour allumer la mèche. »

– C'est dangereux? s'inquiéta Jacques Kerver.

« Pensez-vous! Il suffit de courir vite. »

– Mais pourquoi nous? interrogea Fornax.

« Vous êtes les seuls au courant de ma présence sur cette planète. Grâce à votre sens de la déduction, de l'induction, de la transduction, vous avez établi en moins de vingt-quatre heures ma présence sur cette Terre et mon rôle dans l'évaporation de l'encre Carbonel. Inutile, d'ailleurs, de demander à cette estimable entreprise de remplir les cuves de l'imprimerie Bannes, j'ai aussi siphonné ses réservoirs. »

– Une dernière question, se hâta Marguerite: pourquoi écrivez-vous de la main gauche?

Spiridou griffonna à la vitesse de la lumière frappant les caractères d'une Lumitype de chez Peignot: *« Quelle main gauche? La droite ou la gauche? »*

Chapitre 9 : retour en Champagne

Je ne vous raconterai pas le départ de Spiridou, ni la forme très élégante de son astronef. Vous ne me croiriez pas !

Les sourcils (un peu roussis) en bataille de l'inspecteur Fornax maintenaient ses yeux ouverts tandis qu'il fonçait sur la route nationale¹² en direction de Paris, pour rendre compte de sa mission à ses supérieurs de la tour Pointue ; tout en mordillant sa moustache, il se demandait comment leur faire avaler cette histoire sans queue ni tête... Il avait bien la formule de l'encre magique, qui non seulement est inaltérable mais écrit les goncourts toute seule, sans l'aide des lauréats gominés à la chemise légèrement entrouverte... Et la carte de visite en 3D de Spiridou le Bavard, où la planète V₂₃₄ du Système de Vega clignotait avec ce message, en didot corps¹² : « *Je suis ici.* » Mais il doutait que ce fût suffisant. Il craignait même une rétrogradation, surtout s'il produisait en appui de son rapport les témoignages d'une adepte du cactus effaceur de mauvaises ondes et d'un anarchotypo rédacteur des *Potes au Noir*.

Aussi décida-t-il de filer en Champagne, et de voir avec Onésime Bannes s'il était possible d'imprimer le goncourable avec les cent cinquante litres de Carbonel résiduels, voire de le fabriquer en utilisant la formule de l'encre magique. Ils parvinrent à Fère-Champenoise, siège de la séculaire imprimerie, au petit matin. Après un café-croissant avalé en vitesse

«Chez Dolet», ils foncèrent dans le bureau du pédégé.

– Ah! Monsieur Fornax, ravi de vous revoir. Avez-vous pu dénouer l'écheveau embrouillé de cette étrange et embarrassante affaire?

Fornax se précipita à la vitre qui donnait sur l'atelier, en plein sur une des trois Cameron bestselleuses.

– Mais... elle tourne!

– Quelqu'un l'a déjà dit avant vous, Galilée je crois, sourit Monsieur Bannes, visiblement de belle humeur. Oui, finalement, le goncourable de l'année est un petit gabarit et pèse moins de cent cinquante pages. Cent cinquante pages, cent cinquante litres: le compte y est. Ne vous tracassez plus pour les cent cinquante litres manquants. Carbonel doit m'en livrer dès que possible. Savez-vous qu'ils se sont fait siphonner leurs réservoirs, eux aussi? Curieuse coïncidence, n'est-ce pas?

– Donc...

– Je retire ma plainte et reprends mes collaborateurs, qui me sont précieux. Ont-ils été utiles au moins?

– Parfaits!

– Restez la matinée: vous repartirez à Paris avec le premier exemplaire du goncourable. Ça vous fera un souvenir!

Fornax alla saluer Marguerite, qui avait repris possession de son écran.

– Regardez, chuchota-t-elle: un message de Spiridou.

Sur l'écran clignotait un petit point lumineux dans le vaste océan de la Galaxie, quelque part vers la gauche.

L'affaire
Garamon(d)t

Chapitre 1 : La grecque Duroy

Fornax est attablé à l'Auberge Duroy, rue de la Forge royale, dans le 11^e arrondissement de Paris, France. Il s'apprête à déguster d'une fourchette gourmande la spécialité locale, la salade grecque, quand la sonnerie horripilante de son mobilephone renvoie la musique d'ameublement (*dixit* Erik Satie) de l'établissement à son rôle d'accessoire sonore.

– Allô! tonitrué l'inspecteur, marri d'interrompre sa première bouchée.

– Et merde aux Télécoms! bougonne-t-il dans sa fourgonnette, gyrophare sur le toit, tandis qu'il fonce vers la rue de Montreuil toute proche. Une grecque Duroy, un vrai crime, ça!

*

L'atelier des frères Garamon(d)t se niche au fond d'une cour, au 35 de ladite rue; la quatrième dans l'enfilade, où autrefois les mousquetaires du Roi mangeaient la grecque de l'époque, c'est-à-dire pain sec et soupe claire.

Les deux frères Garamon(d)t, que l'on garantit vrais jumeaux, se ressemblent comme deux gouttes d'eau-de-vie sur la cravate d'un festif en fin de banquet. Et encore, se dit Fornax, l'analogie est-elle bancale: l'un est rond du bide, rond

de la bouille et rond des yeux qu'il a grands ouverts; l'autre est maigre de la panse, émacié du visage et tout anguleux du regard; de plus, le premier est mort, le second vivant. Ce qui fait pas mal de différences pour des jumeaux certifiés.

Le grand maigre et vivant se tient cassé sur une chaise. L'autre a la bouche pleine de plomb, ce qui l'empêche de vaticiner, le mort.

– Pas du plomb, précise le Garamont vivant. De l'alliage typographique. 70 % de plomb, 25 % d'antimoine et 5 % d'étain.

C'est ainsi que Fornax découvre le noble métier de fondeur de caractères, que l'on pratique dans la famille depuis la Renaissance, à la suite du fondateur de la dynastie qui fut un célèbre graveur de poinçons. Fornax en apprend beaucoup en peu de temps. Le Garamont maigre, ayant la fibre didactique et le malheur bavard, fait visiter l'atelier à l'inspecteur: les poinçons, dans du papier huilé, à l'abri de la rouille; les matrices qui recevront l'alliage en fusion; les casses, où seront rangés les caractères – «les petits clous», comme disent les typographes.

Et tout cela dans un état de propreté digne d'une salle d'opérations.

Fornax se triture la moustache:

– Votre frère avait-il des ennemis? demande-t-il assez plate-ment.

Claude Garamont, le survivant, soupire à fendre un lingot.

– Pas que je sache... Nous sommes de paisibles artisans, héritiers d'une corporation prestigieuse en train de sombrer dans le néant binaire. Avec la fonderie Haas, en Suisse, et une autre en Amérique, nous fournissons les rares imprimeurs typographes qui subsistent; nos clients sont pour la plupart installés en France et dans le sud de l'Europe, plus quelques

imprimeurs au Maghreb, car nous possédons de merveilleux caractères arabes gravés au XVII^e siècle...

Il veut absolument montrer à Fornax les superbes poinçons, conservés dans le bureau de Claudius, son frère, lequel gît pour l'heure au beau milieu de l'atelier, objet des méticuleuses attentions des spécialistes de l'identité judiciaire.

– Par la culotte de saint Jean Porte-Latine! s'écrie Claude Garamont.

Fornax, qui suit à quelques mètres, accélère et pénètre dans le bureau du défunt. Tout est sens dessus dessous. Poinçons, factures, bonbons à la menthe et même un martinet au manche historié, pêle-mêle avec les chaises et les classeurs renversés.

Claude Garamont se précipite vers un coffre-fort, d'une marque réputée inviolable. Mais ouvert.

– On a volé les arabes du Roi! gémit-il.

– Les quoi? s'enquiert poliment Fornax.

– Les poinçons des caractères arabes dont je vous entretenais il y a un instant, qui furent gravés sur ordre de Louis XIII, à la demande des jésuites qui souhaitaient publier une bible en arabe.

– Donc rares? s'enquiert l'inspecteur.

– Uniques!

– Donc chers?

Claude Garamont hausse ses maigres épaules.

– Sans prix. Pas négociable, ni auprès de collections publiques, ni auprès d'amateurs privés.

– Alors, pourquoi assassiner votre frère, et voler ce trésor royal sans valeur d'échange? interroge Fornax.

La question reste sans réponse. Claude Garamont, déjà outrechoqué par la mort de son jumeau, semble ne pouvoir se

remettre de la disparition des poinçons. Fornax, respectant son chagrin, retourne auprès du second jumeau.

– La mort remonte à ce matin, précise le légiste. Je vous en dirai plus après l'autopsie. Mais je peux affirmer qu'il n'est pas décédé d'une ingestion excessive de plomb fondu. Il était déjà mort quand on lui a coulé ce bronze dans la gorge.

Le légiste interroge Fornax du regard :

– Un esthète ? Un installationniste, comme on dit aujourd'hui dans l'art moderne... ? Certains ont des idées saugrenues, vous savez. Il y a quelques années, un plasticien proposait à de riches amateurs de plaquer d'or leur squelette après leur mort...

– J'opinerais plutôt pour une sorte de message, tranche Fornax, qui rêve à sa grecque (« g » minuscule) interrompue. Et la mort ? Quelle cause ?

– Qui qui cause ? se marre le légiste, qui ne rate jamais une blague, même funèbre.

Il montre à Fornax les yeux exorbités, les pupilles dilatées.

– Intoxication. Vapeurs. Cyanure. Mercurochrome. Chanel 5... Que sais-je... Mais ce citoyen-là a reniflé une potion létale, j'en mets ma main à couper.

Il déboîte sa main gauche du poignet, et la tend à Fornax. Lequel, blasé, fait ouh ouh avec la prothèse, qu'il rend au facétieux toubib.

Un des Sherlocks de la Sûreté hèle Fornax :

– Venez donc voir ça, inspecteur.

On lui colle sous les yeux une lamelle de champignon de Paris, à bout de pincettes.

– Étrange, non ? s'enquiert le fin limier.

– Peut-être pas pertinent, répond, évasif, Fornax.

S'étant éloigné de quelques pas, il examine d'un œil critique

sa cravate, où une trace rougeâtre signale le passage du fâcheux fragment de champignon grec.

*

Fornax sort dans la cour respirer le bon air de Paris. C'est un coin charmant: murs lépreux, robinier étique, détritrus dans un coin.

– Une œuvre d'Art Contemporain, précise un voisin, hirsute et barbu comme un artiste se doit de l'être (ou le néant le guette).

Fornax lève un sourcil interrogateur.

– Félicien Latache, sans accent flexe, siouplaît, se présente l'AC (Artiste Contemporain). Ce que vous contemplez là est une œuvre audacieuse et, j'ose le dire, révolutionnaire: *Tas* se veut à la fois hommage aux travailleurs clandestins, bien souvent relégués au rang de détritrus sociaux, et métaphore de notre destinée humaine. Le MAC (Musée d'Art Contemporain) de Saint-Étienne va l'exposer à sa prochaine biennale...

– Et vous ne craignez pas la détérioration de votre œuvre? s'enquiert poliment Fornax en montrant les peaux de banane, épiluchures de courgette et autres reliefs de cuisine.

– C'est toute la beauté de l'AC: une œuvre en perpétuel devenir! La Nature au travail rejoint là le Créateur. Forcément génial! s'autocongratule Félicien Latache, devinant chez son interlocuteur une sorte de réticence à le rejoindre à de telles hauteurs créatrices.

Afin de ne pas prolonger un quiproquo pouvant lasser, l'inspecteur tend sa carte tricolore.

– Fornax, de la Sûreté. J'enquête sur la mort suspecte de Claudius Garamond, votre voisin.

L'artiste blêmit.

– Claudius mort! Vous me l'apprenez! Et comment?

L'homme a l'air sincèrement bouleversé.

– Ce ne serait pas une de vos créations, par hasard? tente Fornax.

Félicien a un haut-le-cœur.

– Jamais du vivant! Les traces, les déchets, les *excreta*... Mais tuer pour l'art ne rend pas à la vie un fier service, croyez-moi! J'en connais qui seraient tentés par l'expérience, mais je ne mange pas de ce pain-là, pas plus qu'un autre, d'ailleurs: je suis céréalo-phobe.

Après cette profession de foi sans gluten, l'Artiste («A» cap) s'apprête à retourner dans son atelier, qui tient plus de la cabane de chiffonnier que de l'antichambre de l'immortalité...

– Et ces artistes qui tâteraient du vivant pour la postérité... Vous n'en auriez pas croisé quelques-uns à proximité de l'atelier Garamon(d)t ces jours-ci?

Félicien Latache pile sur son seuil, pivote et fixe l'inspecteur droit dans les yeux:

– Je ne suis pas une balance, ni gémeaux d'ailleurs – contrairement aux frères infortunés –, mais je peux vous dire qu'un pseudo-artiste, un pompeur de subventions comme nous les appelons entre nous, cherchait à racheter l'atelier des fondeurs. Et je sais pourquoi...

Fornax hausse un cil, imperceptible.

– ... Vous ne voulez pas savoir pourquoi? interroge l'autre, un peu dépité.

Silence.

– Tout simplement pour se rapprocher de l'excellence!

Silence.

– Moi! assène le modeste.

De retour à l'atelier, Fornax décide d'interrompre les douloureux pensers de Claude Garamont.

– Votre voisin, un certain Latache, m'a parlé d'un artiste qui vous aurait proposé de racheter l'atelier.

– Ah! Félicien! Brave homme, mais toujours une mode de retard. Les «accumulations» ne sont plus de saison et ses tas de détritrus ne trouvent pas preneur... Aujourd'hui, paraît-il, il faut dessiner à l'envers pour être exposé, ou faire du Poulbot revisité...

Amusé, le Garamont vivant en oublie un instant son chagrin et se met à rire franchement.

– Chaque époque produit ses flatteurs. Quand vous voulez attraper l'air du temps, il faut renifler au bon moment.

Fornax ne peut qu'opiner à tant de bon sens. Le personnage lui est décidément sympathique.

– Et cet artiste...

– Ah oui! un poulbotiste, qui a les faveurs des lieux qui comptent, comme ils disent: telle galerie dans le 20^e arrondissement (surtout pas le 6^e, très démodé, ni le 3^e, devenu *has been* en quelques années); un musée de province qui joue les avant-gardistes en dilapidant l'argent du contribuable; une fondation d'entreprise, forcément tendance... Sa spécialité: des murs d'images reproduisant à des milliers d'exemplaires un gavroche ou un bouquet de fleurs. Il doit prochainement habiller la cathédrale de Reims d'une bâche avec mise en abyme d'un bouchon de champagne estampillé «Souvenir de Reims» dans le plus pur style kitsch «souvenirs de vacances».

– Vous êtes très au courant, dites donc! s'exclame Fornax en s'esclaffant.

– Que voulez-vous, cela m'amuse! On laisse mourir l'*ars magna* (l'imprimerie typographique) et on élève au rang du sublime des facéties de collégiens. Il vaut mieux en rire,

non? Savez-vous que les trésors de l’Imprimerie nationale sont en train de pourrir dans un entrepôt près de la Seine, notre gouvernement ayant décidé que ces vieilleries (uniques au monde, comme mes poinçons – soupir) ne valent pas les quelques milliers d’euros nécessaires à leur bonne conservation.

Fornax admire l’intelligence aiguë d’un homme que le chagrin n’abaisse pas. Mais il ramène son interlocuteur au sujet qui le préoccupe.

– Et ce poulbotiste...

– Ah oui! Un certain Désiré Lachance... (il semble que ce soit son vrai nom!) est venu à plusieurs reprises nous relancer, ayant appris je ne sais comment nos difficultés financières – nous traversons en effet une passe difficile, plusieurs de nos clients ayant déposé leur bilan –, pour acheter notre atelier. Ni Claudius ni moi ne souhaitant vendre, il s’est montré très insistant, à la limite de la grossièreté.

– Des menaces?

– Oh! rien de précis. C’est un jeune homme, vous savez, fougueux, irréfléchi! Égoïste aussi, comme tous les artistes...

Son visage s’arrondit soudain, comme s’il voulait prendre au mort un peu de sa lunéarité:

– Il avait rendez-vous ce matin avec Claudius!

Chapitre 2: Lachance sourit à Fornax

Fornax a reconstitué sans difficulté la matinée à l'atelier. Tous les lundis, depuis quelques mois, les trois collaborateurs des frères Garamon(d)t ont leur journée – rapport aux difficultés du moment. Fornax a rapidement vérifié leur emploi du temps; ils sont hors concours. Claude avait rendez-vous à la banque à 10 h 30, pour négocier un prêt. Son frère, qui était seul, devait recevoir Désiré Lachance, l'artiste en bouchons de champagne, à 11 heures. Quand Claude revint à 11 h 45, il découvrit son frère étalé sur le sol de l'atelier, et mort. Les policiers sont arrivés sur les lieux à 12 h 10; l'inspecteur, après une première bouchée de grecque Duroy, à 12 h 25. Cela laisse peu de place à l'approximation. Donc, soit Claude a zigouillé son frère pour un motif encore inconnu et probablement inavouable, soit Lachance s'est énervé et a décidé de pratiquer son art sur un registre plus musclé, soit un inconnu s'est faufilé entre les minutes pour occire l'honnête artisan et le truffer de plomb...

Fornax se rend à Aubervilliers, à la Friche – un ancien entrepôt reconditionné à grands frais en pouponnière artistique. Lachance, prévenu, l'attend tout sourire:

– C'est pour une acquisition? s'enquiert l'artiste.

Fornax brandit sa carte.

– Pas vraiment! Enquête sur un homicide... Mais il paraît que ça se fait aussi, dans l'art contemporain...

Lachance a replié son sourire commercial et affiche une mine renfrognée. Derrière lui, un bouchon de champagne géant «Souvenir de Reims», sur lequel grimouillent des pères Noël. Fornax s'approche, intrigué: le bouchon géant est constitué de milliers de bouchons normaux collés, tous estampillés «Souvenir de Reims».

– La pièce maîtresse de ma future exposition, se rengorge le créateur...

Avant de poursuivre d'une voix aigre:

– En quoi suis-je concerné?

– Au premier chef! Vous aviez rendez-vous avec Claudius Garamond ce matin?

– Et après? Ça vous regarde?

– Vous êtes probablement la dernière personne à l'avoir vu vivant – et peut-être plus, même, si l'on en croit un de vos confrères installé dans la cour.

Lachance ricane – jaune.

– Cet abruti de Félicien Latache. Un jaloux, un mesquin, resté coincé au stade «déchets» de l'Art Contemporain. Un passéiste! Tandis que Moi (la majuscule est perceptible), je travaille pour la postérité: savez-vous que, pour ce bouchon géant, j'ai utilisé le liège garanti FSC de deux cents chênes lusitaniens vieux de cent cinquante ans?

Fornax est impressionné.

– On s'étonne des bouchons en plastique sur les bouteilles... Si tout le liège est utilisé pour les œuvres d'art...

Son interlocuteur ne semble pas goûter la plaisanterie. Il toise l'inspecteur de son mépris pluricentenaire.

– Gaussez-vous, bétien! L'avenir tranchera.

D'un geste vif, il décroche du mur un sabre et coupe quelques têtes virtuelles au nez de l'inspecteur.

Fornax recule d'un pas.

– Holà! On se calme. Allez sabrer votre champagne loin de mon nez, je vous prie, sinon je vous coffre!

L'artiste, assagi, rengaine.

– Vous avez des réactions imprévisibles quand on vous contrarie.

– Cela ne fait pas de moi un meurtrier! se rebiffe Lachance. De quoi qu'il est mort, le vioque?

Fornax fronce un sourcil, menaçant.

– Un peu de respect pour un artisan qui vous vaut cent mille fois, je vous prie.

Lachance ricane. Se prend une mornifle fornaxienne. Pigne. Trépigne. Menace d'un avocat l'inspecteur, qui reste d'un marbre typographique.

– Quand vous aurez fini votre petit cinéma qui n'impressionne que les galeristes et les critiques d'art, je vous prierai de me raconter par le menu votre matinée.

Lachance boude, mais se dit qu'il vaut mieux coopérer.

– Je suis allé voir Étienne-Marcel...

Une autre mandale se prépare. Lachance ébauche un geste auto-protecteur.

– Je n'y peux rien, c'est son prénom. Étienne-Marcel de la Pinterie, galeriste rue de Belleville. Vous connaissez sûrement?

Hochement de tête négatif de Fornax. Air navré de l'artiste.

– C'est LA galerie qui compte aujourd'hui. D'ailleurs, Étienne-Marcel m'expose régulièrement... Vous n'avez pas entendu parler de *Tendances concrètes*, sa revue?

Nouveau signe négatif de l'inspecteur. Lachance se dit: «C'est bien ma veine! Un poulet inculte, pire qu'un OGM!»

– J'y suis resté jusqu'à 10h30 – Étienne-Marcel avait

rendez-vous avec Béate, vous savez, celle qui roule des pelles mécaniques ; une performance très arty-sexy.

Fornax se demande dans quel monde de fous il a mis ses pieds chaussés de croquenots réglementaires.

– Bref, après avoir fait la bise à Béate, je me suis éclipsé. Il paraît qu’avec Étienne-Marcel, c’est du sérieux... Vous voyez ce que je veux dire. Je suis arrivé rue de Montreuil à 10 h 55 ; comme j’avais cinq minutes d’avance, j’en ai profité pour bavarder un moment avec Félicien.

– Je croyais que c’était un *has been* ?

– Yes ! ça n’empêche pas d’être bons copains. Et puis, on ne sait jamais, si le vent retourne aux « déchetts », il peut m’introduire dans les lieux qui comptent...

– Bon. Et à 11 h ?

– Précises, j’aime la ponctualité ! Je sonne à l’atelier...

– Et...

– Nada ! Que dalle. Personne ! J’étais furax. J’aurais pu rester avec Béate et Étienne-Marcel !

– Une tripelle mécanique ?

– Oh ! ça va ! Je suis revenu à 11 h 15. Toujours personne... Je suis reparti, de méchante humeur, je vous dis pas !

– Vous n’avez pas entendu de bruit bizarre, une altercation, des pas ? Des meubles qu’on remue ?

– Non... rien... À moins que... Oui, un chat, un chat qui miaule, il me semble...

Donc, l’homicide s’est probablement perpétré entre 10 h 30 et 11 heures. L’assassin devait guetter le départ de Claude pour la banque et avait probablement connaissance du rendez-vous de 11 heures. Un familier, donc. Auquel Claudius avait ouvert la porte, sans méfiance (aucune trace d’effraction

relevée sur l'huis). Son chat? Avec les félins, il faut s'attendre à tout. Un changement de marque de croquettes, un bol d'eau un peu tiède vous transforment un matou ronronnant en fauve domestique. Fornax en garde une cicatrice sur la poitrine. Le fumet de crotte de chat peut-il être légal? s'interroge Fornax. Mais de là à faire ingurgiter de l'alliage typographique à un humain, il y a de la marge. Reste l'inconnu, le «x» à faire entrer dans cette équation: problèmes financiers + atelier convoité + poinçons inestimables = un meurtrier bien renseigné.

Cela promet de longues séances d'interrogatoires: voisins, clients, fournisseurs... Ce Lachance n'a pas le profil «tueur», hélas! Fornax le mettrait volontiers sous les verrous quelques jours pour lui apprendre à vivre. Cela ne veut pas dire que la piste Art Contemporain soit froide: un troisième larron, proposant aux frères Garamon(d)t d'utiliser les poinçons dans le cadre d'une «installation». Refus des deux frères. L'autre insiste. Parce qu'il a vendu son truc à un émir hyper-riche, prêt à tout pour récupérer les «arabes du roi», même sous plexiglas ou en gelée, comme le veau d'or de Damian Hearst.

«Il me faudrait de l'aide», songe Fornax. Et comme il garde un excellent souvenir de son équipe champenoise, il téléphone à Onésime Bannes, qui ne peut rien lui refuser depuis qu'il a résolu le mystère de l'encre évaporée¹.

Fornax met le prospère imprimeur au courant du meurtre présumé.

– Vous prêter Marguerite Eymery et Jacques Kerver? C'est bien parce que c'est vous. Et aussi parce que les frères Garamon(d)t sont plus que des fournisseurs, des amis – enfin, «était» pour l'un. Je vous les envoie par le train de 17 heures.

1. Voir *Des Canines dans l'encrier*.

Chapitre 3: Au Royal République

Fornax retrouve ses deux associés au Royal République, un bistrot connu pour abriter les rendez-vous confidentiels de l'Oupolpot (Ouvroir de politique potentielle) et vrai café parisien, avec serveur qui fait la gueule et toilettes à la turque payantes.

On s'effuse de part et d'autre.

– Je pense qu'Onésime Bannes vous a mis au courant de la mort tragique de Claudius Garamond.

Les deux confirment. Fornax résume ses premières investigations, ses soupçons artistiques et son découragement devant la tâche à accomplir.

– Je me suis permis de convier quelques Potes au noir à notre rendez-vous, dit Jacques Kerver. Ils ne devraient pas tarder.

– Et pourquoi cela? demande Fornax, sur ses (pages de) gardes.

– Nous connaissons bien l'atelier Garamon(d)t. L'un de nous y travaille. Et nous avons commencé, avec l'accord des deux frères, un inventaire exhaustif des poinçons qu'ils détiennent, un véritable trésor! Alors vous pensez si cet assassinat nous touche de près.

Fornax imagine la prochaine Une des *Potes au Noir*: «Drame du plomb chez les Garamon(d)t» en corps 128.

– Excellente initiative, mon cher Jacques, sourit l'inspecteur.

Si Marguerite reste pour l'instant coite, elle n'en cogite pas moins tout en siphonnant un lait caramel au goût chimique prononcé (est-ce le lait? est-ce le caramel?).

– J'ai donc demandé à Guillaume Lebet, le collaborateur des Garamon(d)t, et à Albert Manuse de se joindre à nous. Ce dernier est le directeur officieux d'un Conservatoire international de la typographie, qui a pour ambition de récupérer tout ce qui touche à ce noble art et que l'obsolescence condamne bien souvent au dépotoir. Historien de formation, il a fait sa thèse sur la dynastie Garamon(d)t: *Les Garamon(d)t, une lignée de typographes au service du Roi et de la République.*

– D'où notre présence en ce lieu fédérateur? commente finement Marguerite.

Deux hommes d'un autre âge, sans doute le XIX^e si l'on en juge par leur vêtue et leur chevelure, rejoignent les trois attablés. Guillaume Lebet, blême, démarre sec:

– Il faudra trouver le salaud qui a fait ça! C'est à la fois un drame humain, une perte pour la science et un crime contre la pensée.

Rien de moins.

Le Pote au Noir est en veine de confidences, et ses paroles sidèrent l'inspecteur.

– Résumons, dit-il après le laïus de Lebet. Claudius était le technicien (moue de Lebet), je veux dire le savant. Claude, plutôt le gestionnaire, mais néanmoins aux compétences avérées. Claudius a mis au point une machine laser capable de produire des caractères en relief à partir d'une matrice informatique... C'est bien cela? (Assentiment de Lebet.) Vous le secondiez dans ses recherches? (Oui, oui.) Au fait, pourquoi n'êtes-vous pas inscrit comme salarié de l'atelier? Ah oui! vous

êtes free-lance, vous me l'avez dit. Et cette machine intéresse certains fabricants de matériel d'imprimerie, qui y voient une solution économique pour des petits tirages de qualité, car conciliant la frappe nette de la typographie classique et la souplesse de l'informatique. (Oui, oui.) Il est donc possible qu'un concurrent, voire un prospect indélicat ait eu envie de s'approprier la création de Claudius pour une mise de fonds raisonnable: un crime!

Fornax se lève, le doigt accusateur tendu en direction de Lebet:

– Vous étiez le plus à même de forfaire cet acte odieux: collaborateur de longue date, familier des lieux, quoi de plus aisé pour vous de venir à l'atelier ce matin – sachant le frère à la banque et l'artiste contemporain attendu pour 11 heures, vous disposiez d'une demi-heure. Claudius vous ouvre, vous lui faites reniffler on ne sait quelle mixture et, pour parachever votre œuvre, vous lui plombez la gorge tout en volant les arabes du roi. Les assises apprécieront.

Lebet, déjà blême, en devient blanchâtre. Fornax a les menottes prêtes. Manuse pose une longue main blanche et apaisante sur le bras de la Justice courroucée.

– Notre ami Guillaume ne peut en rien être soupçonné: ce matin, il m'accompagnait à la Nationale pour examiner un récit de voyage, écrit au XVII^e siècle par Christophe Garamond. Je ne l'ai pas quitté de 10 heures à 13 heures. Nos fiches peuvent en témoigner; les pass sont magnétiques et enregistrent automatiquement les heures, minutes et secondes d'entrée et de sortie de la salle de consultation, même les pauses cigarette ou les virées aux toilettes.

Fornax rengaine ses accessoires chromés au fond de sa poche, prend une mine boudeuse. Pour une fois qu'il a un coupable idéal!

C'est au tour de Manuse de parler :

– Ce récit de voyage n'est pas sans rapport avec ce qui nous préoccupe. Et notamment les « arabes du Roi », dont il relate avec une grande précision les tribulations de Paris à... Damas, où les jésuites souhaitaient fonder un atelier-boutique de publications de livres, religieux et profanes (mais, pour des raisons que vous allez découvrir, où ils ne parvinrent jamais). Selon Christophe Garamond, la commande des « arabes » eut un grand retentissement dans les milieux intellectuels du xvii^e, qui commençaient à s'ouvrir à la pensée comparative et à s'intéresser aux philosophes et savants arabes. La possibilité de mieux connaître une civilisation avec laquelle la chrétienté entretenait des relations... conflictuelles (et pas à son bénéfice!) excitait les érudits européens. Mais pas seulement eux, comme s'en aperçut le typographe lorsqu'il parvint à Marseille avec son précieux chargement, après un voyage en voiture sans histoire depuis Paris. Un soir, il fut abordé par un individu de type oriental, qui lui proposa fort civilement d'acquérir les poinçons pour une somme qui couvrait largement les frais de réalisation et ceux du voyage. Christophe refusa sèchement, et informa le responsable de l'expédition, un jésuite, de la tentative d'acquisition par un marchand levantin. Le jésuite parut extrêmement préoccupé. La nuit même, il fit partir la petite troupe vers Gênes, où il espérait s'embarquer à l'abri des « espions », comme il appela l'étranger et ses probables compagnons.

– C'est un véritable roman d'aventures! s'exclame Fornax, qui triture sa moustache.

Albert Manuse sourit.

– Attendez la suite! Arrivée à Gênes après une semaine de trajet, sans avoir senti de surveillance particulière, l'expédition embarqua à bord d'un navire qui se rendait à Salonique,

à l'époque ville sous domination turque. Les bonnes relations qu'entretenait le capitaine avec les autorités de la ville grecque présageaient d'un accueil positif de la petite troupe. Le récit de Christophe Garamond détaille les longs jours de traversée, une tempête heureusement sans autre inconvénient que le remplacement d'un mât, les escales dans les différents ports de Méditerranée et l'arrivée à Salonique au bout d'un mois. Le capitaine du navire sut habilement plaider la cause de ses passagers, qui poursuivirent leur voyage vers Istanbul, par voie de terre. En effet, les nombreux pirates rendaient la navigation vers la côte orientale de la Méditerranée plus qu'hasardeuse et, malgré l'allongement du parcours, le chef de l'expédition préféra se joindre à une caravane de marchands stanbouliotes qui rentrait au pays. Hélas! alors qu'elle traversait une région escarpée, la caravane fut attaquée par des « brigands »; les malheureux Stanbouliotes furent égorgés sur place et les Français, à qui on lia les mains, furent emmenés vers une destination inconnue. Christophe, tout au soulagement d'être encore vivant, se laissa mener sans tenter une fuite hasardeuse dans un pays inconnu; ce ne fut pas le cas d'un de ses compagnons qui, après un bivouac glacé sur la pente d'une haute montagne, ayant réussi à dénouer ses liens, parvint à s'échapper. Il fut vite rattrapé et égorgé devant les autres membres de l'expédition, horrifiés. La leçon porta. Ce fut la seule tentative. Les Français s'accoutumèrent peu à peu à leurs étranges geôliers, à leur costume très différent de ceux des autres peuples de l'Orient, à leur sombre visage, à leurs yeux où brillaient par instants des éclats de folie. Ils avaient assez rapidement compris que leurs attaquants et le personnage rencontré à Marseille étaient apparentés et que le but de l'opération était de convoier les poinçons jusqu'à une destination qui n'était pas celle prévue sur la feuille de route! En effet,

si les prisonniers étaient plutôt bien traités eu égard à leur condition, les poinçons étaient l'objet d'une vigilance extrême et permanente: transportées à dos de mulet, les caisses étaient déchargées dès que se présentait un passage difficile, et portées à dos d'homme jusqu'à ce que le terrain redevienne aisé pour les bêtes de somme. Lors de ces transferts, les porteurs entonnaient une étrange mélodie qui tenait à la fois du chant des galériens et des psalmodies des derviches tourneurs. Après trois mois d'une épuisante marche dans des terrains de plus en plus arides, ils parvinrent enfin à ce qui semblait être le but de leur pérégrination: leurs gardiens se montraient joyeux et se laissaient aller à des plaisanteries entre eux, dans une langue qu'aucun des Français ne comprenait mais que le jésuite assimila à du persan archaïque.

Manuse s'interrompt pour boire quelques gorgées de bière, avant de reprendre:

– La montagne s'ouvrit brusquement sur une vallée cachée, qui n'avait aucune issue visible et où coulait une rivière bordée de champs cultivés. À la vue de cet insoupçonnable jardin d'Éden, les Stariotes (ainsi s'appelait ce peuple) se prosternèrent et touchèrent le sol de leur front. Les Français les imitèrent, conscients que cette attitude ne pourrait que favoriser leur situation; effectivement, leurs gardiens furent sensibles à cet hommage à leur patrie et délièrent leurs prisonniers – il est vrai que plusieurs semaines les séparant du premier lieu habité, ils ne risquaient guère de s'enfuir! Quand ils furent descendus dans la vallée, ils campèrent une première nuit dans un village où ils furent accueillis avec bienveillance par les habitants. Les voyageurs purent manger à leur faim, se laver et nettoyer leurs vêtements, ce qu'ils n'avaient pu faire jusqu'alors. Le lendemain soir, ils parvinrent à la capitale du pays, que le narrateur juge «considérable». Une escorte les

attendait à la porte de la cité et les mena à une résidence qui, sans être luxueuse, dénotait le statut élevé de son propriétaire. Des servantes les conduisirent à des chambres individuelles et, après un repas pris en l'absence de toute surveillance, ils purent se reposer des fatigues du voyage. Ils restèrent ainsi une semaine durant, à explorer la ville dont l'étendue les surprit : Christophe Garamond estime qu'elle dépassait le Paris de son époque en superficie ; il ne tarit pas d'éloges sur l'urbanisme, la voirie, les réseaux d'eau potable et d'assainissement ; en observateur avisé, il rapporte le bon état de santé des habitants, leur allure libre et leur attitude cordiale à leur égard ; les enfants ne souffraient d'aucun des maux de l'époque : malnutrition, maladie, mauvais traitements... Les Français avaient accès à tous les lieux, publics ou privés ; partout où ils se rendaient, on les accueillait avec bienveillance, leur offrant fruits ou boissons. Un seul monument leur était interdit, une sorte de basilique, énorme, où les habitants de la ville se rendaient tous les jours, une fois le matin et une autre le soir pour un rituel énigmatique. Aux quelques tentatives qu'ils firent pour y pénétrer, le visage farouche des guerriers qui en gardaient le seuil et leur attitude hostile suffirent à les décourager dans leur entreprise. Au bout d'une semaine, parfaitement remis des difficultés du voyage, ils furent menés à un bâtiment officiel qui jouxtait leurs appartements. Là les attendait l'homme de Marseille, qui se leva pour les accueillir, les bras tendus : « Je suis désolé d'avoir eu recours à cet expédient, leur dit-il dans un excellent français – mais avec cet accent étrange que Christophe avait remarqué sur les quais marseillais. J'eusse mille fois préféré vous acheter les poinçons avant votre départ : cela vous eût épargné les fatigues d'un voyage long et périlleux. Néanmoins, vous êtes ici mes hôtes et tous vos souhaits seront exaucés, à l'exception de

celui de vous rendre votre liberté. Notre vallée est un secret bien gardé et les quelques voyageurs qui sont parvenus jusqu'à nous n'en sont jamais repartis.» Il y avait dans ces paroles une menace voilée, mais aussi une sincère invitation à s'installer dans un pays où rien ne manquait et où ils pourraient vivre à leur convenance au sein d'une population accueillante jusqu'à la fin de leurs jours. Christophe hasarda une question : « Puis-je vous demander pourquoi vous tenez tant à posséder ces tiges de métal, qui, à part le travail qu'elles ont représenté, n'ont aucune valeur commerciale ? » Leur hôte ne prit nullement ombrage de l'intervention du typographe ; il lui sourit et répondit : « Ce ne sont pas de simples tiges de métal, vous le savez mieux que quiconque ; elles portent en elles toutes les paroles du monde ayant été proférées ou à venir, tous les mots de toutes les langues... En les fixant dans l'acier, vous empêchez les mots de circuler et ce Dieu que vous adorez – quel que soit Son nom : Yahvé, Dieu ou Allah – se nourrit des mots captifs dans les livres, menaçant ainsi d'inanition les autres dieux, privés de parole. » Au fil des semaines, puis des mois et des années, les Français découvrirent une civilisation très ancienne, qui s'était réfugiée dans cette vallée inaccessible pour se couper d'un monde dans lequel elle ne se reconnaissait plus – ce qui n'empêchait pas Zorhan, leur hôte et sorte de monarque débonnaire de la vallée, d'entretenir un réseau d'agents dans les principales villes européennes et orientales, et de se déplacer lui-même quand la situation l'exigeait. La plupart des compagnons de Christophe s'étaient habitués à cette captivité sans entrave ; certains épousèrent des jeunes filles stariotes et s'établirent dans la vallée comme s'ils en étaient originaires ; le jésuite se maria le premier et mena une vie de cultivateur paisible, tout en poursuivant des recherches dans la « bibliothèque à paroles » (c'est-à-dire

auprès des anciens, dépositaires de la tradition orale stariote).

Nouvelle interruption, nouvelle gorgée de bière. Au tour de Guillaume Lebet de prendre la parole :

– Ce qui est surprenant dans ce récit, qui ne fut tiré qu'à quelques exemplaires, c'est qu'il n'y est plus fait mention des poinçons ; on y apprend les techniques agraires, on y trouve des recettes de cuisine, voire des coutumes plus intimes, mais les poinçons ont disparu du récit après la rencontre avec Zorhan.

– Et comment explique-t-on leur réapparition dans l'atelier des Garamon(d)t ? demande Fornax.

– C'est là tout le mystère : on ne l'explique pas, pas plus que le retour de Christophe en France, nécessaire puisque sans cela, pas de livre...

– À moins que ce livre ne soit une supercherie, lance timidement Marguerite.

Les quatre hommes se tournent vers elle. Elle poursuit :

– Il s'agit peut-être d'une mystification littéraire, d'une invention, d'une *fabula*...

– Mais enfin, s'insurge Jacques Kerver, les poinçons existent bien !

– Tu les as vus ? interroge Marguerite.

– À dire vrai non, mais Guillaume, certainement !

Ce dernier hoche la tête, négativement. De même que Manuse.

Fornax se frotte les mains :

– Tiens tiens... Voilà qui ouvre une piste intéressante ! Le seul à attester de l'existence des poinçons des « arabes du Roi », c'est Claude Garamont...

– ... et son frère Claudius, qui en parlait fréquemment, l'interrompt Lebet. Et puis, n'ont-ils pas des clients dans tout le Maghreb ? Il est vrai que, chaque fois que l'un d'entre nous

demandait à voir les poinçons, c'était impossible ce jour-là, le lendemain ou le surlendemain... Nous avons fini par penser que les deux frères ne voulaient pas confier les précieux poinçons même à des spécialistes scrupuleux.

– Et justement, poursuit Manuse, vendredi dernier, les Garamon(d)t nous mettent sur la piste du livre écrit par leur ancêtre, nous promettant de nous montrer enfin les poinçons après lecture de celui-ci.

– D'où votre présence à la Nationale ce matin, conclut Fornax.

Marguerite intervient :

– Et si le livre même était un faux? Si Christophe n'avait jamais existé... Et que les Garamon(d)t actuels avaient glissé dans les collections de la Nationale un ouvrage de leur invention afin d'attester de l'existence des poinçons chimériques.

– Ouh la! comme tu y vas, Marguerite! s'écrie Jacques Kerver. On n'entre pas à la Nationale comme dans un moulin. Les livres sont référencés, avec leur date de dépôt, depuis François I^{er}, et, connaissant mes amis, la première page qu'ils ont dû regarder, c'est l'achevé d'imprimer...

Les deux Potes au Noir se tortillent sur leur chaise, visiblement mal à l'aise :

– Eh bien, se lance Lebet, nous allions en parler, justement. Le livre ne comporte pas de colophon, nada!

– De colle au fond? interroge Fornax, troublé.

– «Colophon», c'est la dernière page d'un livre, qui porte généralement mention du lieu et de la date d'achèvement de l'impression, précise Albert Manuse; un usage datant de l'origine de l'imprimerie, puisque le premier «achevé» figure sur le *Psautier de Mayence*, imprimé par Fust et Schoeffer en 1457. L'absence d'une telle mention sur un ouvrage est troublante, car rarissime. À toutes les époques, les bibliothécaires

et conservateurs de la Nationale ont été très vigilants sur ce point: ils n'auraient pas manqué de se renseigner auprès de l'imprimeur, pour peu qu'ils puissent l'identifier, afin de compléter l'information sur l'ouvrage. Il s'agit probablement d'un livre clandestin, introduit subrepticement dans les collections nationales; mais la plupart des ouvrages interdits possèdent mention d'un achevé d'imprimer fantaisiste. Quant à l'authenticité du livre, je puis la certifier: autant le papier que les caractères utilisés attestent de l'époque où le livre fut publié: le caractère est un Garamont de haut lignage et le papier un Moulin de Vouvray, très prisé au xvii^e siècle pour la résistance de ses fibres et sa blancheur, dues à l'insertion de soie et d'alun dans la pâte. Je n'ai aucun doute là-dessus. Par ailleurs, j'atteste également l'existence de Christophe dans la lignée des Garamon(d)t. Son voyage, qui dura cinq ans, est l'objet de nombreuses lettres échangées, dans les premiers mois, avec la famille restée en France; il n'y est certes pas fait mention des «arabes du Roi», probablement pour ne pas trahir le but secret du voyage. Puis la correspondance s'interrompt – ou a disparu, au bout de quatre mois environ, ce qui correspond à l'attaque de la caravane par les Stariotes...

Une nouvelle tournée de boissons est commandée à un garçon maussade, qui regarde ostensiblement sa montre.

– Nous voilà avec un mystère de plus, ronchonne Fornax: on vous envoie à la découverte d'un ouvrage qui n'a été imprimé nulle part, qui parle d'une civilisation que personne ne connaît et d'un vol de poinçons à l'existence improbable... Je vais finir par douter que j'ai vu, ce matin, un homme allongé sur le sol avec du plomb plein la bouche!

On déguste hâtivement les bières tièdes et un lait caramel plutôt aigre avant de quitter l'établissement. Et on se sépare sur le trottoir; Fornax donne rendez-vous à tous le lende-

main matin, à 11 heures à l'atelier Garamon(d)t. Jacques Kerver part avec ses amis. Marguerite, n'ayant pas de point de chute à Paris, accepte l'invitation de Fornax à le suivre rue de l'Évangile; lequel précise que, malgré cette adresse fortement connotée, il est d'un agnosticisme à toute épreuve.

Arrivée chez l'inspecteur, Marguerite dépose son maigre bagage et consulte la bibliothèque, aux ouvrages protégés par du papier cristal. Fornax est soigneux avec les livres comme avec sa moustache.

– Tiens, vous avez *Notre-Dame des rats*, de Rachilde.

– Vous connaissez ?

– C'était mon arrière-grand-tante. Nous portons le même nom.

– Ça alors !

Marguerite explique à Fornax que grand-tatie, jeune Périgourdine dégourdie, avait inventé ce pseudonyme pour écrire de courtes fictions qui paraissaient dans le journal local. Le père de Marguerite, ignorant comme les autres lecteurs du journal l'identité réelle de Rachilde, interdisait à sa fille la lecture de ces textes, qu'il jugeait peu convenables pour une demoiselle – mais qui enchantaient le public périgourdin.

– Une supercherie littéraire peut en amener une autre... songe Fornax. C'est sans doute l'écho des aventures de la jeune Rachilde qui vous fait supposer un possible canular garamondesque ?

La charmante Marguerite sourit et rougit à la fois.

– C'est vrai, j'ai immédiatement pensé aux histoires de grand-tatie. Tout sonne faux dans cette affaire, hormis le mort, bel et bien occis.

Fornax tortille sa barbichette :

– Nous reprendrons le fil de l'enquête à potron-minet.
L'heure est au repos des braves.

Il déplie un BZ :

– Marguerite, voici votre nid!

Laquelle se dénude illico et se dirige vers la chambre
fornaxienne.

Chapitre IV : Solution sans continuité

À 11 heures, au 35 rue de Montreuil, Fornax accueille, par ordre d'arrivée: Marguerite Eymery, qui lui adresse un sourire ému; Jacques Kerver, Guillaume Lebet et Albert Manuse; Désiré Lachance et Félicien Latache. Claude Garamont, déjà sur place, se tient prostré sur une chaise, les coudes sur les genoux.

Fornax attaque sèchement :

– Comme mon illustre confrère belge, Ulysse Topinambour, ou un nom comme ça..., je vous ai réunis pour le round final. Le coupable est parmi nous!

Jacques Kerver imagine le titre en corps 248. Les autres se regardent, stupéfaits, introspectant qui d'entre eux est l'assassin, aucun n'ayant, il faut bien le dire, la tête de l'emploi. À ce moment, un chat noir entre en miaulant dans la pièce et saute sur les genoux de l'inspecteur.

– Quand Désiré Lachance mentionna les miaulements d'Athantor (lequel ronronne sous les caresses expertes de Fornax), cela me mit la puce à l'oreille – en espérant ne pas en attraper ailleurs!

Quelques rires un peu crispés. On regarde à la dérobée le voisin, cherchant la nervosité révélatrice, le tremblement coupable...

– Lors de ma première visite, hier, Claude Garamont me présenta ce greffier comme particulièrement méfiant avec les étrangers; il fut très surpris que l'animal se montrât aussi fami-

lier avec moi. « Il ne supporte que moi ou le regretté Claudius », me précisa-t-il.

Le fondeur prend sa tête entre les mains et se met à sangloter doucement à l'évocation du frère disparu.

– J'ai soupçonné un temps Lachance et Latache de s'être associés pour l'exécution d'un forfait auquel ils pouvaient avoir été accusés. En effet, voici ce que m'apprit ce matin Étienne-Marcel de la Pinterie, le galeriste joint par téléphone : sous l'apparente rivalité, les deux artistes travaillent à une œuvre commune qu'ils ont vendue, à l'état de concept, à un riche cheikh arabe ; une sorte d'anneau de Möbius en mouvement, constitué de bandes de papier imprimées « à la volée » par des caractères issus des « arabes du Roi », ces bandes déroulant toutes les sourates du Coran en une sorte de psalmodie perpétuelle. Je m'incline devant la créativité de ces gentlemen, qui ont reçu pour cette œuvre une avance d'un million de dollars de la part de leur généreux mécène. Problème, qu'ils considéraient comme mineur, puisque purement technique : commander aux frères Garamon(d)t la fonte des caractères à partir des fameux « arabes du Roi », puisque le projet mentionnait explicitement l'origine prestigieuse de la typographie utilisée. À la stupéfaction des deux artistes businessmen, les Garamon(d)t refusèrent catégoriquement. Ni les promesses d'acquiescer les caractères à un prix attractif, couvrant les dettes de l'atelier, ni les menaces voilées... (se tournant vers Claude, accablé :) N'ont-ils pas évoqué un groupe djihadiste ? (Assentiment muet du vieil homme.) Bref, rien ne put faire fléchir les deux hommes, qui n'expliquèrent nullement leur décision.

Se tournant vers Lachance :

– Ce n'était pas l'atelier qui vous intéressait, mais sa production !

Lachance fait un vague geste de la main :

– Bof! Comment expliquer les tenants et les aboutissants d'un projet AC à un béotien comme vous...

– Un béotien qui peut vous envoyer en prison pour complicité de meurtre, se fâche Fornax, vibrant d'une noble colère. Heureusement pour vous, je vous crois étrangers, l'un et l'autre, à ce crime... Si crime il y a, ce qui reste à démontrer!

S'adressant cette fois aux deux Potes au Noir :

– J'ai fait contrôler les pass de la Bibliothèque nationale. Guillaume Lebet est entré à 10 heures pile ; Albert Manuse à 10h07...

– Une pause technique... explique l'historien.

– ... et vous avez quitté l'établissement du quai Mauriac à 14h23, ce qui est compréhensible au vu du document tout à fait exceptionnel que vous examiniez. Vous êtes donc hors de cause, l'un et l'autre.

Pivotant d'un seul mouvement et s'adressant au frère accablé :

– Vos trois employés étaient en banlieue ou en province ; Jacques Kerver et Marguerite Eymery ne sont arrivés à Paris qu'à 17 heures ... Ne reste, comme coupable possible, que vous ou votre chat!

Athamor ronronne sur les genoux de Fornax, pas troublé par cette accusation anti-féline. Claude Garamont lève un visage baigné de larmes vers l'inspecteur :

– Je savais que vous finiriez par tout découvrir... Athamor se trompe rarement sur les gens...

Les oh! et les ah! fusent. La surprise des uns, la stupéfaction des autres, le silence marmoréen de Fornax. Les aveux, enfin, attendus :

– Les « arabes du Roi » sont une sorte de légende familiale qui remonte au XVII^e siècle. Le projet a bien existé, à un

moment où la France cherchait à se rapprocher de l'Empire ottoman, mais les négociateurs ne prirent pas la mesure du faible intérêt des turcophones pour l'arabe, sauf pour son usage religieux. Or, il était question d'imprimer des bibles, non des corans ! Après quelques essais peu concluants, on ne poursuivit pas l'aventure. Et les « arabes du Roi » furent dès lors évoqués dans la famille comme exemple de projet chimérique, et comme canular à usage interne. On proposait aux visiteurs de consulter les « arabes du Roi » qui, évidemment, se trouvaient au moment crucial inaccessibles pour des motifs aussi variés que fantaisistes.

Le grand corps sec de Claude Garamont fut secoué par un soupir vraiment outre-tombal.

– Cette supercherie familiale s'enrichit de génération en génération. On créa même un ancêtre, Christophe, ayant accompagné les jésuites dans leur voyage en Orient. Au milieu du XIX^e siècle, en pleine mode orientaliste, Gaston Garamont, mon arrière-arrière-arrière-grand-père, imprima pour la famille un faux récit de voyage sur une rame de papier ancien qu'il venait d'acquérir. Ce faux document était si vraisemblable que son fils en glissa un exemplaire dans les collections de la rue de Richelieu, livre qu'un de ses amis, conservateur, accepta de cataloguer afin d'authentifier la supercherie, ce qui amusa beaucoup le petit cercle d'initiés.

Manuse et Lebet ont une grimace de collégiens victimes d'une blague de potaches.

– Tout cela était bien innocent, à la vérité. Nous menions une vie industrielle et paisible, jusqu'au tournant des années soixante et l'invention de la photocomposition, qui sonna le glas de notre profession. Mon père, sans prendre la mesure de cette révolution technique, chercha à diversifier sa clientèle, et s'adressa notamment aux imprimeurs du Maghreb,

pour la plupart toujours en typographie – mais pour la fourniture de fontes latines. Puis l'atelier périclita. De soixante-dix collaborateurs qui s'activaient dans les cours du 35, tel que j'ai connu l'atelier à mes débuts, nous passâmes à cinq quarante ans plus tard. Et, malgré la vente à la découpe des différents immeubles – qui appartenaient, à l'origine, à notre famille –, nous nous vîmes acculés à une disparition programmée si quelque nouveauté ne venait pas sauver notre activité. Claudius avait toujours été le plus curieux des techniques; j'étais pour ma part trop accaparé par la gestion d'un navire qui prenait l'eau de toute part. Un jour, il m'annonça qu'il projetait une machine révolutionnaire, qui allait sauver notre entreprise et réconcilier la typographie et l'informatique. Je fis à peine attention à ces propos, tant m'accablaient les factures impayées, les prêts de plus en plus difficiles à obtenir, le spectre de la fermeture, enfin, que je jugeais inéluctable...

Le frère survivant releva sa noble tête d'artisan déchu et regarda un à un ses auditeurs.

– Claudius me déclara, il y a quelques semaines, qu'avec le concours de Guillaume Lebet, le jeune informaticien et typographe talentueux ici présent, il était sur le point d'aboutir. «Mon pauvre Claudius, soupire-je, il est probable que dans quelques semaines, nous serons à la rue. La banque refuse de nous soutenir plus longtemps et trois impayés importants mettent à mal notre trésorerie.» Mon frère, qui ignorait l'état de nos finances, en fut comme frappé par la foudre. Quelques jours plus tard, Félicien Latache nous présenta son ami Lachance et leur projet commun. Latache connaissait «les arabes du Roi» pour en avoir entendu parler à plusieurs reprises lors de discussions amicales, mais il ignorait bien sûr leur inexistence. Aussi fut-il stupéfait de notre refus, connaissant par ailleurs notre délicate situation financière. De 20 000

euros, la proposition des artistes monta à 100 000, somme qui nous mettrait momentanément à l'abri du dépôt de bilan et permettrait à Claudius et Guillaume de finaliser leur projet et de le proposer à quelques prospects intéressés.

L'artisan soupira profondément, puis reprit le fil de son récit :

– Hier, enfin, nous eûmes une discussion orageuse. Claudius avait rendez-vous avec les deux artistes à 11 heures et était prêt à leur vendre les chimériques caractères, contre une avance de 50 000 euros, quitte à leur rendre, dans quelques semaines, les arrhes avec des excuses. La veille, il avait aiguillé Guillaume et son ami Albert, qui était familier de l'atelier en tant que responsable du Conservatoire international de la typographie, vers le faux récit de voyage de « Christophe » Garamond, afin que les deux amis puissent témoigner, le cas échéant, de la réalité des poinçons.

Le malheureux frère se tourna vers les deux amis et eut un geste vague :

– Apprenant que Claudius était prêt, envers et contre tout, à la fois à trahir un secret familial et à vendre quelque chose que nous ne possédions pas, j'entrai dans une grande colère et, pris d'une fureur incontrôlable, je me mis à saccager son bureau. Mon frère avait le cœur fragile. Mon accès provoqua une crise qui lui fut fatale...

L'anguleux typographe fut à nouveau secoué de sanglots lents et monotones. Il reprit soupis et aveu :

– Affolé, comprenant que je venais de tuer Claudius par mon accès de folie, je mis au point cette mise en scène macabre, tout en sachant son inutilité. Puis je partis à mon rendez-vous. Quand Lachance et Latache se présentèrent à l'atelier, c'est bien les miaulements d'Athamor pleurant la mort de son maître qu'ils entendirent. J'écourtai mon rendez-vous

avec le banquier, qui m'annonçait la fermeture des lignes de crédit dont nous bénéficions auprès de son établissement – et cela malgré une fidélité de plus d'un siècle! Je n'eus même pas la force de l'injurier. Je rentrai à l'atelier et prévins la police. La suite, vous la connaissez...

Marguerite se lève spontanément et vient entourer les épaules osseuses d'un bras maternel, tout en offrant sa généreuse poitrine à la tête inclinée du frère, coupable certes mais non point assassin, comme le précise Fornax.

– Vous n'êtes pas un meurtrier, Monsieur Garamont. Mais la victime d'une époque qui préfère à la survie des nobles et utiles métiers la poudre aux yeux des bonimenteurs et les effets de manche des bateleurs. Je ne vous arrête pas, bien entendu. Vous aurez toutefois à détailler au juge d'instruction les circonstances du décès de votre frère... La macabre mise en scène sera mise sur le compte de la folie passagère. Vos remords seront hélas une punition dont je ne puis vous dispenser.

– Mais, interroge Jacques Kerver, toujours soucieux d'aller au fond des choses. Le légiste ne parlait-il pas de vapeurs létales?

Fornax se tourne vers son associé d'un jour :

– Mon cher Jacques, je reconnais bien là votre méticuleuse opiniâtreté. J'ai téléphoné ce matin à ce bon docteur «J'abuse», comme nous l'appelons, qui a confirmé l'arrêt cardiaque. Sur la scène d'un crime, il dit n'importe quoi, non par incompetence, mais parce que c'est un homme sensible et généreux et que la mort des autres lui retourne les fibres, comme il dit. De même, ses plaisanteries souvent douteuses servent à masquer son désarroi.

Fornax quitte à regret la cour du 35, se promettant d'y revenir à l'occasion. En remontant la rue de Montreuil vers le métro Boulets, il voit un cartel sur le portail du 37bis, proposant un loft en location. Et s'il quittait son appartement de la rue de l'Évangile pour le 11^e arrondissement? Il faudrait en parler à Marguerite...

Le quatuor
Vertige

Chapitre 1 : Un quatuor aérien

Dans les derniers feux du soleil couchant, la scène est irréaliste : les quatre instrumentistes, accrochés à la paroi ocre, à plus de quarante mètres du sol, aussi à l'aise que sur la scène de la salle Pleyel – ou dans le chœur d'une des petites églises du pays de Haute-Durance. Pour les organisateurs du festival « Musicales Haute-Durance », c'est une première. Mais on n'invite pas le quatuor Vertige pour un public en « chambre ». Leur auditoire favori : les aigles et les grimpeurs !

Les premiers rangs de l'assistance ont été ficelés à la hauteur des musiciens, à une dizaine de mètres à droite ou à gauche, en utilisant les points de fixation en place dans les voies de la célèbre paroi de la Casse, au Ponteil de Champcella, Hautes-Alpes. Assez confortablement installés, d'ailleurs, ces privilégiés, sanglés dans un baudrier et reliés aux spits qui leur sont attribués par des longes et des mousquetons de sécurité, peuvent, sans se dévisser la tête, admirer les instrumentistes – et leurs instruments. Le reste du public s'étage vers le bas, les moins bien placés (ou les moins téméraires) assis dans l'herbe au pied de la paroi.

L'aménagement de cette « salle de concert » inhabituelle a été confié à la Compagnie des guides des Écrins, qui a délégué sur place ses meilleurs spécialistes de l'assurance en paroi. Le Peloton de gendarmerie de haute montagne et le groupe d'intervention des pompiers ont vérifié chaque point d'ancrage,

doublé pour la circonstance, ainsi que les longues et les mousquetons. Acheminer les mélomanes a pris une bonne heure, en soi un spectacle pour ceux du parterre. À part quelques grimpeurs qui ont rejoint leur place par leurs propres moyens, la plupart ont été hissés par des volontaires, puis arrimés. Du bas de la paroi, se dit Fornax – qui fait partie des auditeurs libres (en ce sens qu’il a gardé avec le plancher des vaches un solide ancrage, celui de ses deux jambes) –, le point de vue est intéressant : une sorte de séchoir surdimensionné, où pendent des jambons géants.

Les instrumentistes, en frac pour les deux garçons, en jupe noire longue pour les deux femmes, semblent littéralement flotter dans le vide. La violoncelliste est assise sur une chaise inexistante, son instrument reposant sur un sol virtuel à son côté. Fornax braque ses jumelles sur le groupe, mais ne parvient à déceler aucun lien à la paroi, particulièrement lisse à cet endroit.

– C’est magique ! s’extasie Marguerite.

Fornax sourit à la belle Champenoise, qui l’accompagne dans cette petite escapade haut-alpine de quelques jours.

– Magique, sans doute non... Mais féérique, certainement, répond-il en souriant. Qu’y a-t-il au programme ?

– D’abord, le *Quatuor à cordes en sol mineur* de Debussy, puis une transcription de l’adagio final du *Concerto à la mémoire d’un ange* d’Alban Berg ; enfin, une création de Paul Preuss, un des alti du groupe.

– On dit « alti » ? s’étonne Fornax.

– Ça dépend, explique Marguerite : au Bistrot du Commerce, c’est « altos », mais « alti » dans une salle de concert...

Du pied de la falaise, les cinq maisons du hameau de la Casse ressemblent à des cubes pour enfants. Au-dessus du

public, la paroi, enchevêtrement de surplombs calcaires et de dièdres ocre, coupée d'entailles formidables, de vires suspendues piquetées de buissons, semble pousser les spectateurs à prendre leur envol vers la Durance, qui méandre six cents mètres plus bas.

La nuit est presque tombée; quelques lampes frontales s'allument ici ou là; puis des bougies.

Le responsable du festival, un homme jovial au tempérament musical affirmé, très à l'aise dans son siège d'altitude, parvient à faire taire les chuchotis – et même le croassement des grands corbeaux, qui protestent contre l'envahissement de leur territoire.

– Je suis particulièrement heureux d'accueillir le quatuor Vertige... Mais tout d'abord, je tiens à remercier la Compagnie des guides des Écrins, la gendarmerie et les pompiers, sans qui le concert de ce soir, tout à fait exceptionnel – et retransmis en direct sur la chaîne MezzoVoce –, n'aurait pu avoir lieu. C'est une première pour le festival, dont nous fêtons cette année les vingt ans: et nous sommes heureux d'offrir au quatuor Vertige un décor et une acoustique uniques dans les Hautes-Alpes...

Afin d'illustrer les propos du directeur, les quatre instrumentistes lancent trilles et accords. Effectivement, la paroi constitue une excellente caisse de résonance.

– ... Vous avez pu constater par vous-mêmes la qualité de l'acoustique. Le quatuor Vertige, comme vous le savez, se produit dans les lieux les plus excentriques, mais à condition que l'acoustique soit exceptionnelle. L'émir de Dubaï les a sollicités récemment pour l'inauguration de la tour Burj Khalifa, invitation qu'ils ont déclinée, l'air sec du désert ne convenant pas à leurs instruments. Je tiens à préciser que l'alto joué par Mademoiselle Aude Delcourt est un Giuseppe Guarneri.

Applaudissements. Il fait désormais nuit. Deux projecteurs montent doucement en lumière, mettant en valeur le quatuor. Les musiciens accordent leurs instruments – puis ils attaquent le premier mouvement, « animé et très décidé », du quatuor de Debussy.

Le choix de cette composition française est judicieux : la paroi, sans les briser, renvoie les notes en un jeu subtil – comme une pluie sonore, se dit Fornax, qui a la fibre mélomane. La petite main de Marguerite est enfouie dans la sienne et c'est un instant de bonheur absolu dans sa vie tumultueuse de pourfendeur de méchants. Il ferme les yeux afin de déguster chaque onde musicale. Et les rouvre quand un cri d'horreur unanime jaillit, répercuté en mille échos.

Un des instrumentistes vient de basculer, tel un ange muet, dans le vide.

*

Extérieur jour. Fornax pendouille tel un ver au bout de la corde d'escalade. Malgré ses protestations véhémentes (il est en vacances, la gendarmerie est compétente, etc.), rien n'y fit : le capitaine Agreste, responsable du Peloton de gendarmerie de haute montagne (PGHM) de Briançon, a tenu à l'associer étroitement à l'enquête. Sa présence au concert et le fait que l'infortuné altiste se soit quasiment écrabouillé à ses pieds – ou plus exactement sur la tête de Marguerite, si Fornax n'avait eu le réflexe de la pousser sur le côté – ont pesé sur son acceptation. Qu'il regrette, tandis qu'Agreste le hisse à la force du poignet vers le lieu du tragique accident...

– Allez, inspecteur, crie-t-il de son perchoir, d'une voix chantante de Provençal, encore quelques mètres. Accrochez-vous aux prises, elles sont bonnes. Et je vous tiens!

Accrochez-vous! Il en a de bien bonnes, ce chamois assermenté: si ces minuscules saillies s'appellent des «prises», Fornax se demande comment se nomme une paroi lisse dans le jargon des varappeurs. Parallèle à lui, Marguerite, qui a tenu à l'accompagner, se lance avec légèreté d'une aspérité à l'autre, à peine soutenue par un autre gendarme – dont les yeux trop bleus ont fait froncer les sourcils fornaxiens.

– Vas-y! l'encourage sa pâquerette. C'est un peu comme une échelle à laquelle manqueraient quelques barreaux...

– Humph... Grrr... répond un Fornax au bord de l'apoplexie.

Enfin, ils parviennent, l'une fraîche comme un edelweiss, l'autre soufflant comme une marmotte asthmatique, sur un minuscule replat, improprement appelé «relais» par les deux gendarmes, qui leur demandent de rester sagement attachés aux spits tandis qu'ils poursuivent l'ascension vers le tragique point de chute.

Une demi-heure plus tard, ils sont regroupés sur une étroite vire (une minuscule bande horizontale dans cet océan de verticalité) et tentent de ne pas se marcher sur les pieds, ni sur les cordes.

– Selon nos premières observations, commente le capitaine Agreste, le spit auquel était attaché Paul Preuss s'est arraché. Il s'agit probablement d'un accident: bien que le cas soit rare, il n'est pas unique; c'est pour cela que les assurances sur relais se font, en principe, sur deux points d'ancrage. Il est tout de même curieux que Paul Preuss, par ailleurs grimpeur confirmé, ait négligé cette règle de sécurité connue de tous les alpinistes.

Fornax examine le trou, naguère pourvu d'une cheville, à laquelle était vissée une plaquette percée d'un œilleton pour le passage du mousqueton. Là, une béance sinistre, à laquelle il colle son œil d'aigle parisien. Avec le poinçon de son Victo-

rinox modèle Rucksack, Fornax grattouille légèrement l'orifice et en sort une sorte de poudre, qu'il renifle.

– Hcl! dit-il péremptoire. Et ça ne pousse pas à l'état naturel.

Devant l'absence de compréhension de ses compagnons, Fornax précise :

– Acide chlorhydrique. Ça dissout le calcaire comme l'eau chaude un glaçon. Quelques gouttes et hop! l'altiste devient saltiste.

*

Dans la salle de réunion du PGHM de Briançon, le capitaine Agreste consulte ses fiches tout en accueillant les personnes convoquées. Outre Fornax et Marguerite, le responsable du festival « Musicales Haute-Durance », pas au mieux de sa forme ; les trois survivants du quatuor Vertige, toujours sous le choc ; le guide Armand Chaud, qui a supervisé les ancrages du quatuor. Ainsi que le commandant Stéphane Le Pelletier, responsable de la brigade de gendarmerie d'Embrun, sur le territoire duquel l'accident – ou le meurtre – a eu lieu.

Le capitaine Agreste fait part de l'observation de Fornax, confirmée par l'analyse d'un laboratoire briançonnais.

– Nous avons ausculté les autres points d'ancrage du quatuor, tous excellents, précise le capitaine. Et Armand Chaud, ici présent, a vérifié les spits juste avant que le quatuor ne s'installe...

– Et ils étaient tous « béton », je le garantis ! s'exclame le guide, comme si l'on mettait en doute sa compétence.

Agreste s'adresse aux infortunés compagnons de l'altiste décédé :

– En revanche, je ne comprends pas pourquoi il n'a pas doublé son point d'assurance...

Aude Delcourt, seconde altiste et compagne dans la vie de Paul Preuss, répond :

– Quand nous sommes arrivés là-haut, Paul s’est aperçu qu’il n’avait qu’une longe un peu courte et un seul mousqueton à vis. Il s’est donc accroché au plus près. Je lui ai proposé de doubler sur un de mes spits, car j’ai toujours une longe et un mousqueton de secours, mais il a refusé parce que ça se verrait. Si j’avais su...

Un long sanglot la secoue. La violoncelliste, Aurore Dutoit, et le violoniste, Anselme Chapin, l’entourent affectueusement. Le capitaine n’ose pas interrompre ce moment de chagrin partagé et se penche vers Le Pelletier :

– L’acide chlorhydrique se vend dans tous les magasins de bricolage. Il va falloir faire le tour des points de vente et des drogueries... Et encore, on peut se le procurer en Italie, toute proche.

Fornax fait « hum »...

– Si ma mémoire est bonne, cette substance a été utilisée au Moyen Age dans la recherche de la pierre philosophale : combinée avec l’acide nitrique, on obtient ce que les anciens nommaient l’« eau régale », qui a la propriété de dissoudre l’or...

– Quel rapport avec notre affaire ? intervient Le Pelletier.

Fornax se tourne vers le trio survivant :

– Le quatuor du regretté Paul Preuss que vous deviez créer hier soir ne s’appelle-t-il pas *Le Caillou philosophal* ?

Chapitre 2: Un trio dans les nuages

Stéphane Le Pelletier (SLP pour les intimes) n'apprécie guère la montagne. Natif de Châlons-en-Champagne, le gendarme a vécu sa mutation, doublée d'une promotion, comme un exil. Il rêve de plat pays: lui qui aime jardiner reproche aux Alpes leurs pentes raides, qui poussent la terre vers le bas et les jambes vers le haut. Quant à l'alpinisme, s'il était en son pouvoir de l'interdire sur sa juridiction, il ne s'en priverait pas! C'est pour lui le comble du crétinisme! Alors, ce crime – ou cet accident, reste à voir! – ne le met pas dans une humeur positive. Petit mais vif, la chevelure argentée, l'œil clair, le sourire compté mais chaleureux, il aime surtout les vastes plaines océanes: naviguer sur un cargo pendant six mois serait un must... Et l'irruption de ce Fornax, à la réputation bancale, n'arrange rien: à se demander si, à l'instar de certain personnage de roman, le policier ne commet pas lui-même les crimes pour le plaisir de les élucider. SLP est décidé à ne pas se laisser marcher sur les pieds. Mais qu'on ne compte pas sur lui pour s'accrocher à une paroi pour y découvrir des indices! Il a sous ses ordres de jeunes gendarmes pleins de muscles qui adorent galoper à la verticale et qui ne parlent entre eux que de 6c, 7b, et autres codes auxquels il ne comprend strictement rien. Cela dit, apprécié de sa brigade, car d'une irréprochable équanimité, d'une rigueur de gestion sans égale et d'une réelle empathie pour sa petite troupe de fêlés des cimes.

Fornax s'approche du monument de Clovis Hugues, le félibre enterré à Embrun.

– Noble tête, ne trouves-tu pas, ma Marguerite?

Marguerite s'éloigne d'un pas, contemple tour à tour le monument et le chef de son inspecteur préféré.

– Comme il te ressemble! Ce n'est pas un de tes ancêtres, par hasard?

– Ah! je me disais bien que cette bobine m'était familière.

– J'espère ne pas avoir à défendre au revolver ma réputation de jeune fille irréprochable.

Fornax écarquille un sourcil.

– Jeanne, la femme de Clovis Hugues, a été victime d'une méchante cabale, orchestrée par un certain Morin. Excédée par les sous-entendus colportés par l'individu, elle le revolve-risa pour sauver son honneur. On ne rigolait pas avec les principes, dans ce temps-là!

– Ouh la! Qui voudrait s'attaquer à ma pâquerette des cimes? Bon, allons rendre visite à ce bon Le Pelletier, et tâchons de deviner ce qu'il cache sous son œil renfrogné.

– Demain soir, le Quatuor Vertige, devenu trio par nécessité, va se produire au sommet du Dôme de neige des Écrins...

SLP a invité Fornax et Marguerite à s'asseoir et est entré vivement dans le vif du sujet.

– Ah! c'est tout de même mieux qu'une paroi verticale; un dôme de neige, ça fait plus rond, plus accessible...

– Détrompez-vous, réplique le gendarme avec un demi-sourire. Changement de décor, certes, mais non d'ambiance. Le dôme culmine à 4000 mètres et si son accès ne présente pas de difficulté technique, il reste une belle ascension pour alpinistes!

– Mais... ne peut-on pas annuler le concert? Vu les circonstances...

– Vous n’y pensez pas! Le ministre de la Culture en personne a prévu d’y assister!

– Il pratique l’alpinisme, le ministre? s’étonne Fornax.

– Version hélicoptérée. Encore une tracasserie de plus. On m’a demandé, en haut lieu, de vous convier au concert – et vous savez qu’il est difficile de décliner ce genre d’invitation. Rassurez-vous, vous et votre charmante compagne serez déposés sur le glacier Blanc et accompagnés par un guide.

– Ah! Et... du glacier au sommet, une petite promenade, je présume?

– Oh! juste mille mètres de dénivelé, et une pente à 30°, une formalité.

– Hum... je vois. Et vous-même?

– J’accompagne le ministre et le directeur du festival. Ainsi que le général de gendarmerie. Hélas! ce modèle d’hélicoptère, le seul toléré par le Parc national, ne peut embarquer plus de quatre passagers. Et une seule rotation au sommet sera autorisée, rapport aux séracs.

– Aux séracs?

– Des blocs de glace instables, qui menacent de s’effondrer à tout moment, et particulièrement sensibles aux vibrations provoquées par les rotors d’hélicoptère...

– Et à celles des violoncelles? demande Fornax, plein d’espoir.

– Non, il semble que la glace, si fragile qu’elle soit, aime la musique.

Fornax sort de la gendarmerie en ronchonnant.

– Mais c’est formidable! s’exclame Marguerite. Notre premier 4 000! C’est comme le passage de l’Équateur pour les marins, ça se fête!

– Il ne faut jamais fêter un 4000 avant de l'avoir fait! marmonne un Fornax circonspect.

Outre cette invitation malvenue, Fornax n'a pas appris grand-chose: les analyses ont confirmé sa découverte. C'est bien de l'acide chlorhydrique qui a été versé sur la cheville du spit. Ce dernier, accroché au malheureux altiste, portait des marques de morsure caractéristiques. D'après les experts, il suffit d'une petite heure pour que l'acide agisse. Donc, dans le ballet des cordées préparant la paroi pour le concert, il était assez aisé à un malveillant de commettre son forfait à l'insu de tous. Une simple seringue, et le tour est joué. Par ailleurs, à part son titre insolite, le quatuor de Paul Preuss ne se démarque guère, à l'audition, des compositions contemporaines à base de soupirs hachés, de trilles suraigus et de dissonances ponctuées de coups d'archet comme des cris. Fornax, la veille, en a écouté un enregistrement effectué pendant une répétition. Une réelle épreuve pour les oreilles! Mais de là à susciter des pulsions meurtrières... Un compositeur jaloux? Quant à la décision du groupe Vertige de poursuivre sa tournée, malgré le deuil d'un des siens, il la comprend et l'approuve. C'est la meilleure façon de rendre hommage au camarade disparu. Mais quelle idée de donner des concerts dans des endroits aussi farfelus. Il y a des salles confortables qui ne demandent qu'à les accueillir...

L'hélicoptère les dépose sur le glacier Blanc en fin d'après-midi ce même jour. Marguerite et Fornax ont retrouvé Armand Chaud, leur guide et initiateur à la haute montagne.

– Ce soir, nous allons dormir au refuge.

Armand Chaud désigne de son piolet un bâtiment, construit sur un rognon rocheux en surplomb du glacier.

– Une petite demi-heure de marche, juste de quoi s'échauffer. Vous avez vu le spectacle!

Le guide désigne d'un large geste le cirque glaciaire. Et présente les sommets :

– À tout seigneur tout honneur: la barre des Écrins, au fond – 4102 mètres. À sa droite, le Dôme, où nous irons demain matin: un «petit» 4015 mètres. En descendant du dôme, le col des Écrins, puis Roche-Faurio...

Fornax écoute à peine. Il est à la fois saisi par le grandiose paysage, et accablé à l'idée de marcher sur cette chantilly instable.

Le refuge est plein à craquer. En plus des alpinistes, de nombreux mélomanes ont décidé de suivre le trio Vertige et de rendre hommage à Paul Preuss.

Le soir, après le repas, Armand, Fornax et Marguerite parviennent à trouver un coin tranquille dans la grande salle commune.

– Je connaissais bien Paul, dit le guide après un échange de propos sur la météo et son métier. Un bon montagnard, avec qui j'ai eu l'occasion de faire des courses engagées.

Sourcil interrogateur de Fornax.

– C'est vrai! vous ne connaissez pas notre jargon. Ça veut dire des ascensions difficiles dans des terrains délicats. Par exemple, les grandes voies de la face sud des Écrins. Ou celles de la face nord du pic Sans Nom. Enfin, tout cela ne vous dit rien, je présume... Mais ça rend d'autant plus improbable sa négligence de l'autre soir... Le double arrimage est un réflexe de survie; je suis surpris qu'il ait décliné la proposition d'Aude Delcourt. De plus, j'avais vérifié moi-même qu'il disposait, comme ses partenaires, du matériel nécessaire.

– Hum... Vous semblez dire qu'on aurait enlevé une longe et un mousqueton ?

– En fait, quelqu'un a carrément changé le kit sécurité. La longe et le mousqueton retrouvés sur Paul ne correspondent pas au matériel prévu. Il s'agit d'un matériel ancien, et peu fiable.

La nuit est abominable: ronfleurs sournois, odeurs de pieds, levers intempestifs. Ambiance d'asile de nuit. Heureusement, pour Fornax elle est brève. Il vient de s'endormir quand le gardien fait irruption dans la chambrée: «3 heures, le Dôme!» Quarante grognements lui répondent. Plus quelques pets. Le petit déjeuner version baigne n'améliore pas l'humeur fornaxienne. Marguerite, elle, fraîche et dispose, est tout excitée. Armand les rejoint, avec le matériel: piolets, crampons.

– C'est obligatoire? s'inquiète Fornax.

– Ça dépend de l'isotherme.

– Quoi c'est, encore? s'ahurit un Fornax mal réveillé.

– Le degré zéro de la météo, se marre Armand. Plus il est bas, plus la neige est dure – cette nuit, l'isotherme était à 3100, et c'est plutôt une bonne nouvelle, la neige portera. À condition de chausser les crampons.

Après une descente à la frontale dans les barres rocheuses pourries sous le refuge, ils prennent pied sur le glacier, en même temps que deux cents autres aspirants quatre-millistes. Armand encorde ses deux clients et vérifie l'accroche des crampons sous les chaussures.

– C'est bon, on force! Il vaut mieux être au-dessus du peloton qu'au-dessous...

Tirant l'infortuné inspecteur et sa pâquerette des cimes

toute joyeuse, le guide part à l'assaut de la face nord, un glacier patibulaire dont les séracs menacent, comme autant de cathédrales glacées, de s'effondrer sur les imprudents alpinistes.

Le soleil vient rosir la barre et descend sur la face neigeuse. Spectacle réellement fascinant, que Fornax aurait volontiers apprécié de la bulle de l'hélicoptère qui les survole à cet instant. Mais non, la piétaille brasse la neige!

– Ne traînons pas. Les séracs adorent craquer au petit jour.

Au bout d'une demi-heure, l'inspecteur demande grâce. Ses poumons vont exploser, la tête lui tourne.

– Ce n'est rien, dit Armand avec sollicitude. Un peu d'hypoglycémie. Une barre de céréales, et hop! on repart.

Qui chantera le calvaire de l'alpiniste-malgré-lui? Le crissement affligeant des crampons sur la neige? Le schuit schuit du piolet qui rythme une progression sans fin... Les énormes crevasses que l'on frôle ou que l'on franchit sur de fragiles ponts de neige...

– Là-dessous, on pourrait entasser la basilique Saint-Pierre de Rome et Notre-Dame de Paris.

– Drôle d'endroit pour y ranger des églises, ronchonne Fornax, qui glisse un œil dans la béance sans fond.

Enfin, ils parviennent sur le dôme. Marguerite applaudit.

– Premier 4 000, un baiser!

Son inspecteur préféré s'est laissé choir dans la neige, malgré le froid piquant du petit jour. Il n'en peut plus. Il respire à peine. Veut faire son testament sur l'heure.

Après un bon café, relevé d'un doigt de grappa, il semble toutefois reprendre goût à la vie. Autour, les mélomanes se sont installés comme ils peuvent sur l'étroite corniche de neige. Sans formalité. Le trio, queue-de-pie et robes longues malgré le froid, accorde les instruments dans l'air raréfié. Les

sons, renvoyés par la paroi qui surplombe la brèche Lory, sont d'une netteté sidérante.

Le responsable du festival, engoncé dans sa doudoune, après avoir salué un tas de vêtements high-tech qui se révèle ministré, s'adresse au public.

– Merci d'être venus si nombreux pour accompagner nos amis musiciens. Afin de rendre hommage à Paul Preuss, qui fut l'animateur du groupe et un compositeur talentueux, le trio Vertige vous proposera deux de ses compositions : un trio en mi mineur, créé l'an passé au Concertgebouw d'Amsterdam ; et une version réécrite pour la circonstance par ses amis de son quatuor *Le Caillou philosophal*.

Applaudissements. Fornax a les oreilles qui bourdonnent, les tempes lui battent ; une vague nausée l'assaille.

– Je ne me sens pas très bien, chuchote-t-il à ses deux compagnons.

Suit la description des symptômes. Armand sort un petit tube de sa veste.

– Granules de coca, c'est épatant contre le mal des montagnes.

Le *Trio*, heureusement assez court, est applaudi. Pendant l'entraîne, on distribue des boissons chaudes au public. Quelques nuages montent du glacier Blanc. Armand semble préoccupé.

– Hum... Pas bon, ça ! Rien d'inquiétant pour l'instant, mais on sera bientôt en pleine purée de poix.

Le trio attaque la version amaigrie du *Caillou philosophal*. Pour les oreilles de Fornax, l'absence d'un instrument n'améliore pas la partition, loin s'en faut. Et il bénit le premier nuage, faisant irruption au milieu du deuxième mouvement, « molletonné mais capricieux », la masse cotonneuse assourdissant quelque peu grincements d'archets et pizzicati. Mais qui,

hélas! n'enlève rien à la netteté de l'horrible cri qui déchire l'air pur des 4000.

*

Séracs ou pas, l'hélicoptère, après avoir remis le ministre à moitié congelé dans la voiture officielle, effectue une deuxième rotation pour récupérer Fornax et les deux musiciens survivants: Aurore Dutoit, la violoncelliste, et Anselme Chapin, le violoniste. Aude Delcourt a basculé dans la vertigineuse face est du Dôme (plus de mille mètres de paroi abrupte) dans des circonstances inconnues, qu'il conviendra d'éclaircir. Marguerite descendra *cum pedibus* en compagnie du guide. L'ambiance, dans la cabine de l'hélico, n'est pas au beau fixe. Quelques minutes après le décollage, la bestiole à hélices dépose ses passagers sur le pré de Madame Carle, un méchant champ de cailloux appelé «pré» sans doute par dérision... Stéphane Le Pelletier, après avoir salué le ministre et l'avoir assuré que l'affaire serait élucidée dans les prochains jours, vient accueillir Fornax et les musiciens.

– J'ai prévenu mes collègues de Grenoble... En tombant dans la face est, Aude Delcourt a changé de juridiction... Une section de gendarmes de haute montagne est déjà à pied d'œuvre sur le glacier de Bonnepierre, au pied du dôme versant Béarde. On a repéré le corps, sur une saillie à plus de 500 mètres du sol. Cela ne va pas être facile de le récupérer: aucun hélitreuillage n'est possible à cet endroit.

Les deux musiciens sont évacués en ambulance vers l'hôpital de Briançon.

– C'est tout de même curieux, remarque Fornax: l'altiste a basculé après avoir déposé sur la neige son précieux Guarneri.

– Un suicide? interroge Le Pelletier.

Chapitre 3 : La dame du lac

Briançon, même lieu, mêmes acteurs, à l'exception notable d'Aude Delcourt, qui repose à la morgue de Grenoble. Le capitaine Agreste fait part des premières constatations.

– Je me tenais hier près des musiciens. L'arrivée brutale du nuage – ce qui n'est pas rare en altitude, les forts contrastes de température pouvant balader des masses nuageuses de plusieurs centaines de mètres en quelques secondes – a masqué les musiciens au moment où j'observais l'altiste, dont le comportement me semblait étrange depuis que le *quatuor* de Paul Preuss avait été commencé de jouer.

– Sans doute l'émotion ? interroge Le Pelletier.

– Probable... Mais elle regardait sans arrêt autour d'elle. Quand le nuage s'est levé, comme tout le monde l'a constaté, il ne restait que l'instrument, sagement posé sur la neige (enfin, sur une housse de protection)... Sur la corniche qui surplombe la face, une seule trace de pas, je l'ai vérifié moi-même... Ce qui est curieux, c'est que la pointe des chaussures était dirigée vers le Dôme... comme si quelqu'un avait fait irruption de la face est pour emmener Aude Delcourt dans ses bras !

Les deux musiciens survivants restent muets. Les quelques heures passées à l'hôpital les ont requinqués, mais on ne peut pas dire qu'ils sont au mieux de leur forme : yeux absents, mine terreuse, mains tremblantes... Le Pelletier s'adresse à eux, en un quasi-murmure :

– Avez-vous perçu, chez Aude, des tendances suicidaires? A-t-elle évoqué de rejoindre son compagnon?

Les deux musiciens mordillent leurs lèvres. Enfin, Anselme Chapin se met à parler, une sorte de chuchotis à la limite de l'audible:

– Le quatuor maudit...

Parle-t-il de la composition de Paul Preuss ou de Vertige, la formation musicale qui réduit comme peau de chagrin à chaque concert?

*

Le responsable du festival «Musicales Haute-Durance» veut annuler le troisième et dernier concert de Vertige, prévu au lac Laramon, dans la haute vallée de la Clarée. Mais le duo survivant tient à honorer son public en même temps que son contrat.

Un dispositif impressionnant est prévu pour la sécurité des instrumentistes, qui ont retravaillé le quatuor de Paul Preuss en composition pour violon et violoncelle.

Au refuge Ricou, sous le lac, l'effervescence met sur les dents le jeune gardien et ses collaboratrices. Des équipes de télévision, appâtées par un possible drame, encombrant la terrasse du refuge, ces messieurs-dames – vêtus de multipoches et bardés de téléphones cellulaires – se conduisent comme conquérants de leur inutile service public. Les randonneurs qui fréquentent habituellement le refuge n'apprécient guère l'invasion, les marmottes encore moins.

Conformément au projet d'origine, une scène flottante a été installée au centre du lac Laramon, sur laquelle la formation restreinte prendra place. Agreste a prévu une dizaine de plongeurs, prêtés par la Marine nationale, autour de la scène flottante – ils seront invisibles durant le concert, qui doit se

dérouler à la nuit tombée, mais leur vigilance permettra, on l'espère, d'éviter un troisième drame. De plus, des gendarmes en tenue de randonneurs ou déguisés en pêcheurs sont en position tout autour du lac.

– Le site est sécurisé, affirme avec satisfaction Agreste.

Fornax tortille sa moustache.

– Espérons... Au moins, cette fois-ci, pas d'acrobatie, pas de 4 000. Un bon vieux lac glaciaire débonnaire... Ma crainte: la présence des télévisions, qui vont sûrement perturber la soirée; ces gens-là se croient tout permis, c'est bien connu!

Agreste a un demi-sourire.

– Nous avons prévu de les marquer à la culotte... Plus de la moitié des intérimaires recrutés pour les assister sont de la maison.

*

Vers 21 heures, après un repas pris au refuge, une longue cohorte s'étire sur le chemin du lac. Ce soir, pas de ministre, pas d'hélico. Même les journalistes sont obligés de marcher.

À 22 heures, le responsable du festival, éclairé par un projecteur, présente le programme de la soirée: le *Duo pour violon et violoncelle* de Zoltan Kodaly opus 7; *Le Caillou philosophe*, le quatuor de Paul Preuss, transcrit pour deux instruments.

– C'est à la demande expresse d'Aurore Dutoit et d'Anselme Chapin que nous avons maintenu le concert de ce soir. Et ils ont choisi la composition de leur ami Paul Preuss, récemment disparu dans des circonstances tragiques, qu'ils ont adaptée pour le concert de ce soir. Afin de saluer la mémoire d'Aude Delcourt et de Paul Preuss, je vous propose une minute de silence...

Tandis que le brouhaha confus cesse à peu près complètement (quelques : « Allô ! » « J't'entends mal », « Ça passe pas » du côté de la téléloche), deux projecteurs éclairent progressivement la scène flottante. Anselme Chapin et Aurore Dutoit, hiératiques, se tiennent immobiles au centre du lac.

Sur la rive est, vers la vallée, Fornax et Marguerite sont saisis par la beauté de l'instant ; c'est une nuit lunaire et la crête du Queyrellin est nimbée d'opalescence. Un petit vent frais soulève quelques mèches de cheveux de Marguerite. Fornax a le regard vrillé sur les deux musiciens. Il n'a pas osé affronter le capitaine Agreste, ni faire annuler le concert. Mais ce qu'il a appris dans la journée – sans offrir une solution complète à cette double mort – laisse à penser qu'une troisième victime est prévisible... Même si le cordon de sécurité mis en place par la gendarmerie semble suffisant pour empêcher le « quatuor maudit » d'être frappé ce soir.

Composé au début de la Première Guerre mondiale, le duo de Kodaly est empreint d'une mélancolie qui s'accorde bien aux circonstances. Les trois mouvements sont exécutés impeccablement par le duo. Au moins dix caméras ont capturé ces instants de pure poésie musicale. Fornax se détend un peu. (« Il n'osera pas frapper, trop de surveillance », tente-t-il de se rassurer...) C'est l'entraîne. Les musiciens restent isolés sur leur scène flottante. Un vrombissement soudain vient rompre le silence : un hélicoptère griffé du logo d'une chaîne privée, appartenant à un magnat de la presse réputé pour son manque de savoir-vivre et son peu de respect des règles publiques, vient fouetter les eaux du lac. L'opérateur à demi penché dans le vide effectue une prise de vues en plongée directe. La scène flottante est chahutée par les vagues provoquées par le mouvement des hélices. Les ondes, renvoyées par les rives, viennent amplifier les nouvelles vagues créées par le puissant rotor.

Agreste a saisi un porte-voix et ordonne à l'hélico de se retirer, sans succès. Les deux musiciens se sont mis à quatre pattes et s'accrochent comme ils peuvent à la plate-forme; mais une vague plus forte fait basculer Aurore Dutoit et son violoncelle dans l'eau noire. Le pilote de l'hélicoptère, prenant soudain conscience de la situation, prend de la hauteur et disparaît en quelques secondes.

Autour du Laramon, c'est le chaos. Le public court dans tous les sens, gênant les gendarmes. Deux projecteurs balaient le lac; les hommes-grenouilles, invisibles, scrutent les eaux noires à la recherche de la musicienne...

– Ah le salaud! grince Fornax; il avait donc même prévu *ça!*

Chapitre IV: Solo final

Le corps d'Aurore Dutoit sera remonté au petit jour. Sa longue robe noire s'est entortillée dans les herbes aquatiques qui tapissent le lac, profond en son centre – et qui l'ont masquée aux sauveteurs.

Fornax a demandé à Agreste d'arrêter Anselme Chapin, qu'il accuse d'avoir assassiné les trois membres du quatuor. Stupéfaction du capitaine et du responsable du festival, livide.

– C'est impossible, voyons! gémit celui-ci. La famille d'Anselme est installée à Saint-Crépin depuis la nuit des temps. Une branche a émigré à la fin du XVIII^e en Lorraine, où elle a changé son nom en «Chopin», puis en Pologne – où son illustre descendant connaîtra une renommée internationale de pianiste et de compositeur...

Le pauvre homme est accablé.

– Mais pourquoi... pourquoi... murmure-t-il.

La salle du PGHM de Briançon n'est pas assez grande pour accueillir le public qui se presse à l'entrée. Outre les spécialistes de l'Identité judiciaire, le juge d'instruction, quelques journalistes triés sur le volet. Et un petit homme timide, que Fornax présente:

– Monsieur Serge Lanche, luthier. C'est grâce à lui que j'ai pu, hélas! trop tard, établir la culpabilité du violoniste.

Le luthier semble gêné d'être l'attention de tous. Il fait un

vague geste de la main, comme pour s'excuser de priver la communauté musicale d'une de ses étoiles montantes.

– Reprenons les faits, dit un Fornax qui a retrouvé son allant. *Acte 1*: Paul Preuss, excellent alpiniste, compositeur surdoué (du moins pour ceux dont les oreilles sont réceptives) et altiste estimé, tombe de la paroi du Ponteil – son instrument avec lui; on découvre que la cheville qui le retenait au rocher a reçu une giclée d'acide chlorhydrique. *Acte 2*: sa compagne et partenaire, Aude Delcourt, bascule dans le vide au dôme des Écrins. Mais son alto, signé Guarneri, reste sagement sur la neige. Je n'ai pas cru un instant au suicide et c'est la préservation de l'instrument, inestimable, qui m'a fait soupçonner les deux instrumentistes survivants. J'ai donc téléphoné à Monsieur Lanche, ami d'enfance mais surtout expert auprès de la Cité de la Musique de la Villette – il est un des trois luthiers habilités à intervenir sur les instruments de la prestigieuse collection –, pour connaître son avis sur les deux concertistes survivants. C'est lui qui m'a appris... Mais, mon cher Serge, à toi l'honneur.

Le luthier se lève, triture son chapeau.

– Hum... Peu de gens sont au courant... L'an passé, lors d'une intervention dans une collection privée en Bavière, pour restaurer une viole de gambe de Giovanni Paolo Maggini, j'apparis qu'un Amati de 1631 avait été cédé par le collectionneur à un musicien français; le montant de la transaction suffisait à restaurer la collection... et le château qui l'abrite. Rien n'avait transpiré, le vendeur comme l'acheteur souhaitant la plus grande discrétion. Je connaissais bien ce violon, une des plus belles créations de Nicolo Amati, pour être intervenu à plusieurs reprises sur l'instrument. J'avais notamment inséré une âme neuve, taillée dans un morceau d'épicéa de la même époque que la pièce d'origine, mais reconnaissable à sa couleur

miel, puisque la patine n'avait pas encore bruni le bois. Cette pièce, comme vous le savez, n'est visible que par les ouïes, et donc l'intégrité esthétique du violon ne pâtit guère de son remplacement; quant au son, je le garantis identique à l'original.

Au fur et à mesure que son exposé devient plus technique, la voix du luthier s'affermit.

– Lorsque mon ami Fornax m'a fait part de ses soupçons sur des musiciens de Vertige, je lui ai demandé de prendre une photo qui me permette de voir l'âme du violon d'Anselme Chapin. La photo numérique que je reçus par mail était sans appel: je reconnus mon travail...

Sa voix se brise, tel Faust découvrant son cœur palpitant dans les mains calleuses de Lucifer.

– Si je ne comprends toujours pas ce qui a motivé ses horribles crimes, je tiens à saluer ici l'interprète: ce violon est digne de lui.

L'assistance reste muette. Le luthier, à nouveau voûté et timide, se rassoit. Fornax mordille sa moustache:

– Quel rapport, me direz-vous, entre un Amati et une série de crimes particulièrement atroces... La musique, visiblement, n'adoucit pas toujours les mœurs... et celles de Chapin, sur qui je me suis renseigné hier, m'ont éclairé sur le mobile probable de cette suite tragique en mode majeur. Chapin, exécutant virtuose, n'a malheureusement aucun talent de compositeur; jaloux de Paul Preuss, qu'il accusait à tort ou à raison de s'appuyer sur le prestige du quatuor Vertige pour faire jouer ses pièces personnelles et acquérir ainsi une renommée internationale de compositeur, il voulut se surpasser dans l'exécution en acquérant ce rarissime violon Amati qui, comme l'a si bien dit mon ami Serge, méritait un interprète de son niveau. Malheureusement, habitué des

casinos et noceur, notre «ami» Anselme n'avait pas un euro en poche. Il parvint tout de même à conclure la transaction... (j'ignore avec quels arguments, mais il nous éclairera lui-même sur ce point...) en comptant sur une entrée d'argent de plusieurs millions d'euros, programmable.

Le visage d'Anselme Chapin, jusqu'ici atone, se colore. Il regarde l'inspecteur et balbutie :

– Comment avez-vous su... ?

Fornax le foudroie :

– Misérable ! Vous avez tout prévu. D'abord, vous parvenez à convaincre vos collègues du quatuor Vertige de souscrire une assurance – le fait est courant pour les musiciens – couvrant les personnes et les instruments, avec une clause qui, elle, n'est guère banale, puisque, en cas de décès de l'un d'entre vous, le montant de la prime serait réparti entre les musiciens survivants. L'assureur, contacté hier en fin d'après-midi, m'a transmis une copie de votre contrat. Chaque musicien de Vertige était assuré pour une valeur de 15 millions d'euros – montant rarissime, très peu d'instrumentistes acceptant de payer les annuités colossales correspondantes. Il vous suffisait donc d'éliminer un par un vos amis pour hériter de 45 millions, ce qui doit couvrir l'achat de l'Amati, je présume.

Anselme Chapin gémit :

– Non... non... La mort d'Aurore n'était pas prévue... Ce fichu hélicoptère...

Il se met à pleurer, de vraies larmes...

– Je l'aimais... Nous avions prévu depuis quelques mois de quitter Vertige car nos relations avec Aude et Paul étaient devenues détestables. Paul, avec qui j'ai fait le conservatoire, était doué, très doué. Aude – bonne instrumentiste, mais trop «scolaire» – savait que son avenir se jouerait dans l'ombre d'un grand ; elle a donc mis le grappin sur Paul en dernière

année, quand elle a compris qu'un brillant avenir l'attendait. Le gentil Paul, la tête toujours dans la musique, a trouvé en Aude une compagne prévenante, et un agent efficace: c'est elle qui organisa ses premiers concerts et qui eut l'idée du quatuor Vertige, à l'occasion d'un dîner auquel nous participions. Alpinistes tous les quatre, l'idée de nous produire dans des lieux insolites, en haute montagne, nous séduisit...

Soupir.

– Au début, il y a cinq ans, l'engouement fut au comble. Nous avons joué dans le monde entier, sur l'Altiplano, à Aspen, au pied de l'Annapurna, et même sur le mont Erebus, en Antarctique, à la demande d'un milliardaire un peu fêlé. Le statut de meneur de Paul n'était contesté par personne. Mais je commençais à être un peu jaloux... Je suis meilleur instrumentiste que lui et d'être confiné dans les seconds rôles...

Nouvelle interruption. Nouveaux soupirs.

– Je me suis mis à fréquenter les casinos... à faire la noce, comme dit l'inspecteur. Puis j'appris que le collectionneur munichois cherchait à céder son Amati. Je le voulais: avec cet instrument hors normes, j'allais enfin accéder au podium... Rivaliser avec Paul... Être reconnu comme le plus grand... J'entrai en contact avec le vendeur, enthousiaste à l'idée que l'Amati serait joué par «le meilleur interprète de notre époque»... *Verbatim*. Il en voulait 50 millions d'euros mais était prêt à baisser à 30, sous condition que je viendrais jouer pour lui et quelques amis deux fois par an. J'évoquai une fondation prête à financer l'instrument, ce qui sembla au collectionneur une garantie suffisante. Parallèlement, nos rapports au sein de Vertige s'étaient considérablement détériorés: les deux femmes se détestaient ouvertement; le statut d'agent d'Aude la rendait intouchable et notre formation était au faite de sa renommée: nous ne pouvions arrêter. C'est là

que j'eus cette idée, que je reconnais abominable... À ma demande, nous souscrivîmes tous cette police d'assurances à bénéfice mutuel. À la suite d'une altercation très violente entre les deux femmes, je mis Aurore au courant de mon projet: elle n'eut pas un instant d'hésitation et nous mîmes au point ensemble le plan pour nous débarrasser de nos deux camarades.

L'assistance, bien que muette, manifeste son indignation. Est-ce de découvrir Aurore complice d'Anselme ou de soupçonner Anselme d'entraîner dans son complot une Aurore qui ne peut plus protester, afin d'atténuer sa propre responsabilité?

– Aurore, qui avait une formation de chimiste et connaissait l'action de l'acide chlorhydrique sur le calcaire, en injecta quelques centilitres autour du spit; de mon côté, je remplaçai le kit d'assurance par une vieille longe et un unique mousqueton à vis. Tout en affirmant à Paul que j'avais contrôlé les kits. Cela fonctionna à la perfection et, sans l'inspecteur Fornax, Aude n'aurait eu aucun soupçon. Elle attaqua le lendemain, menaçant de nous dénoncer... Elle était hors d'elle, non par amour pour Paul, ce qu'elle n'avait jamais ressenti, mais par crainte de perdre son statut et son aisance... Pour prix de son silence, nous promîmes de respecter le partage en trois parts de la prime de Paul, ce qui nous permettrait, à elle et à nous, de « voir venir »...

– Mais elle se méfiait tout de même... intervient Fornax. Et c'est pour cela que le capitaine Agreste la voyait si agitée au dôme des Écrins.

– Oui, reprit Anselme. On ne peut pas dire que la camaraderie était au rendez-vous de Vertige, même si nous affichions tous les trois un air de circonstance suffisamment bien imité pour donner le change.

Devant tant de cynisme avoué, des oh! et des ah! fusent...

– Nous savions la météo du matin instable. Le comportement des nuages en altitude nous était familier et nous avons décidé de nous débarrasser d'Aude si l'opportunité se présentait. Quand le nuage fit irruption, nous nous précipitâmes ensemble sur Aude pour la pousser, si violemment qu'après avoir fait quelques pas en arrière sur la corniche, elle bascula en face est. Aurore eut le réflexe d'arracher le Guarneri, ne voulant pas être responsable de la destruction d'un tel instrument...

Nouveaux ah! et oh!

– Ce qui vous a perdu, le coupe Fornax. Si vous aviez jeté l'instrument avec l'instrumentiste, le soupçon ne me serait pas venu... Comme vous l'avez dit, vous jouiez fort bien la comédie.

Nouveau soupir de Chapin.

– Quant à hier soir... Je ne souhaitais certes pas la mort d'Aurore... Nous avons de quoi payer l'Amati, et notre duo pouvait rivaliser avec les meilleurs... Cet hélicoptère de malheur à tout mis à l'eau...

– Sauf vous et votre Amati, conclut Fornax, qui doute de la sincérité du violoniste.

On ne saura jamais si Aurore Dutoit, criminelle et virtuose, a été éliminée par Anselme Chapin, virtuose et plus criminel qu'elle...

Mais l'inspecteur est tout de même satisfait de son séjour haut-alpin : cinq jours de bon air, de crimes et de musique en compagnie de Marguerite!

Fornax et les Aleximores

Chapitre 1 : Une bouillie temporelle

– «*Louis XIV était un roi très occupé à inaugurer des gares*»... Est-ce que cela a un sens pour vous, Monsieur l'Inspecteur?

Fornax dissimule dans un éternuement un fou rire naissant.

– Une petite erreur d'appréciation de la part de votre étudiant, je présume...

L'honorable professeur des universités hoche la tête.

– Et celle-là, tenez: «*Charlemagne avait équipé ses missi dominici de tablettes 3G, afin d'améliorer la transmission de leurs messages.*»

– Une blague? Un canular?

– Vous pensez vraiment qu'un étudiant de licence s'amuserait à ce genre de plaisanterie un jour d'examen? s'insurge le professeur. Tenez, encore une: «*La bataille de Plock, en 1942, mit fin à la Seconde Guerre mondiale.*» Vous pouvez vérifier: il n'y a jamais eu de bataille à Plock, mais la ville polonaise existe. Quant à la victoire de l'Axe sur les Alliés...

Le professeur, accablé, gémit.

– Et il y en a trois cents dans ce goût-là!

*

Fornax se triture la moustache. Marguerite, mise à contribution, a effectué des requêtes sur un puissant moteur de

recherches. Résultat: quelques traces, mais si ténues qu'elles seront digérées sous peu par le Grand Estomac binaire.

– Que veux-tu, mon Loulou, Internet est une boîte de Pandore: la vérité y est transitoire; la réalité, éphémère. Ton professeur a été confronté au «syndrome de Google»: les étudiants construisent leur vision du monde par du copié-collé de pages web, sans souci de vérification. Résultat: une vraie bouillie temporelle.

– Oui, mais tout de même, ma tendre Pâquerette: trois cents copies anachroniques – au sens strict –, ça fait beaucoup, non? D'accord, il n'y a pas crime, ni même délit. Juste du délire! On m'a commandé en haut lieu d'enquêter discrètement sur cette affaire, à la demande du président de l'université d'Angers, qui souhaite préserver la bonne réputation de son institution. Qu'est-ce que je vais mettre dans mon rapport? De l'ergot de seigle dans les rations du restau U? Un nuage radioactif échappé de la centrale de Chinon? Trop de sucre dans le layon?

Fornax est désemparé. Confondre un mélomane criminel, il sait faire¹. Réexpédier un extraterrestre sur sa planète d'origine², on l'a vu à l'œuvre... Mais reconstruire l'Histoire, avec une grande hache, là il se sent un peu minuscule!

– Si on demandait un coup de main à Jacques Kerver et à ses *Potes au noir*? susurre Marguerite.

Aux noms du sympathique typographe et de ses amis protanarchistes, le visage de l'inspecteur Fornax s'éclaire.

– Ce serait formidable, mais je crains que ces remarquables individus ne se sentent aussi nus devant ces aberrations historiques que moi devant une casse de garamont³.

1. Voir *Le Quatuor Vertige*.

2. Voir *Des Canines dans l'encrier*.

3. Voir *L'Affaire Garamon(d)t*.

Marguerite Eymery lui passe la main dans les cheveux.

– Allons Fornax, ne sois pas pessimiste ! Et puis, une petite virée en bord de Loire par ce temps printanier, ça ne peut que séduire nos gaillards, surtout si tu promets une tournée des caves.

*

Dans la vieille berline plus ou moins officielle s'entassent cinq rudes compagnons d'aventure : en plus de Fornax et de Marguerite, Jacques Kerver, le titulaire des Arts Graphiques de Bannes ; Guillaume Lebet et Albert Manuse, ses complices des *Potes au Noir*, la revue radicale des typographes.

– Depuis cette affaire des arabes du Roi¹, j'ai souvent pensé à vous. Je trouve injuste que votre érudition ne s'épanouisse pas au sein des Universités.

Tout en conduisant d'une main, Fornax agite véhémentement l'autre dans le petit habitacle pour souligner son propos.

Les trois gaillards poussent un unique hurlement.

– L'Université!!! Un ramassis de peine-à-penser qui habillent leur vide ontologique d'ornements discursifs aussi creux qu'une matrice d'Univers corps 128.

Péremptoire, le Guillaume Lebet ! Le viaduc entre l'institution sclérosée et la recherche libre n'est pas sur le point d'être construit.

– Pour filer la métaphore, vous acceptez cependant de venir au secours d'une vieille dame malade, en sachant qu'elle ne vous sera en rien reconnaissante de votre médication...

– C'est à cause des Aleximores, précise Jacques Kerver, comme une évidence. Voilà que ça recommence !

1. Voir *L'Affaire Garamon(d)t*.

Fornax fait une embardée, redresse la situation.

– Les Aleximores, jamais entendu parler. Une société secrète?

C'est Manuse qui répond, toujours aussi précis dans son érudition.

– En quelque sorte. Le mot vient du grec; il signifie: «*qui écarte le destin*». On peut comparer les Aleximores à des restaurateurs en art, qui repeignent les parties dégradées d'un tableau ancien. Par exemple, vous héritez d'une «madone» du quattrocento dont la montagne en arrière-plan a été bouffée par les mites. Le restaurateur s'inspirera d'une autre «madone» de la même époque pour «reconstruire» la montagne, si possible avec des ingrédients identiques. Il ne s'agit donc ni d'un faux, ni d'une copie, ni d'une authentique création: quel que soit le talent du restaurateur, juste d'une *réparation*. Certains, facétieux, y introduisent parfois des éléments anachroniques: un remonte-pente, par exemple, sur la montagne en question. Mais c'est si discret, si fondu dans l'ensemble que ce détail équivoque échappe généralement au commanditaire et aux «experts». De la même façon, les Aleximores retravaillent la trame du temps...

Silence méditatif. Lebet poursuit:

– Enfin, c'est ce que l'on peut déduire des faibles traces qu'ils laissent. La première référence aux Aleximores remonte à Grégoire de Nazianze, un des pères de l'Église. Vers 350, pris dans une tempête, le saint homme implore le secours de Dieu et promet de Lui consacrer sa vie s'Il le sauve.

– Bon, ça, c'est la version officielle, coupe Jacques Kerver. Dans un document retrouvé il y a quelques années par un de nos correspondants stanbouliotes sur le site de Constantinople – dont Grégoire fut l'évêque –, c'est une tout autre histoire qui est racontée! Le jeune Grégoire est jeté à l'eau par une vague

monstrueuse et, tandis que le vaisseau désemparé s'éloigne, il voit se diriger vers lui un singulier objet, «brillant comme une armure et étincelant comme un astre». Il croit venu le temps de la Parousie. Mais point. Il est hissé sur le pont du «navire» par un homme étrangement vêtu d'une «toge de lumière»; après quelques instants à l'intérieur du vaisseau, réconforté et habillé de vêtements secs, il est déposé sur une plage déserte à plus de mille stades du lieu du naufrage (soit environ 185 km). Le mystérieux navire reprend ensuite le large; toutefois, Grégoire ramasse sur le sable un objet singulier, oublié par ses sauveurs. Objet que l'on retrouva dans les fouilles, seize siècles après la mort de Grégoire. Les autorités turques se sont emparées de l'artefact dès sa mise au jour et les archéologues ont été priés de n'en parler à personne. Ces gens-là savent être persuasifs.

– Mais, quel intérêt pour l'Histoire, de sauver ce Grégoire de Nian-nian? demande un Fornax quelque peu interloqué.

– Énorme! s'écrie Manuse. Crucial! (Sans faire de mauvais jeu de mots.) Sans Grégoire de Nazianze, pas de concile de Nicée, pas de saint Esprit, pas de schisme, pas de guerres de religion.

– À côté, Attila est un amateur et Tamerlan un dilettante, renchérit Lebet. On accorde trop d'attention aux bagarreurs de l'histoire, et pas assez aux idéologues qui façonnent les mythes pour cinquante générations et entretiennent ainsi durablement le malaise civilisationnel.

– Ah! je vois! murmure Fornax, qui justement ne voit pas grand-chose sur cette Levée ligérienne embuée de brumes matinales et conduit avec prudence son antiquité automobile. Mais, cet objet... Votre correspondant vous en a-t-il transmis une description, une photo?

Silence gêné des Potes au Noir.

– Idriss Terken, malheureusement, a disparu dans un accident d’avion moins de trois semaines après sa découverte. C’était avant l’ère du numérique et du tout-Internet. Juste une conversation téléphonique, où il évoque un cylindre d’un métal inconnu, préservé de la corrosion, et une petite lumière bleue clignotante.

– Un peu mince, en effet! Une épée laser type *Star Wars*?

– Et notre destination... Pourquoi Candes-Saint-Martin? s’enquiert Marguerite. Un vigneron qui fait dans la biodynamie?

– Une petite visite au château La Tour grise serait la bienvenue, admet Jacques Kerver. En fait, nous pensons que cette avalanche de copies d’étudiants chronoboulées témoigne d’une bulle aleximore – une sorte de sas de contact, qui permet à ces mystérieuses créatures de manipuler la trame du Temps.

– Et cette bulle... s’enquiert Marguerite.

– ... On nous a signalé une forte perturbation électromagnétique près de Candes; sans aucun doute un effet secondaire d’un des trous de verre qu’ils utilisent pour le passage de leurs vaisseaux.

– Peste! Et vous pensez qu’ils sont là, à nous attendre? ironise Fornax.

– Nous attendre, je ne sais pas, murmure Guillaume Lebet. Mais ils ont sûrement besoin d’un sérieux coup de main.

Chapitre 2 : Du trou noir au verre de champigny

À l'approche de Candes-Saint-Martin, le brouillard, qui s'était épaissi comme du grumeau dans de la soupe lyophilisée, se déchire brusquement, révélant... une magnifique mosquée maure surplombant la Vienne.

– Misère! gémit Lebet. Ça s'aggrave! Où est passée la collègiale?

– Je ne sais pas, mais moi, je trouve cette mosquée plutôt réussie, s'enthousiasme Fornax. Le bleu des mosaïques sur fond de panache de centrale nucléaire, ç'a un petit côté exotique, non?

Après avoir garé la voiture près d'une échoppe où des hommes en burnous bavardent tranquillement en buvant du thé à la menthe, la petite troupe s'approche de la mosquée, dont le porche est décoré d'un azulejo.

جامع بن مارتن

– «Mosquée ben-Martin», traduit Manuse, qui décidément sait tout sur tout.

– Effectivement, il y a comme un dérapage, murmure Marguerite.

Dans la campagne environnante, point de vignes mais des champs d'oliviers, à perte de vue. Sur la Vienne, des felouques voisinent avec des gabarres. Quelques rares voitures, des

Peugeot hors d'âge pour la plupart. Au loin, les tours de refroidissement de la centrale de Chinon crachent leurs nuages de vapeur opiacée.

– « *Ben-Martin, que Dieu t'ait en sa Sainte Garde, ô Pur parmi les Purs...* » (Manuse traduit un panonceau à l'attention des visiteurs.) Bon, en gros, le soldat romain est mort ici en 397, à son retour de Hajj – soit près de deux siècles avant la naissance de Mahomet, notez. La grande mosquée de Tours souhaitait conserver le corps du saint homme; des imams parvinrent à subtiliser le cadavre et remontèrent la Loire en felouque. Sur le passage de l'embarcation, les buissons d'églantine fleurissaient bien que l'on fût en novembre.

– En gros, la même histoire que celle de *la Légende dorée* de Jacques de Voragine, mais à la sauce musulmane, soupire Fornax. Qu'attendent les Aleximores pour reconstruire ce petit morceau de Touraine et restituer nos vignes... ?

– ... et nos vigneron! renchérit Kerver.

*

Rebrumes. Puis à nouveau, un brusque déchirement. Plus de mosquée, mais la collégiale, son porche et ses modillons grimaçants. Et tout autour, de la vigne à perte de vue.

– Il semble que nos manipulateurs chronopathiques nous aient entendus...

Marguerite s'attable au café proche pour commander une grenadine, tandis que ses compagnons se laissent tenter, avec un soulagement évident, par un saumur-champigny.

Les quelques passants ne semblent en rien avoir été perturbés par ce léger hoquet de l'Histoire, et vaquent tranquillement à leurs occupations quotidiennes.

– Imaginez un peu si ce sacripant d'Abd-Er-Rhâman avait

réussi à bouter le Martel hors du Poitou, notre petit dérapage temporel, comme l'a si joliment dit Marguerite, ce serait maintenant.

La petite troupe frissonne à l'idée d'un monde sans vin de Loire.

– C'est tout de même curieux, cette uchronie anachronique, murmure Lebet. Martin converti à l'islam au lieu de devenir chrétien, à une époque où les Bédouins païennaient activement.

– Confusion quantique, trou de verre instable, énergie incontrôlée... pense tout haut Manuse.

– Hum, si vous vous exprimiez en français courant, les gars, ça ferait avancer la discussion, non?

Ça l'agace un peu, Fornax, d'être à l'écart du brènestorminge.

– Excusez! bafouille Manuse. On pense que c'est lié à la centrale proche: il doit y avoir des fuites – ou un lieu de stockage de produits radioactifs – qui interfèrent avec les vaisseaux des Aleximores. En gros, ç'a à voir avec la théorie des cordes et celle des branes, bien que tout cela reste des hypothèses d'école, pour l'instant. Imaginez un monde où huit dimensions viendraient renforcer les trois communément admises; cette hypothèse a l'avantage de faire entrer dans un cadre théorique cohérent des exceptions – les physiciens parlent de «singularités» – qui grattouillent le «modèle standard» en vigueur aujourd'hui; matière noire et énergie sombre – 95 % de la matière inexpliqués, c'est pas une broutille –, ces béquilles théoriques n'ont plus lieu d'être dans la théorie des cordes. Et celle des branes est encore plus astucieuse: elle rend le big-bang aussi inoffensif qu'un lapin de laboratoire en expliquant que notre univers est une sorte de membrane de matière flottant dans le vide qui, de temps en temps, fait un

bisou sévère à une autre brane – celle d'un autre univers donc – pour régénérer sa matière. À partir de là, on peut rêver : des passages d'un univers à l'autre voire, pour certains, qui pensent que notre univers est replié sur lui-même comme une pile de draps, d'un lieu éloigné à l'autre par des sortes de trous ; ces trous, dits « de ver », se situant à proximité des trous noirs, sortes d'enfer cosmique où les lois du monde einsteinien sont abolies, où le temps et l'espace cessent d'être séparés...

– Très intéressant ! s'exclame Fornax. Donc, nos petits hommes verts ne viennent plus de Mars, trop facile à notre époque, mais de LRS2054, la nébuleuse coincée entre XCV456 et AZ56734. voire de l'univers U543, le cinquième à droite en sortant de l'espace.

Tout le monde rigole.

– Assez imagé, et plausible. Sauf que nos chrononautes ne se baladent pas dans l'espace, mais dans le temps... précise Guillaume Lebet.

– ... temps qui n'existe plus pour la plupart des physiciens quantiques, tempère Kerver. Ils l'ont rayé de leurs équations pour que ça fonctionne mieux : onde ou particule, avant ou après, tout ça c'est du goulbi-goulba.

– Les Aleximores utilisent des trous de verre. Une métaphore plus qu'une explication. Si l'on reprend l'analogie du trou noir – une étoile supermassive qui avale tout ce qui passe à proximité ; on soupçonne que le cœur de notre galaxie est constitué d'un gigantesque trou noir –, imaginons des trous temporels absorbant les siècles comme s'il s'agissait de bulles de champagne et générant des fenêtres temporelles par où il serait possible de passer d'une époque à une autre. L'analogie avec les « trous de ver » et cette idée de fenêtre a conduit les quelques spécialistes des Aleximores à adopter « trous de verre » pour désigner ces passages temporels éphémères...

– ... Passages que vos Alexis ont pris l'habitude d'emprunter pour raccommo-der les accrocs de l'Histoire dus à des poussées de chronofèvre et à des éruptions temporelles.

– Exactement, Monsieur Fornax! Mais il semble que notre siècle hautement énergétique perturbe leurs déplacements. Nous n'avons pas d'explication satisfaisante pour l'instant, mais la plupart d'entre nous pensent que les lieux de production d'énergie, notamment les centrales nucléaires, génèrent du « sous-temps », un produit dérivé imperceptible pour les humains mais désastreux pour les Aleximores, qui ne parviennent plus à naviguer correctement dans le temps...

– Tchernobyl ou Fukushima n'auraient sans doute jamais eu lieu sans cela: les Aleximores ont essayé d'intervenir, sans succès.

– Ce que je ne comprends pas, réfléchit Fornax... D'un côté, ils essaient d'empêcher des catastrophes de se produire: s'ils ont raté leur coup sur ces terribles accidents de centrales, on peut imaginer qu'ils en ont réussi; d'un autre côté, ils sauvent du naufrage un hystérique de la théologie à qui l'on peut attribuer plusieurs dizaines de millions de morts dans les siècles qui ont suivi ses fantaisies dogmatiques... Où se situent le bien et le mal pour ces créatures?

– « Créature » n'est sans doute pas le mot exact. Grégoire de Nazianze et d'autres témoins en font généralement une description humanoïde, mais c'est que leur entendement, leur œcoumène comme dirait Augustin Berque, ne leur permet pas d'envisager d'autres formes. Il est plus probable qu'il s'agisse de courants d'énergie – de flux – protéiformes.

– Et Candes-Saint-Martin? demande Fornax.

– Dommage collatéral de la centrale de Chinon. Les Aleximores ont apparemment réussi à stabiliser l'histoire pour le moment. Mais il est à craindre que ça ne dure pas. Les copies

de vos étudiants risquent d'intégrer bien des étrangetés dans les mois ou les années à venir!

– Du genre: «*Les pithécantropes changent de mythes*», comme disait Céline?

- ... Ou les profs de fac avec des faciès de Néandertaliens.
- Allons à la centrale de Chinon, dit Manuse.

*

Le Néman, extérieur nuit. Toute proche, la centrale pousse sa sueur dans l'éclairage fuligineux des lampadaires. Guillaume Lebet a gonflé une embarcation pneumatique, dans laquelle les cinq aventuriers prennent place.

– Qui pagaie avec moi? demande Marguerite en saisissant une rame.

Fornax s'empare de l'autre. La petite embarcation glisse vers la confluence, frôle l'île de Bondésir et se dirige vers le bassin où trempinent les réacteurs. Guillaume Lebet et Albert Manuse ont sorti de leur sac à dos une étrange loupiote, qui n'est pas sans rappeler l'objet décrit par Grégoire de Nazianze et retrouvé dans les couches archéologiques de Constantinople.

– Tiens tiens, murmure Fornax dans sa moustache, fronçant un de ses sourcils (pour le bénéfice de personne, vu qu'il fait nuit).

L'objet se met à clignoter et à vibrer comme si un diable voulait en sortir pour boire un verre d'eau contaminée.

– Ça vient du réacteur 2... murmure Lebet. Approchons-nous.

Le canot s'échoue à proximité de la cuve soupçonnée d'incontinence. Les cinq membres du commando prennent pied sur une plate-forme bétonnée – Fornax un peu surpris de ne pas voir arriver une armée de gardes.

– Nous avons neutralisé la zone, prévient Manuse, qui semble lire dans sa tête. Puis, à l'attention de Marguerite et Fornax: Attendez-nous là, nous n'avons pas de combinaisons pour vous. Nous ne serons pas longs.

Les trois compères revêtent une sorte de scaphandre souple, qui luit comme une colonie de lucioles amoureuses – «Les habits de lumière», songe Fornax – et disparaissent à la vue du couple.

– Ça te semble pas un peu étrange, mon Loulou? susurre Marguerite en se blottissant contre Fornax.

– C'est peut-être le champigny?

– J'ai bu que de la grenadine, je te rappelle!

– Alors, explique-moi ce que nous faisons, au cœur d'une des centrales nucléaires les plus sécurisées du monde, à attendre trois typographes anarchistes qui vont probablement poser une bombe dans un réacteur.

– Tu noircis peut-être un peu le tableau... Ils sont sympas et rigolos avec leurs verres à trou noir, leurs brahmanes et tutti quanti.

Soudain, c'est la panne générale. Plus de jus. Plus un bruit. Des étoiles dans le ciel. Ça dure une minute et ça repart, au soulagement de Fornax, qui s'attendait à faire la Galipette Finale avec 500 000 de ses proches congénères.

Les trois conspirateurs réapparaissent peu après; ils retirent leur tenue de combat et remettent à l'eau l'embarcation. Retour au Néman. On replie le matériel et en voiture Simone!

– Ce n'était pas grand-chose, finalement, explique Guillaume Lebet: un robinet mal embouché sur le circuit primaire... Bon, ça dégageait pas mal toxique, mais on a réussi à le revisser correctement...

– Enfin, il était temps; une équipe de la centrale était intervenue, mais sans succès. Si ç'avait pété, là c'était grave!

*

Le matin, à Angers. Après un petit déjeuner sur une péniche appartenant à un ami de Jacques Kerver, Fornax se rend au bureau du président de l'Université. Qui le reçoit tout sourire et attaque, en homme pressé:

– Nous avons bien reçu votre candidature pour le poste de Criminologie appliquée. Mais, pour cette année encore, les crédits alloués ne permettent pas, et j'en suis désolé, d'envisager la création d'un tel poste au sein de notre université qui pourtant...

Fornax sourit. Le trou de verre a été bien réparé par les chrono-plombiers. Plus trace, certainement, des gares de Louis XIV ni des portables des *missi dominici*.

«Fornax et les Aleximores» a paru dans le recueil collectif *U-Chroniques* (imaJn'ère/Sous la Cape, 2012).

Signé Fornax

Pour Jean-Yves.

Chapitre 1 : Libraires au sang

Le capitaine Stéphane Le Pelletier¹, alias SLP, ne dérange pas :

– Et hop ! encore un libraire de moins à Paris !

La victime est étalée sur le carrelage de la petite boutique de la rue Rodier, dans le 9^e arrondissement. Comme les précédents, le libraire trucidé a désigné d'un doigt ensanglanté, mais formel, le coupable sur la couverture d'un ouvrage : «Fornax».

– C'est insensé, tout de même ! Pourquoi Fornax dégommerait-il les libraires parisiens ? s'insurge l'adjointe du capitaine, la pétulante Adrienne Monnier.

– Peut-être n'a-t-il pas aimé le dernier Goncourt ? suggère celui-ci.

Nommé depuis peu à la direction d'une brigade qui s'occupe des affaires bizarres (communément appelée le Service des Affaires hallucinées, mais au titre administratif moins poétique : Service des Affaires *n*-élucidées), le brave SLP a quitté sans regrets Embrun et les rives du lac de Serre-Ponçon. Et voilà que, à peine installé au quai des Orfèvres, on lui efface cinq marchands de bestsellers en moins d'une semaine ; à ce rythme, la population des libraires parisiens va disparaître plus vite que le pronostiquent les économistes. Et pourquoi Fornax s'en prendrait-il à cette honorable profession ?

1. Voir : *Le Quatuor Vertige*.

Installés à la terrasse d'un café de la rue de Maubeuge, Le Pelletier et son adjointe font le point sur cette troublante affaire.

– Le premier, c'était où déjà? s'enquiert le capitaine.

Adrienne sort une fiche:

– Dans le premier arrondissement.

– Voilà un criminel méthodique... marmonne SLP.

– Pas tant que ça: le deuxième se fait suriner dans le sixième... Le troisième dans le septième; le quatrième dans le deuxième et celui-ci dans le neuvième... S'il y a une logique dans cet enchaînement, elle n'est certainement pas numérique!

– Et ces étranges phylactères?

– Ah! oui... Du charabia pur jus...

Adrienne fouille dans son sac et en sort les copies des bandes de papier retrouvées dans la main droite de chacune des victimes.

P	H	O	E	B	O	I	N
	Q	V	E	L	H		O
O	F	F	V	S	C	A	R
E	G	I	A		P		R
L	A		S	P	A	V	E
N	T	E	V	O	L		E
I	V	S	T	I	S	S	I
M	A	M	E	N	T		E
A	L	L	A		N	O	B
I	L	E		T	V		R

– On dirait du latin...

Vagues remontées des années de collège: *rosa, rosae*.

– J’ai demandé à un latiniste de mes amis de m’éclairer. J’attends son verdict, mais il s’agit peut-être de tout autre chose: un code.

– Une scytale, peut-être?

Le Pelletier, l’œil soudain brillant, se souvient de ce code très à la mode chez les Grecs.

– On y a pensé également, mais ça ne donne rien... Par exemple, pour le premier papier, coincé dans la main de ce pauvre Prébert, si l’on saute trois lettres, on obtient: PB L...

– Peu convaincant, en effet.

– Une autre piste possible... mais ce n’est peut-être qu’une coïncidence...

Le Pelletier avale une gorgée de bière tiède:

– Oui?

– Les noms des libraires: pour le premier, Prébert, suriné dans le premier arrondissement, la lettre P est la première du texte retrouvé dans sa main. Le second, découvert étalé dans la réserve de sa boutique du sixième, s’appelait Carlin: C, sixième lettre de son phylactère... Le troisième, un certain Valence, étalé dans sa vitrine de la rue de l’Université (septième arrondissement), dont le phylactère porte un V en septième position. Le quatrième, affalé sur des caisses de livres à pilonner, dans sa poussiéreuse boutique du deuxième arrondissement, Vodoy, et un V en deuxième position de son pape-lard...

– Et notre dernière victime?

– Monsieur Iule, et un I en neuvième lettre de sa bande-lette.

– Nous tenons là une piste, ma petite Adrienne! s’enjouit SLP.

– Si on veut... le refroidit son adjointe, tout en sirotant une lichette de son café-crème. 1, 6, 7, 2, 9 : cela ne mène à rien de tangible. Les quatre premiers, je ne dis pas : 1672, ça forme une date. J'ai vérifié sur Wikipedia. Rien de folichon cette année-là, à part les Cosaques Zaporogues qui s'agitent ; les Anglais qui bombardent Alger ; et un obscur poète, Joseph Addison, qui naît le 1^{er} mai à Milston, dans le Wiltshire...

– Un poète ! la coupe Le Pelletier. Toujours suspects, ces clients-là : prêts à tout pour obliger le pauvre monde à lire leur brouet métapsychique...

– Hum... Il est mort depuis près de quatre siècles, quand même.

– Ce n'est pas un alibi valable : leur pouvoir de nuisance est sans limite !

Un temps.

– Et Fornax, vous le croyez coupable ? demande timidement Adrienne.

SLP pousse un gros soupir. À peine arrivé à Paris, il a été invité à dîner par l'inspecteur et sa Marguerite. Laquelle, d'ailleurs, s'étiole sans son fantasque tuteur, évaporé dès le début des meurtres.

– Non... Mais sa disparition ne plaide guère en sa faveur.

– Qu'en dit Marguerite Eymery ?

– La dernière fois où elle lui a fait la bise, c'était vendredi, le jour du premier meurtre. Nous sommes jeudi, et l'animal n'a pas reparu dans son terrier de la rue de Montreuil, ni à la tour pointue, ni ailleurs. À croire qu'il s'est volatilisé.

– Et les sanglantes signatures...

– Écrites à chaque fois avec le doigt de la victime (et son sang en guise d'encre), mais post-mortem. Donc, nullement accusatoires.

– Les titres des livres ?

– Là encore, il semble que le hasard ait présidé au choix des couvertures qui ont servi de support au criminel tagueur – dans l'ordre: *L'Art français de la guerre* (prix Goncourt); *Limonov* (prix Renaudot); *Nougatines, sujet de passion* (grand prix de l'Académie nationale de cuisine); *Jayne Mansfield 1967* (prix Femina); *Le Guide des prix et concours littéraires...*

– Tout de même, ça tourne autour des prix littéraires...

SLP regarde avec commisération son adjointe :

– Ma pauvre Adrienne, aujourd'hui, il y a presque autant de prix que de parutions – c'est un peu comme le «vu à la télé» sur la pub d'un pot de yaourt.

Chapitre 2: Un carré, c'est magique !

Jacques Kerver, Albert Manuse et Guillaume Lebet¹ ont pris rendez-vous avec Le Pelletier à la demande de Marguerite. Eux aussi semblent très inquiets pour leur ami Fornax.

– Vous ne le croyez pas coupable, vous non plus? interroge SLP.

– Pas le moins du monde, répond Kerver. Un homme de lettres n'assassine pas un libraire. Encore moins *des* libraires.

– C'est un peu comme si, *mutatis mutandis*, vous trucidiez les voleurs, poursuit Manuse.

– Hum... Cessons, si vous le voulez, ces métaphores hasardeuses. Mais pourquoi « homme de lettres »?

– Ignorez-vous que Fornax écrit? s'étonne Lebet. Des petits récits truculents, fort bien troussés et qui paraissent chez des éditeurs à la réputation irréprochable – sous un nom d'emprunt il est vrai, Souligney.

– Ah! cela constitue donc le mobile...

– Plaît-il?

– Eh bien, Fornax zigouille les libraires qui ne veulent pas de son livre... On a vu pire, comme facteur déclenchant.

Adrienne Monnier fait irruption dans le bureau du capitaine.

– Encore un! dans le Marais cette fois, rue de Jouy!

1. Voir *L'Affaire Garamon(d)t* et *Fornax et les Aleximores*.

La libraire (c'est une femme) est accrochée à ses rayonnages. Et la fatale signature orne la couverture de *Ce qu'aimer veut dire* (prix Femina).

– C'est clair, s'exclame SLP en poussant d'un doigt prudent la couverture taguée: Fornax a pété un câble, n'étant ni goncourable ni même susceptible de lauréat pour un autre prix. *Furor scribatoris*, un cas prévu par la Faculté. Rare, mais avéré.

– Vous n'êtes pas sérieux, s'inquiète Adrienne.

– Et pourquoi pas! Nos annales en contiennent des plus curieux comme cas de folies homicides: les sœurs Papin, intéressant! Brice Habbout, qui tua son père et le mangea partiellement... Un auteur frustré face à des libraires indifférents, il y a là de quoi réveiller des pulsions criminelles qui sommeillent, vous ne trouvez pas?

Adrienne ignore si son patron ironise ou non. De toute façon, pour cette malheureuse libraire, c'est trop tard... Madame Nanon n'a plus à se soucier des invendus...

– Et le phylactère?

– Comme les fois précédentes, dans la main droite de la victime.

M	A	G	N	A	E	T
	L	A	V	D	A	B

– Quatrième lettre égale quatrième arrondissement, et c'est l'initiale de son nom. Il y a là une certaine logique, même folle...

– Notez également: à chaque fois, For..., l'assassin je veux dire, frappe dans un arrondissement différent.

Assis à son bureau, Stéphane Le Pelletier essaie de rassembler les fragments de son puzzle sanglant; il ne connaît malheureusement pas les règles d'association des pièces: faut-il partir d'une lettre pour en déduire un arrondissement – et prévenir, si faire se peut, les libraires dudit de se mettre à l'abri d'auteurs en mal de public? Enquêter auprès des jurys de prix, pour savoir si Fornax alias Souligney a candidaté?

Tandis qu'il rumine, Adrienne entre en coup de vent, à son habitude.

– C'est du latin, mais fragmentaire, et macaronique, sans doute mâtiné d'italien! s'exclame-t-elle. Mon ami ne peut proposer de traduction claire, juste des suggestions:

1. «Soleil dans le ciel» 2. «Une reine obscure...» 3. pas de proposition pour l'instant. 4. «Avec une grande justice». 5. «À la noble tour[nure]». 6. «Grande et digne d'éloges».

– Mouais! *Soleil dans le ciel, une reine obscure à la noble tournure, grande et digne d'éloges, [fait quelque chose] avec une grande justice...* Fornax cherche-t-il à réparer un préjudice subi par sa «reine»? Il faudra interroger Marguerite à ce sujet, à l'occasion.

Adrienne prend une mine boudeuse.

– Mon ami latiniste a quand même planché toute une nuit là-dessus! Il ajoute, dans son mail... (Elle lit:) «Ce qui est curieux, c'est que les fragments contiennent tous 15 caractères...»

– Faut-il en déduire que le prochain meurtre se déroulera dans le 15^e arrondissement? On peut toujours mettre en garde les libraires de ce coin-là... Et tous les autres, à vrai dire! Lançons une alerte nationale!

Ça le déprime, SLP, de ne pouvoir arrêter ce fou de Fornax (il commence à croire sérieusement à sa culpabilité). Il n'ose plus pousser la porte de son libraire préféré, dans le 11^e, *le Lys*

blanc. D'ailleurs, le maître des lieux a perdu son légendaire sourire...

Toc! toc!

– Entrez!... Ah! les trois mousquetaires de la typographie... Merci d'avoir répondu à mon appel. Tout d'abord, avez-vous des nouvelles de Marguerite?

– Elle séjourne en Champagne, et a repris son travail à l'imprimerie Bannes.

– C'est sage de sa part...

Kerver, Lebet et Manuse se sont approchés du bureau. Intrigués par les bandes de papier, ils s'en emparent.

– Curieux, dit Lebet, on dirait des fragments du *Poliphile*.

Le Pelletier n'en perd pas une miette (il a d'ailleurs laissé « traîner » volontairement les phylactères sur son bureau, connaissant la curiosité et l'immense érudition des Potes au Noir).

– Il faudrait comparer...

– Attends, facile de vérifier!

Manuse s'empare des bandes et teste des agencements, comme un Scrabble géant.

– Voilà! s'exclame-t-il. « Poliam », c'est bien les premiers incipits de l'*Hypnerotomachia Poliphili*... Se tournant vers Le Pelletier: D'où tenez-vous ces fragments?

– Hum, si vous m'expliquiez d'abord de quoi il s'agit...

Jacques Kerver s'éclaircit la voix:

– Le *Songe de Poliphile*, un des livres les plus énigmatiques de l'histoire de l'édition. Et lié à ma famille puisque c'est mon ancêtre, dont je porte le nom, qui en publia la première traduction en 1546. L'édition originale de l'*Hypnerotomachia Poliphili* parut en 1499 chez l'éditeur vénitien Alde Manuse – ancêtre de mon ami Manuse, ici présent. C'est dire que notre

intérêt pour l'ouvrage n'est pas seulement culturel, mais aussi familial. Pour cette édition exceptionnelle, Manuce fit appel à Griffò pour concevoir une typographie adaptée de l'écriture latine (Griffò inventera l'italique pour le compte du même éditeur). De plus, d'admirables gravures sur bois ornent le livre. On a beaucoup glosé sur les sens cachés, les allégories du texte et des illustrations. Le texte n'est pas signé, pas plus que les gravures; mais, si l'on associe les letrines des différents chapitres entre elles, on obtient cet acrostiche: «*Poliam Frater Franciscus Columna Peramavit*» – soit: «Le frère Francesco Columna aimait très fort Polia.» L'édition italienne fourmille d'inventions typographiques: compositions en triangle, en sablier... Les gravures sur bois, peut-être dues à Mantegna ou à Bellini, lancèrent la mode des grotesques et contribuèrent largement à l'engouement, au début de la Renaissance, pour les Antiquités romaines et grecques. Livre d'amour, donc, crypté certainement, mais aussi véritable œuvre littéraire, qui frappe encore aujourd'hui par son étrangeté et la modernité de certains passages.

– Et quel rapport, selon vous, entre ce livre et les assassinats de libraires?

Les trois amis se regardent, hésitants.

– Eh bien, nous avons eu vent d'une transaction en cours entre un collectionneur, qui possède un des très rares exemplaires de l'édition originale de 1499, et un consortium de libraires – apparemment, le montant demandé excède largement les capacités financières d'un libraire indépendant. Ce montage financier, que l'on rencontre assez couramment dans le domaine de l'art, n'est pas exceptionnel dans le commerce de livres anciens. Les libraires achètent en quelque sorte des parts de l'ouvrage; chacun d'entre eux peut le mettre à son catalogue et, si l'un emporte la vente, après accord de ses associés le partage se

fait au prorata des sommes investies, plus une commission pour le vendeur. Ce qu'on appelle aujourd'hui un contrat winner/winner. Ce genre de rumeur émerge régulièrement du clapotis de ragots en tout genre qui agite le petit monde de la bibliophilie. Nous pensions, jusqu'à aujourd'hui, qu'il s'agissait d'un canular: les exemplaires de l'*Hypnerotomachia Poliphili* sont répertoriés; une rapide et discrète enquête a montré qu'aucun des possesseurs actuels, institutionnels ou privés, ne souhaitait se séparer de son exemplaire. Mais ces crimes à répétition signifieraient qu'il existerait un collectionneur non identifié...

Le Pelletier fêpe ses yeux bleus dans ceux de Kerver.

– Alors? Menace? Élimination des associés pour une plus grande part du gâteau?

– Les victimes sont des libraires de neuf...

– Un inconvénient?

– Les transactions sur les livres anciens sont en général du domaine de libraires très spécialisés. On ne vend pas un Baskerville comme le Goncourt de l'année.

– Et nos braves libraires défunts n'en font pas partie...

– Pas à notre connaissance, dit Guillaume Lebet... Mais il est possible que, leur négoce déclinant à mesure que les lecteurs se raréfient, ils aient cherché à redresser leurs marges par un « coup », en s'associant à un libraire ancien qui ne tenait pas à mettre ses confrères au courant de l'opération...

– Lequel libraire, ayant fait la vente, a décidé d'éliminer ses associés néophytes. Ça se tient! Enfin une p...

Manuse qui, depuis quelques minutes, triture les bandes, interrompt le capitaine.

– Avez-vous remarqué? Toutes les bandes ont quinze caractères!

– C'est ce que venait de dire Adrienne, mon adjointe. Et alors? Chiffre cabalistique? Guématrie?

– Carré magique! C'est la somme constante du plus petit carré, celui d'ordre trois, qui présente en outre la particularité d'utiliser tous les nombres de 1 à 9.

Manuse dessine le carré sur un papier que lui tend obliquement le capitaine.

8	1	6
3	5	7
4	9	2

– Les sommes des lignes horizontales, verticales et des grandes diagonales sont toutes égales à quinze.

– Ça alors! s'exclame Adrienne, c'est magique! Eh! attendez! Si l'on prend les nombres en commençant par 1 et que l'on tourne dans le sens des aiguilles d'une montre, on obtient l'ordre des arrondissements où se sont déroulés les assassinats...

Stéphane Le Pelletier se penche sur le carré:

– Ce qui veut dire que le prochain se commettra dans le troisième. Alerte tous les libraires de cet arrondissement!

Tandis qu'Adrienne sort pour transmettre l'information à l'équipe des enquêteurs, Albert Manuse poursuit:

– Une des particularités de ce carré magique, c'est que sa construction fait appel à des translations symétriques des différents nombres à partir du carré naturel que voici (nouveau dessin).

1	2	3
4	5	6
7	8	9

– Tandis que le 1 glisse horizontalement en deuxième position, le 9 glisse symétriquement d’une case en avant-dernière position. Le 4 remonte d’une case tandis que le 6 descend d’une case. Le 2 et le 3 se déplacent comme le cavalier sur l’échiquier, l’un horizontalement, l’autre verticalement; idem pour le 7 et le 8. Le seul nombre à ne pas bouger est le 5, qui reste au centre du carré.

– Et vous en déduisez? halète SLP.

– Oh... juste une suggestion: peut-être que le criminel est un libraire ancien du cinquième arrondissement?

Le Pelletier se lève d’un bond, ouvre sa porte et rugit:

– Qu’on m’arrête tous les bouquinistes du cinquième arrondissement!

Kerver intervient:

– Si l’on poursuit l’hypothèse du carré magique, logiquement la prochaine victime sera dans le troisième arrondissement. Et... (il se tourne vers Manuse, qui s’est connecté par son smartphone à une édition en ligne de l’*Hypnerotomachia Poliphili*)... son nom commencera par...

– Un R! pronostique Manuse.

Chapitre 3 : Le mystère de la chambre est clos

Le Service des Hallucinés porte décidément bien son nom. Claquements de portes, téléphones en folie, course dans les couloirs et les escaliers.

Le Pelletier revient dans son bureau au bout de quelques minutes.

– Merci les amis! Vous sauvez probablement la vie à un estimable commerçant.

– Oh! vous savez, notre amour du prochain ne va pas jusqu'à souhaiter l'extinction de la librairie française moderne: que deviendraient les Galvalda et autres Lévy sans le soutien de ces braves gens...

SLP a perçu l'ironie sous l'aimable propos, mais il n'a pas le temps de ferrailler sur ce terrain.

– Comme c'est curieux, marmonne Manuse, qui a continué de pianoter sur son mini-ordi.

– Qu'y a-t-il de bizarre?

– Eh bien, si l'on corrèle les deux incipits suivants du *Songe* à la place probable des initiales des libraires «8» et «5», donc ceux du huitième et du cinquième arrondissement, on tombe sur une espace.

– *Un* espace, le reprend spontanément Le Pelletier.

– En typographie, l'espace est féminine.

– Ah bon, bougonne le capitaine. Et vous déduisez quoi de votre fine observation ?

– Simple suggestion, une fois de plus : imaginons que deux libraires anciens se soient associés, un du huitième et l'autre du cinquième (ce dernier pouvant être l'instigateur, au vu de sa position centrale), la série des meurtres devrait logiquement s'arrêter au libraire du troisième arrondissement...

Lequel ne tarde pas à se manifester. Un inspecteur découvre une librairie de la rue de Bretagne, exsangue, sur une pile d'invendus. La fatale signature s'étale sur la couverture de *Magnus Million et le dortoir des cauchemars*, grand prix des lecteurs du Journal de Mickey. La dame s'appelait de son vivant Ratin. Mais elle n'a plus à se soucier d'organiser des signatures d'auteurs à la mode.

Et la formule sur le phylactère coincé dans sa main droite :

F	O	R	A	V	S	C
I	T	O		D	I	L

ne fait que confirmer le sombre pronostic de Manuse.

Adrienne fait une entrée fracassante dans le bureau de son patron, au moment où, accompagné des trois typographes, il s'apprête à se rendre rue de Bretagne.

– J'ai fait une recherche, à tout hasard, sur les libraires anciens du cinquième arrondissement... Et devinez !

– Quoi ? s'impatiente SLP.

– Souligney, alias Fornax, n'est pas seulement inspecteur de la police criminelle, auteur intermittent mais aussi libraire ayant pignon sur la rue d'Ulm.

La voiture banalisée fonce à contresens dans la rue Valette qui monte au Panthéon, contourne le monument et pile au

début de la rue d'Ulm devant la vitrine de *La Belle Marguerite*, livres anciens et modernes ; vitrine et porte protégées par un rideau de fer.

– Passons par le couloir, il y a sûrement une porte de service.

Au vu de la carte barrée tricolore de Le Pelletier, le concierge ne se fait pas trop prier pour ouvrir ladite porte, dont il a une clé. La petite équipe s'engouffre dans la boutique, dont tous les rayonnages ont été saccagés. Les livres gisent par terre en tas. Sur le dessus, un corps sans vie ; à côté de lui, un exemplaire de *Carnivores domestiques*, prix 2011 de « 30 millions d'amis », portant la fatale signature.

– Fornax !

Pas de doute. C'est hélas notre inspecteur préféré qui gît ainsi, s'accusant lui-même en un ultime geste d'autodérision.

Les trois typographes se laissent glisser le long du mur ; Le Pelletier alerte les experts de la police scientifique...

– Tout de même, quelle fin ! gémit Kerver. Quelle mouche l'a piqué ?

Le Pelletier pose une main amicale sur son épaule.

– Je vous l'avais dit : frustration et écriture ne font pas bon ménage. Quel genre de textes publiait notre défunt ami ?

– Oh ! de petites fantaisies sur des livres imaginaires, des histoires pleines d'érudition où le vrai et le faux sont si habilement mêlés qu'il est parfois difficile de détecter la supercherie. Même nous, il arrivait à nous piéger : tel livre dont il retraçait la genèse nous paraissait trop farfelu pour avoir existé et, après vérification, il traitait bien d'un livre réel. Exemples parmi tant d'autres, son essai sur le *Glossaire Ouisiti* de Pierquin de Gembloux ou celui sur le *Dicomono* du Docteur Joinul. Deux livres improbables et cependant avérés. Et, glissée malicieuse-

ment au cœur de chaque texte, une petite énigme qui se révèle à la fin. Un régal pour amateurs très éclairés...

– Je ne pense pas qu'il ait jamais ambitionné de recevoir un quelconque prix, intervient Manuse. De toute façon, il les avait en horreur, tous.

– Il y a quand même quelque chose de bizarre, intervient Adrienne Monnier.

Elle a déroulé le phylactère coincé dans la main de Fornax.

A	D	L	A	F	P	R	I
M	A		I	A	N		I

– Voyez, on a tracé un F maladroit dans l'espace vide entre «A» et «P»...

– Et alors?

– En tant que libraire, Fornax est connu comme Souligney, et non sous son nom d'état civil... Ce devrait être un S, non?

– F ou S, tout désigne son complice, ce mystérieux libraire du huitième arrondissement. Essayons de trouver son adresse, à ce citoyen-là, rogne Le Pelletier.

Une petite demi-heure de fouille dans le bureau du défunt Souligney suffit à identifier le suspect, un certain... Souligney, libraire en chambre, comme l'on dit pour ces commerçants sans magasin, demeurant au 45 rue de Ponthieu.

On s'y déplace, gyrophare sur le toit. Au cinquième étage, une discrète plaque: «Souligney, expert». Le concierge, là aussi, possède un double des clés.

– Il vient rarement... précise-t-il.

Derrière la porte vernie, un modeste bureau. Une porte donne sur une pièce fermée à clé, d'où proviennent des gémissements. Pas de clé à la serrure, mais les fragiles panneaux ne

résistent pas longtemps aux coups de savate de quatre gaillards décidés.

Un homme est ficelé au sol, au milieu d'une pile de *La Baronne meurt à cinq heures*, prix Arsène-Lupin 2011. On le détache.

– Fornax!

Chapitre IV : Le songe d'un bibliophile

Et c'est une étrange histoire que l'inspecteur Fornax relate à ses amis, une fois libéré.

Il était une fois des jumeaux qui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau au physique, mais que tout opposait pour le reste. Autant l'un était épris de vérité, de ciel bleu et de regards clairs, autant l'autre affectionnait les coups tordus, l'obscurité et le mensonge. Malgré cela, ils s'aimaient comme deux frères. Très tôt, à l'instigation du « mauvais » jumeau, ils jouèrent à changer d'identité, Fornax devenant Souligney et Souligney Fornax. Ils avaient travaillé leurs voix, étudié leurs attitudes, copié leurs gestes... Au point qu'ils parvenaient sans peine à tromper leur propre mère. Si, pour Fornax, le jeu était innocent, il l'était beaucoup moins pour Souligney, qui profitait des permutations pour faire endosser à Fornax ses petits méfaits de jeune chénapan d'abord, puis ses délinquances juvéniles. L'entrée de Fornax dans la police n'était en rien due au hasard : poussé par son frère, il avait revêtu l'uniforme autant pour chasser le crime que pour absoudre les potentielles mauvaises actions de son jumeau.

Souligney avait aussi des qualités : d'une grande érudition, amateur de livres, il ne tarda pas à se faire une réputation dans la petite famille des bibliophiles. Chinant à droite et à gauche, il repérait des pépites chez des bouquinistes, qu'il revendait au prix du diamant à des collectionneurs fortunés. C'est lui aussi

qui écrivait les courtes fictions qui enchantaient les Potes au Noir et tout un public cultivé qui en attendait avec impatience les livraisons.

Les deux frères vivaient ensemble, partageant tout – absolument tout. L'irruption de Marguerite dans la vie de Fornax créa un précédent inédit. Pour la première fois, Fornax refusa de partager, et pria son frère de se trouver un autre habitat que son appartement (dont il réglait seul le loyer). Souligney supporta très mal cette séparation. Un soir qu'il rentrait tard, Fornax surprit son frère déjà attablé et une Marguerite stupéfaite de découvrir son chéri en deux exemplaires. Il fallut expliquer, rassurer. Souligney promit de ne plus jamais venir hors de la présence de son frère. Marguerite eut des doutes : elle exigea chaque matin de Fornax un mot de passe pour le soir, étant ainsi garantie, espérait-elle, contre toute substitution.

Puis elle se prit elle-même au jeu. Lorsque les Potes au Noir venaient dîner rue de Montreuil, ils ne se doutaient guère que le pétillant commentateur des sonnets de Marc de Papillon de Lasphrise et le spécialiste des affaires criminelles n'étaient pas la même personne et qu'en fonction de la présence de l'un ou de l'autre à table, la conversation était habilement dirigée par Marguerite sur un sujet en rapport avec les compétences de l'hôte.

Malheureusement, Souligney était joueur. Et comme tout joueur, il perdait beaucoup. Un soir, il confia à son frère qu'il devait 300 000 euros à un mafieux russe qui l'avait plumé au cours d'une partie de poker – certainement truquée, mais il ne pouvait le prouver. Fornax commença par réprimander vertement son frère, puis chercha à apaiser le redoutable créancier.

Celui-ci ne gérant en France que des affaires irréprochables, aucun moyen de pression ne pouvait opérer. Fornax parvint juste à obtenir un délai de paiement de six mois.

Souligney mit au point une arnaque dont il pensait qu'elle le tirerait d'affaire. Il fit circuler le bruit d'une mise sur le marché d'un exemplaire du livre de Columna. Le montant de la prétendue transaction était de 450 000 euros; le prix de revente étant estimé à 800 000, les investisseurs pouvaient espérer presque doubler leur mise. Souligney, ne souhaitant pas parler de l'affaire à des confrères qui eussent mis au jour la supercherie, réussit à convaincre quelques libraires de neuf d'entrer dans une coentreprise pour acquérir l'ouvrage; chaque libraire amenait au pot commun 50 000 euros.

Souligney espérait bien, par le hasard des cartes, reconstituer son capital et rembourser ses « associés » rapidement. Il ne fit que s'enfoncer plus avant dans la déveine. Paniqué et désespéré, il ne toucha mot à Fornax de la situation où il se trouvait et décida d'éliminer ses partenaires afin de conserver les avances consenties. Il mit donc au point un scénario – témoignant d'un esprit malade, mais inventif –, alliant son goût de la supercherie à la nécessité de la dissimulation. Avant de commettre son premier crime, il enferma son frère dans son officine de la rue de Ponthieu; chaque jour, il venait le nourrir, tout en le maintenant reclus.

Est-ce lassitude ou désespoir, il finit par haïr le criminel qu'il était devenu et, au retour de son septième assassinat, il se tua, tout en simulant, dernier pied-de-nez facétieux, un nouveau meurtre attribué à Fornax.

En combinant le récit de l'inspecteur et les résultats de l'enquête, Le Pelletier parvient à reconstituer toute l'affaire. Fornax, blanchi, réintègre son poste à la tour pointue – et son appartement de la rue de Montreuil. Mais il a parfois des absences étranges, ne se souvenant plus où il range ses menottes ou bien que Marguerite dort à droite dans le grand lit et lui à gauche...



Photo CLS

*Fornax (à gauche) et Soulligney (à droite).
Le premier est plongé dans un rapport de police,
tandis que le second relit les épreuves de Les matrices de l'abbé Jaugeon,
à l'origine de la rasterisation laser?*

L'affaire Laurendeau
(*Postface*)

Il ne suffit pas, on s'en doute, d'affirmer les choses haut et fort, en gras et en corps 18, encore faut-il prouver ses dires, faute de quoi on risque de ne plus être cru, comme le garçon qui criait au loup... à moins d'être accompagné d'un oiseau, d'un canard et d'un chat... et de s'appeler Pierre (pas forcément Laurendeau). Mais... passons...

Si le lecteur a un tant soi peu de quant-à-soi et de savoir-vivre, il lit une préface avant le texte... et une postface après. Mais personne n'est là dans son dos avec une Thompson, un Uzi ou une Kalachnikov¹ pour le forcer à procéder ainsi. Il est libre, après tout. Et s'il veut ne lire qu'une page sur quatre, il le peut également, même s'il y a fort à craindre que sa compréhension du texte en sera altérée.

Donc, ô lecteur lambda, toi qui respectes docilement et sans regimber l'ordonnancement prévu pour le livre, sois le bienvenu, fort de ce que ta lecture t'a déjà appris et de la logique de ta progression. Quant à toi, lecteur fantasque, même si tu ne comprends pas tout, trouve au moins du plaisir dans l'originalité de tes pratiques.

*

Le téléphone sonne.

– Fornax à l'appareil. T'es en train de faire quelque chose ?

1. On notera au passage que je n'ai aucune préférence pour la provenance de l'arme. J'en ai d'autant moins que je n'en pratique aucune.

- Un tirage...
- M'en fous, viens...
- Euh...
- Viens, j'ai besoin de toi. Je t'ai envoyé un chauffeur, tu as juste le temps de sortir.
- C'est gentil de me demander mon avis...

Mes paroles tombent dans le vide. Il a déjà raccroché. J'arrête la presse et je mets de l'antisiccatif dans l'encre. Je n'aime pas trop ça mais je n'ai pas le choix. Pas le temps de nettoyer.

L'ennui, quand on connaît un flic, c'est qu'on est amené souvent à en fréquenter une flopée d'autres, et pas toujours par plaisir. Mais parfois, même un seul... Il y a des jours où Fornax me gonfle... je serais bien resté dans mon atelier, aujourd'hui.

Quand la voiture arrive en trombe, au Quai, les uniformes à casquettes qui traînent de-ci de-là me saluent comme si j'étais le ministre. Ça m'amuse d'un côté et ça m'énerve de l'autre. Pas le temps d'expliquer, faut que j'y aille. L'hélicoptère de Fornax tourne déjà. Il est à l'intérieur, derrière le pilote. Il me fait signe de m'avancer en me courbant pour venir le rejoindre. Mais pour qui me prend-il? J'ai vu des films à la télé! Je le sais bien qu'il faut que je me courbe, histoire de ne pas être dépeigné, voire décapité, ce qui est encore plus ennuyeux pour le coiffeur qui doit passer après me refaire une petite beauté.

Fornax semble s'être accoutumé aux déplacements en hélicoptère. Je ne sais si la pratique est générale pour tous les flics de son acabit ou si c'est un privilège qu'on lui accorde. J'espère pour lui qu'il n'assume pas les frais de déplacements, ou alors qu'il a au moins des bons de carburants à prix réduit. L'engin décolle à peine ai-je eu fini de boucler ma ceinture. À l'intérieur, le bruit est assourdissant. Inutile d'espérer tenir une conversation suivie. Il faut s'en tenir à l'essentiel.

- Marguerite va bien ?
- Ça va. Où va-t-on ?
- Tu verras.

Bon. Il y a des jours comme ça où l'on ne se plaindrait pas d'être sourd. Je m'absorbe dans l'observation du paysage qui se dégrisaille à mesure qu'on s'éloigne de la capitale. Fornax étudie des trucs sur une tablette; je n'ai pas envie de lui demander ce que c'est. Me l'aurait-il dit, d'ailleurs? Il me semble bien mystérieux depuis son coup de fil.

Je finis par comprendre où nous allons au bout d'un certain temps. Je ne lui en demande pas la confirmation; il ne fait pas plus attention à moi que si j'étais un grain de poussière au-dessus de la mer de Chine. Pas plus qu'il ne s'intéresse au paysage, aux conditions climatiques ni à la direction. Il sait où il va; il a donné ses ordres. Ses yeux ne quittent pas la tablette et sa main droite alterne entre gestes pointeurs et gestes glisseurs, parfois elle s'immobilise pour soutenir un front sous lequel on devine d'intenses réflexions.

Le pilote a le culot de nous faire atterrir place Kennedy, sur les parterres, juste sous les murs du château du roi René². Sans doute que Fornax en avait obtenu l'autorisation. J'avais deviné juste pour la destination mais je n'aurais pas pensé que nous atterririons en plein centre-ville. J'imaginai un champ un peu à l'écart, ou un petit aérodrome... Nous sortons chacun de notre côté, pliés en deux comme des vieux. Nous traversons la place quand l'hélico remonte. Quelques badauds, des locaux? des touristes? se sont arrêtés pour assister à notre arrivée, médusés ou inquiets. Un homme se tient à côté d'une voiture

2. Le postfacier ne précise pas plus avant le lieu où ils atterrissent. Il s' imagine sans doute que tout le monde reconnaîtra la ville d'Angers. [*Note du maquettiste.*]

genre conduite intérieure, confortable et passe-partout. Je ne saurais en dire la marque, encore moins le modèle, ne m'étant jamais intéressé à ce genre de choses. Je n'y connais strictement rien en la matière, ou si peu. Pour moi, n'existent que deux catégories de voitures: les savonnettes et les caisses à savons. Les savonnettes ont des formes plutôt arrondies et les caisses à savons, plutôt parallélépipédiques. Celle dont l'homme tend les clefs à Fornax est plutôt du genre caisse à savons. Fornax se met au volant; je prends la place du mort. En espérant que ce n'est pas une prémonition.

– Tu sais où l'on va ?

– Voir Laurendeau ?...

– Oui. À la fac. Il y donne un cours de quatre heures. Nous devrions arriver un peu avant la pause qui en marque la moitié.

– Tu es sur une affaire ?

Il ne me répond pas. Nous arrivons sur le campus.

Laurendeau, devant un parterre enthousiaste d'étudiantes délurées (il les surnomme les *délurettes*, me souffle Fornax à l'oreille, alors que nous écoutons, debout au fond de l'amphi), débat brillamment des mérites partagés de l'*Ausgewählte Aufsätze über Fragen der Gestalt des Buches und des Typographie* de Tschichold et de l'*Orthotypographia* d'Hornschuch.

La température agréable de la demi-saison a permis aux auditrices de remiser au placard les pantalons et les pulls hivernaux au profit de tenues plus légères aux échantures pigeonantes. Et le discours, pourtant fermement construit du confédencier, s'en trouve doté de points de suspension non prévus lors de sa construction. Quelques rires étouffés s'entendent çà et là au premier rang...

Suspension d'un autre ordre lorsqu'il nous aperçoit au fond

de l'amphi. Un geste amical suit son expression d'étonnement. Il ne s'attendait pas à notre venue.

L'heure de la pause est arrivée, les étudiantes s'égayent, il vient vers nous en souriant.

– Vous êtes venus assister à mon cours ou vous êtes là pour d'autres raisons?

Je me tais, ne sachant pas trop.

– On passait dans la région, et on s'est dit qu'il serait bête de ne pas venir te saluer...

– Restez donc pour la seconde partie de mon cours. C'est l'étude comparée de la virgule chez Dolet pour qui elle est un point cornu, chez Vinçard qui affirme – à juste titre – qu'elle est la ponctuation la plus faible et chez Frey pour qui elle marque les endroits où le sens peut être divisé. J'ai éliminé Lequien, non parce qu'il est Belge, mais pour simplifier : son discours n'est pas très éloigné de celui de Vinçard...

– Tu sais, on n'est passé que pour te saluer...

Fornax me tire par la manche, salutations, nous sortons.

Un peu plus loin dans le couloir qui nous conduit vers la sortie, j'explose.

– Mais qu'est-ce qu'il te prend? J'aimerais bien comprendre! Je pensais qu'on passait le chercher...

– On a entre deux heures et deux heures et demie de tranquillité devant nous, ça devrait aller...

– Ça rime à quoi tout ça... tu m'expliques? Tu fais une enquête sur lui? T'es bien un flic, toi... Ça ne te gêne pas trop d'enquêter sur les copains?

– Il y a des trous. J'aime pas quand il y a des trous, faut que je comprenne...

– ...

– Oui, là, c'est vrai... je me suis renseigné sur lui... mais si t'avais été à ma place...

– Heureusement que non...

– ... tu aurais sans doute fait la même chose. C'est quand même à lui que j'ai confié le détail de toutes mes enquêtes... et plus encore...

– Et sur moi, tu as enquêté?

– Sur toi?... Non. Mais c'est pas pareil...

– Euh, c'est non... pas du tout, ou non... pas encore? Parce que j'aimerais bien savoir...

– Oh, tu me bassines, à la fin! Dans sa vie à lui, j'ai trouvé de grandes périodes où il n'y a rien. Et rien ni personne pour me dire où il est. Il semble se cacher. Je voudrais bien savoir pourquoi... J'ai, par exemple, assez bien cerné sa période étudiante. Il a été, ici, l'élève de Jean-Pierre Brisset qui l'a initié aux langues vivantes, à l'écriture et l'art du livre; enseignement qu'il transmet à son tour. C'est à cette époque qu'il a rencontré Jacques Bourdon, lui aussi élève de Brisset. Après: un trou. On le retrouve à Lyon où il réunit les éléments de son mémoire sur Bernasson, l'imprimeur lyonnais du XVII^e siècle qui mit au point une encre au marron incomparable, à base de pâte de cabosses des Amériques. De nouveau, un trou. Je suppose que c'est pendant cette période qu'il fit la connaissance de l'archéologue américaine Erika Ditricky, mais je n'en ai pas la preuve. Puis une période où il voyage beaucoup entre Angers et Birmingham (il était alors envoyé spécial en Angleterre pour le *Quotidien de l'Ouest*) où il arrive à débrouiller la curieuse histoire des poinçons de Baskerville après Kehl, dont il fera le sujet de son doctorat d'État. Re-trou. Un court séjour à Paris où il se mêle un temps à la *bande des Pornographes*, de sinistre mémoire, et évite de justesse de finir au trou. Trou. On le retrouve à Angers où il devient prof à la fac de lettres et où, parallèlement, il fonde sa *Compagnie*... Tu trouves pas que ça fait beaucoup de trous, tout ça...

- Ophfff!... Sa Compagnie, tu dis?
- Oui...

De par sa profession, Fornax peut se garer impunément n'importe où. Il ne s'en prive pas.

Rue Montault, la boutique devant laquelle il nous arrête ne me paraît pas respirer l'opulence. Pas d'enseigne; une étroite vitrine, un peu poussiéreuse, derrière laquelle on distingue une tête de Ganesh en carton rouge et jaune; à droite, une porte-fenêtre en bois sur laquelle est vissée une plaque de cuivre ternie. On y lit: « *Compagnie des Indes oniriques*, agence de voyages ».

L'ouverture de la porte déclenche une sonnette au son acide dans l'arrière-boutique. Des pas; une personne sans âge, sexe féminin, archétype même de l'employée à tout faire: réceptionniste, standardiste, secrétaire, comptable; pas regardante sur les augmentations de salaire qui tardent et, malgré tout, heureuse de vivre. Un sourire un peu commercial qui se fige quand Fornax sort sa carte de flic.

- Le patron est là?
- Ah non... non. Monsieur Lauredeau n'est pas présent mais il devrait passer plus tard... C'est pourquoi?

Visiblement, la dame ne sait rien de ce qui lie Fornax à son patron. Elle ne doit lire que *Doux Nœuds!*

- C'est pour une enquête de routine... Son bureau est par là?

Fornax se dirige vers l'arrière-boutique.

- C'est que...

Comme tout flic digne de ce nom, il n'écoute pas. Je le suis. Bien obligé, sinon je ne pourrais pas dire ce qu'il trouve derrière. Si la boutique est poussiéreuse, le bureau ne l'est pas. Des tonnes de paperasses réunies en dossiers, tous étiquetés

et classés dans l'ordre alphabétique des noms inscrits sur les chemises. Quelques dossiers en cours s'étalent sur un bureau métallique couleur vert armée, aux coins arrondis. Posé sur l'un d'eux, une sorte de téléphone mobile agrémenté d'une grille chromée façon tire-bouchon mais terminée par une boule au lieu d'une pointe. Fornax le prend en main, le tourne et le retourne, pour finir par l'empocher d'un geste machinal. L'employée n'a rien vu, ou rien osé voir ; de toutes les façons, elle n'aurait rien osé dire. Fornax tourne les talons et se dirige vers la sortie.

– Oui, effectivement, il n'est pas là. Vous pourrez lui dire que je suis passé...

Il sort, et moi derrière lui.

– Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

– On va à l'entrepôt, bien sûr!...

Malgré les jours qui s'allongent, la nuit a fini par tomber. L'entrepôt de brique rouge du 13 quater de l'allée du Général-Foy prend des allures tragiques sous l'éclairage orange des réverbères. La large porte coulissante en acier riveté, qui grimace comme une bouche sur le visage de la façade, est bien sûr fermée. Fornax longe le bâtiment sur sa gauche, jusqu'à une étroite porte métallique à deux pas du mur du fond. L'entrée et la sortie pour le personnel. Une lampe torche fine et puissante entre les dents, il crochète la serrure avec un sangêne et une précision de cambrioleur aguerri. La porte s'ouvre vers l'extérieur. Il prend sa torche à la main et m'en tend une autre qu'il sort de sa poche.

– Tiens, je me doutais qu'on en aurait besoin.

L'entrepôt est vide, si l'on excepte un nombre incalculable de murets de brique de trois mètres de haut sur deux de large

semblant prendre toutes les orientations possibles. On dirait un labyrinthe en cours de construction. En haut de chaque muret, un nom typographié en capitales d'Impact sur un panneau de bois blanc. Nous errons, du moins me le semble-t-il, derrière le faisceau de nos deux lampes. Je reste près de Fornax, de peur de le perdre. Il semble un peu savoir ce qu'il fait, autant ne pas s'éloigner de lui. Il ne dit rien. Je finis par comprendre son fonctionnement. Partant d'un mur de l'entrepôt, il tourne en spirale et examine chacun des murets au passage. Je finis par l'entendre pousser un grognement de satisfaction.

– Enfin!

Le panneau du muret devant lequel nous nous sommes arrêtés porte le mot : SIÈGE. Il remet sa torche en poche.

– Éclaire mes mains, s'il te plaît!

Il a sorti l'espèce de téléphone et en pointe la vrille vers le muret. Deux boutons font de minuscules bosses dans le bas de l'appareil. Il appuie sur celui de droite et attend un peu. Rien ne se passe. Il appuie alors sur le gauche. Le muret émet un zonzonnement de vibration.

– Tiens-moi fermement par l'épaule.

Je. Il s'avance et nous traversons le muret. Curieuse sensation. Nous marchons avec prudence, à tout petits pas, droit devant nous, et j'ai l'impression que nous courons le long d'une courbe sans fin. Au bout d'un certain temps (impossible de préciser), un éblouissement; nous roulons à terre, portés en avant comme par une forte décélération. Je me sens l'air idiot avec ma lampe allumée à la main. Il fait plein jour, nous sommes aux alentours de midi. Manquerait plus que je dise « Je cherche un homme! » pour qu'on me vende un tonneau.

Nous nous tenons sur un vaste terre-plein bétonné, planté alternativement de bancs et de buissons fleuris. Des

gens passent en tous sens. Pas une foule, juste des gens qui ne s'étonnent pas du tout de nous voir là. Devant nous, un immeuble si haut qu'il semble aller gratter les couilles de Dieu. Entre l'immeuble et nous, sur un haut socle de pierre taillée, une statue en bronze à la patine bleu-vert. Elle mesure plus de trois mètres de haut et représente Pierre Laurendeau dans une pose avantageuse. Il nous faut une bonne minute d'immobilité aux bras ballants pour que notre petite cervelle commande à nouveau les mouvements de notre corps.

La porte de l'immeuble s'ouvre à notre passage. Une hôtesse d'accueil en sari pourpre, bracelets de platine aux chevilles et aux poignets vient à notre rencontre. Elle s'incline légèrement en s'arrêtant.

– Bienvenue à la Compagnie des Indes oniriques. Soixantième étage. Prenez l'ascenseur de gauche, il est direct.

Un geste délicat de la main et du poignet nous désigne la direction.

À la sortie de l'ascenseur, une flore luxuriante nous barre la route. Des yeux, nous cherchons le chemin. Au moment où, derrière nous, la porte se referme, devant nous les feuillages s'écartent pour laisser passer un tigre blanc. Le félin vient s'asseoir à nos pieds et nous dévisage avant de nous lâcher un *prusten* chargé d'amabilité. Quelques secondes passent avant qu'il fasse demi-tour, en tournant la tête une fois ou deux vers nous pour vérifier si nous le suivons. Ainsi guidés nous progressons sans faux pas.

– Tu n'as pas pensé aux machettes, tu vois!...

Fornax me fusille du regard.

Nous arrivons à un espace dégagé dans un angle de mur; posé de biais, un bureau de bambou. Le tigre va se coucher aux pieds de la personne qui est assise derrière. Bertille nous

sourit dans son sari d'or et de soie verte. Un collier d'émeraudes s'harmonise au sari.

– Il vous attend...

Et à l'écran posé sur le bureau :

– Ils sont arrivés.

Un pan de mur s'ouvre, nous nous avançons. La pièce est gigantesque et presque vide. Un hamac, un long bureau au plateau dissimulé par de nombreuses strates de papiers, une rangée d'ordinateurs devant un mur entier transformé en tableau noir. L'homme assis dans le fauteuil derrière le bureau se lève à notre approche.

– Bonjour les amis, je vous attendais!

Fornax répond, avec un petit ton de triomphe dans la voix :

– Bonjour Pierre!

– Ah non! Ici, on ne m'appelle pas comme ça. Ici, on me connaît sous mon état civil réel de Laurent-Pierre Daux. Ici, je ne suis pas un petit professeur de littérature mais un physicien mondialement connu; j'ai trouvé une solution au sein de la théorie des cordes qui m'a permis d'inventer un moyen pratique pour voyager dans les dimensions recourbées du multivers. C'est alors que j'ai fondé la Compagnie des Indes oniriques, la première compagnie de voyages quantiques. J'ai ouvert des comptoirs dans bon nombre d'autres dimensions. Mais je ne vous apprends pas grand-chose... Vous avez trouvé la clef que j'avais laissée rue Montault à votre intention...

Fornax n'écoute plus la fin des explications de Laurent-Pierre. Il fixe avec intensité le cadre accroché au mur, derrière le bureau. Le plan de la rotative typographique de Léonard.

– Oui... je n'ai pas pu m'en empêcher. Je travaillais à l'époque pour le *Quotidien de l'Ouest*. Je me suis fait accréditer par le journal. Rien de plus facile après, en ouvrant une porte quantique de l'autre côté du mur où se trouvait le plan...

Je demande :

– Je pourrais rester ici quelques jours pour l'étudier?...

Rire du questionné, mais Fornax revient à la charge.

– Et le poète qui rôde en skis?

– Un touriste d'ici, un peu indélicat, qui a conservé une clef...

Entre sans se faire annoncer un homme jovial et tout rond.

– Mon ami et collaborateur Patrick Belhomme...

Le nouvel arrivant nous salue brièvement, d'un grand sourire.

– J'ai trouvé, dans la dixième dimension, un endroit où l'on prépare les nouilles au sang de pipistrelle. Extraordinaire! J'ai retenu une table pour huit...

Christian LAUCOU

Avis de l'éditeur

Après de nombreuses et longues recherches afin d'attribuer les droits d'auteur, il n'a pas été possible à notre service juridique de trouver la trace d'un quelconque Christian Laucou, ni dans les avis de naissances des mairies, ni dans les déclarations de décès. Il semble que cette personne n'ait jamais eu aucune existence réelle, ou qu'on ait effacé jusqu'à la plus infime trace de son existence.

Nous prions toutefois toute personne ayant en sa possession le moindre renseignement, ou qui pourrait nous apporter un quelconque éclaircissement sur la réalité de son parcours terrestre, de bien vouloir nous contacter dans les plus brefs délais.

*

Mandaté par nos soins, un serrurier, accompagné d'un représentant de l'ordre et d'un huissier de justice, a forcé la porte d'un atelier situé à l'adresse présumée de celui de Christian Laucou. Le local contenait bien du matériel d'imprimerie ancien mais la poussière qui s'y est accumulée tend à prouver que le lieu n'a été fréquenté par personne depuis plus de vingt ans. Le fait a été confirmé en interrogeant le voisinage. Une pile de papier à moitié imprimée et les rouleaux encore encrés de la machine laissent à penser que le dernier occupant du lieu est parti précipitamment.

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
à son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-143-9

Achévé d'imprimer en juin 2013
sur les presses de Vision Express (66660 Port-Vendres)

Dépôt légal : juin 2013.

Tirage limité à 100 exemplaires, numérotés de 1 à 100,
et 20 exemplaires hors commerce,
numérotés de 1 à xx.

Les deux frères Garamon(d)t, que l'on garantit vrais jumeaux, se ressemblent comme deux gouttes d'eau-de-vie sur la cravate d'un festif en fin de banquet. Et encore, se dit Fornax, l'analogie est-elle bancale : l'un est rond du bide, rond de la bouille et rond des yeux qu'il a grands ouverts ; l'autre est maigre de la panse, émacié du visage et tout anguleux du regard ; de plus, le premier est mort, le second vivant. Ce qui fait pas mal de différences pour des jumeaux certifiés.

Le grand maigre et vivant se tient cassé sur une chaise. L'autre a la bouche pleine de plomb, ce qui l'empêche de vaticiner, le mort.

– Pas du plomb, précise le Garamont vivant. De l'alliage typographique.

70 % de plomb, 25 % d'antimoine et 5 % d'étain.

C'est ainsi que Fornax découvre le noble métier de fondeur de caractères, que l'on pratique dans la famille depuis la Renaissance, à la suite du fondateur de la dynastie qui fut un célèbre graveur de poinçons. Fornax en apprend beaucoup en peu de temps. Le Garamont maigre, ayant la fibre didactique et le malheur bavard, fait visiter l'atelier à l'inspecteur : les poinçons, dans du papier huilé, à l'abri de la rouille ; les matrices qui recevront l'alliage en fusion ; les casses, où seront rangés les caractères – « les petits clous », comme disent les typographes.

Et tout cela dans un état de propreté digne d'une salle d'opérations.

L'inspecteur Fornax au pays du bizarre

Cinq enquêtes où le fantastique côtoie l'érudition : pourquoi a-t-on siphonné les trois cents litres d'encre prévus pour l'impression du futur Goncourt ?

Qui a tué Claudius Garamond, le célèbre fondeur de caractères, et qu'en est-il des « arabes du Roi » disparus ? Quelle idée d'organiser des concerts sur des parois ou des sommets inaccessibles, surtout quand les interprètes meurent les uns après les autres ! Qui sont les Aleximores, ces mystérieux repriseurs de la trame temporelle ? Et pourquoi Fornax se mettrait-il à trucider des libraires en série, en signant ses crimes avec le sang de ses victimes ?

Préface et postface par Christian Laucou, expert fornaxien !

Pierre Laurendeau, auteur versatile et éclectique.

A publié quelques ouvrages sur la langue française (*Le Français cent difficultés*, *Le Polygraphe*) et des livres « mauvais genre » sous plusieurs pseudonymes. Vit en montagne, dans les Hautes-Alpes.



www.souslape.fr



12 euros